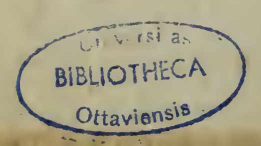




The Earl of Ilchester.





HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
MONTMORENCI.

TOME CINQUIEME.

HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
MONTMORENCI.

Par M. DESORMEAUX.

TOME CINQUIEME.

CONTENANT *la ſuite de la Vie de François-Henri de Montmorenci, Maréchal Duc de Luxembourg, depuis 1679 juſqu'en 1695.*



A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, Libraires, rue S. Jean de Beauvais.
DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



SOMMAIRE

DU QUATRIEME LIVRE.

ÉTAT de la France après la paix de Nimegue ; Louis XIV est ſurnommé le Grand. *Création de la Chambre de l'Arſenal. Calomnies contre le Maréchal de Luxembourg ; ce qui y donne lieu. Sa conduite ; ſes entretiens avec M. de Louvois & le Roi. Il veut ſe conſtituer priſonnier à la Baſtille. Il eſt décrété par la Chambre de l'Arſenal. Efforts du Roi pour l'engager à ſe retirer. Il ſe rend volontairement en priſon. Mauvais traitements qu'il eſſuie. Hiſtoire de ſon procès. Il eſt déclaré innocent. Réflexions ſur ſes malheurs. Le Roi le relegue dans ſes terres. Il le rappelle à la Cour. Situation de ſes affaires. Ses*

liaisons avec Mrs. Colbert & Seignelay. Portrait de ces deux Ministres. Le dernier inspire de la jalousie aux Puissances maritimes. M. de Louvois rend la puissance du Roi suspecte à ses voisins. Ligue d'Augsbourg. Jacques II est détrôné. La guerre s'allume. Luxembourg ne commande point : par quelles raisons. Mauvais succès de la campagne de 1689. Le Roi se détermine à mettre le Maréchal à la tête de l'armée de Flandre. Forces & vues des Alliés & des François. Campagne de 1690. Succès du Maréchal. Bataille de Fleurus. La Cour ne profite point de la victoire. Les Alliés font agir des forces supérieures à celles des François. Luxembourg les arrête par-tout. Fin de la campagne. Campagne de 1691. Le Roi fait la conquête de Mons. Conduite du Maréchal. Prise

de Hall. Humanité de Luxembourg. Son désintéressement : il cherche à détacher l'Espagne de la Ligue. Ses vues avantageuses au Royaume. Desseins du Prince d'Orange. Le Maréchal les déconcerte. Belles marches de ce Général. Le Prince d'Orange quitte l'armée : combat de Leuse. Retour du Maréchal à la Cour. Mort de M. de Louvois.





HISTOIRE
DU MARÉCHAL
DE LUXEMBOURG.

LIVRE QUATRIEME.

APRE'S la paix de Nimegue, Louis XIV étoit parvenu au comble de la gloire ; il passoit pour le plus grand & le plus heureux des Rois. Ses Généraux, ses Ministres étoient pleins de génie & d'expérience ; ses troupes redoutables par le nombre, la valeur & la discipline ; enfin la nation qu'il gouvernoit, fertile en hommes actifs, appliqués, remplis de feu, d'industrie & de talents, avoit sur tous 1680.

les peuples de l'univers, la répu-
1680. tation que donne la prééminence des armes, des lettres & des arts. Les François frappés d'un éclat inconnu à l'Europe depuis le regne d'Auguste, déférerent au Roi qu'ils regardoient comme l'auteur de la prospérité publique le titre de *Grand:* ce titre fut confirmé par la voix de la République chrétienne, heureuse par le bienfait de la paix. La Hollande elle-même frappa une médaille à la gloire de *Louis le Grand, pacificateur de l'Europe.*

Mais dans le sein d'un peuple si poli, si humain, si éclairé, s'étoient élevés des monstres qui, sous prétexte de découvrir l'avenir, trompoient la crédulité de ceux qui avoient la foiblesse de recourir à leur art imposteur. Ils servoient leurs passions, & les aidoient à commettre des crimes atroces en leur préparant des poisons, que les uns destinoient contre leurs ennemis, les autres pour donner une mort lente & douloureuse à ceux dont ils devoient hériter. On en vit

même quelques-uns, à la honte de la nature, attenter à la vie des auteurs de leurs jours. On ne connoît que trop les fureurs de la Marquise de Brinvilliers qui fit périr son pere & ses freres. Il n'y eut que la Religion qui arrêta le cours de ces forfaits. Les Ministres des Autels effrayés des aveux que les coupables venoient faire à leur tribunal de ces horribles excès, crurent avec raison rendre un service signalé à l'Etat, en faisant parvenir aux pieds du trône le mal qui devenoit tous les jours plus contagieux. Le Roi érigea une Chambre de justice à l'Arsenal, pour poursuivre & détruire les prétendus Devins, qui n'étoient en effet que de véritables empoisonneurs. 1680.

On arrêta une foule de ces scélérats, hommes & femmes, à la tête desquels étoient la Voisin & la Vigoureux, également célebres par leurs crimes & leurs impiétés. Bientôt convaincues d'avoir prêté leur ministere à des forfaits, elles ne virent d'autre moyen d'échapper

aux flammes, que d'accuſer quantité de perſonnes conſidérables de
1680. la Cour & de la ville, d'avoir entretenu des liaiſons criminelles avec elles. Elles eſpéroient qu'à la faveur du rang & du nom de leurs prétendus complices, la Chambre prendroit le parti d'enſevelir dans les ténebres de l'oubli, des excès ſi odieux. Au reſte, pluſieurs perſonnes de la plus haute qualité, & ſur-tout des femmes, avoient été chez ces malheureuſes; mais preſque toutes, par un vain motif de curioſité, pour charmer l'ennui de l'oiſiveté. On nommoit entre autres, la comteſſe de Soiſſons, mere du prince Eugene de Savoie, la ducheſſe de Bouillon, la marquiſe d'Alluie, meſdames de Dreux, le Feron. On accuſoit auſſi le duc de Vendôme qui étoit encore jeune, d'avoir conduit lui-même madame de Bouillon chez la Voiſin.

Quoi qu'il en ſoit, quelques-unes de ces femmes, après avoir ſatisfait leur curioſité ſur les deſtinées de leurs époux, de leurs amants,

de leurs amis, avoient été aſſez imprudentes pour faire des queſtions ſur la vie du Roi, ſur celle de ſes maîtreſſes & de ſes Miniſtres. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zele du marquis de Louvois, qu'un écrivain de ce temps-là peint par-tout comme auſtere & ſauvage. Il entreprit d'autant plus volontiers de pourſuivre ces femmes indiſcrettes, qu'envié & haï de preſque toute la Cour, il regardoit celles-ci comme ſes plus dangereuſes ennemies. Ce fut par ſes ſoins ſurtout, & ſous ſon autorité, que la commiſſion fut établie à l'Arſenal. 1680. *Mémoires de M. D. L. F.*

Bientôt ſur les dépoſitions de la Voiſin & de la Vigoureux, la Chambre cita à ſon tribunal une multitude de perſonnes de tout rang, de tout âge & de tout ſexe. Les uns ſe préſenterent, les autres furent arrêtés & conduits à Vincennes ou à la Baſtille. Pluſieurs s'enfuirent dans les pays étrangers ; la comteſſe de Soiſſons fut du nombre des derniers : elle n'étoit pas plus criminelle que les autres ; mais *Mémoires du temps.*

1680. elle craignoit de ſuccomber ſous la haine de ſes ennemis. On conçoit combien une procédure auſſi vive contre des perſonnes d'un rang ſi élevé dut faire de bruit en France & dans toute l'Europe. Au reſte, parmi les gens conſidérables accuſés d'avoir conſulté la Voiſin & la Vigoureux, il ne s'agiſſoit point du maréchal de Luxembourg. Il auroit échappé à la calomnie ſans un concours fortuit d'événements ſinguliers qu'il faut développer. On eſt même obligé, avant que de parler de ſes malheurs, d'entrer dans le détail d'une affaire domeſtique, qui fut la cauſe ou plutôt le prétexte de la perſécution odieuſe qu'il eſſuya.

Mémoire du Maréchal de Lux. écrit par lui-même.

En 1664, Luxembourg avoit vendu à une compagnie de gens d'affaires la coupe de la forêt de Ligny pour une ſomme conſidérable. Un certain du Pin négotia le traité auquel il fut intéreſſé ; mais cet homme qui étoit fin & délié, trouva le ſecret de tromper ſes aſſociés, & de détourner à ſon profit

une ſomme de dix mille écus. Son infidélité n'eut pas plutôt tranſpiré, que la compagnie refuſa de remplir ſes engagements. Elle fit diſparoître un particulier appellé le Moine, ſous le nom duquel elle avoit traité; parce que le Duc avoit jugé à propos de prendre cette précaution contre les acquéreurs des bois qui étoient preſque tous comptables dans les affaires du Roi. 1680.

La fuite de le Moine avec les papiers juſtificatifs de la vente, ſuſpendit la pourſuite de cette affaire. Il étoit impoſſible au conſeil du Duc de prouver que le Moine n'eût fait que prêter ſon nom à la compagnie. Sur ces entrefaites, la guerre s'allume; Luxembourg plus occupé de la gloire & des intérêts de l'Etat que des ſiens, oublie preſqu'entiérement cette affaire. Il écrivit ſeulement deux ou trois fois de l'armée à Moreau, ſon intendant, de la terminer honnêtement, & ſans avoir recours à la chicane. Mais celui-ci qui vouloit ſe rendre

1680. nécessaire, se mocqua des ordres du Duc; il entama un procès contre les associés, qu'il poursuivit ainsi que plusieurs autres, avec une opiniâtreté révoltante. Luxembourg irrité demanda à la Cour une permission de venir à Paris, pour arrêter les entreprises audacieuses de Moreau. Sa présence étoit trop nécessaire à l'armée : le marquis de Louvois trouva un autre expédient pour contenir Moreau; il le fit mettre à la Bastille.

Ibidem.

En attendant que le Duc eût choisi un autre Intendant, son Procureur, l'un des plus célebres de Paris, nommé le Prieur, se chargea de la conduite de ses affaires. Quoiqu'il fût secondé par le Procureur-Fiscal de Ligny, il demanda, pour le soulager, dans les objets les moins importants, un certain Bonard qui lui avoit été attaché quatorze ans en qualité de Clerc. Bonard n'eut jamais le titre d'Intendant de la Maison de Luxembourg. C'étoit le Prieur seul & le Procureur-Fiscal de Ligny qui

rendoient compte au Duc de ses affaires; la figure de Bonard lui fut même long-temps inconnue. 1680.

C'est pourtant cet homme qui, par son imprudence & sa simplicité, causa tous les malheurs dont on va parler. D'abord, il n'y eut point de marque de zele & d'activité qu'il ne donnât pour mériter la place d'Intendant, que le Prieur lui faisoit envisager comme l'objet de son émulation. Bientôt par ses soins le Moine sous le nom duquel la compagnie avoit traité, fut découvert & arrêté. Il avoua qu'il avoit confié à du Pin les papiers qu'il importoit si fort de recouvrer. On apposa le scellé chez du Pin, qui s'étoit enfui dans la crainte d'éprouver le même sort que Moreau. On ne trouva chez lui qu'une jeune fille qu'il entretenoit, & qu'il laissoit en proie à la misere. Cette malheureuse promit à Bonard les papiers qu'il cherchoit, moyennant une récompense de cent louis.

Mais après avoir long-temps amusé Bonard de vaines espérances,

elle lui déclara qu'elle ne connoiſ-
1680. ſoit d'autre moyen de les trouver, que d'avoir recours à un devin appellé le Sage. Cet homme étoit fameux par la réputation qu'il s'étoit acquiſe de découvrir les effets perdus, de lire dans l'avenir, & de faire des choſes étonnantes & ſurnaturelles. On conçoit qu'il n'y avoit que la prévention, la crédulité, la ſimplicité, qui prétaſſent à le Sage des talents ſi extraordinaires. Toute la ſcience de ce malheureux ſe réduiſoit, comme celle de ſes pareils, à l'eſcamotage. Cependant Bonard foible & ſuperſtitieux à l'excès ajouta foi à toutes les merveilles qu'on lui racontoit du pouvoir du Devin. Il ſe rendit chez lui pour l'engager à lui faire trouver les papiers concernant la vente des bois de Ligny.

L'impoſteur n'eut pas beaucoup de peine à ſurprendre & à tromper un homme, dont l'ame étoit ſi favorablement diſpoſée à recevoir toutes ſes impreſſions. D'abord, pour lui donner une haute idée de

ſon art, il lui conſeilla différentes pratiques de religion. Bonard ſe 1680.
ſoumit à tout; il ſe confeſſa, il fit des ſtations pendant neuf jours en trois Egliſes différentes. Après l'avoir ainſi préparé à mériter la grace qu'il ſollicitoit, le Sage lui fit ſigner des billets auſſi extravagants que ſuperſtitieux. En voici un qui fera juger de la capacité du Magicien, qui au fonds étoit peut-être auſſi imbécille que Bonard. *Je demande au nom de M. le Maréchal, de Madame la Maréchale de Luxembourg, de Madame la Princeſſe de Tingrie que les actes paſſés entr'eux & la compagnie pour le marché des bois de Ligny ſoient remis* (ici étoit le nom de la fille entretenue par du Pin) *à condition qu'elle ne pourra les remettre à d'autres qu'à moi, ſous peine d'être impuiſſante.* Signé, *Bonard.* Il y en avoit plusieurs autres auſſi inſenſés qu'il laiſſa entre les mains de le Sage. Celui-ci lui promit de le mettre bientôt en poſſeſſion des papiers. Bonard prévenu en ſa faveur, ne douta pas d'un moment du ſuccès de ſes pro-

messes. Il courut dans l'excès de sa
1680. joie, à l'hôtel de Luxembourg, assurer la Maréchale que le procès seroit bientôt jugé à sa satisfaction ; mais il se donna bien de garde de se vanter de toutes les extravagances qu'il venoit de commettre.

Cependant le Sage, par l'entremise d'un autre misérable appellé Boitot, vendoit à l'Huilier l'un des principaux intéressés dans la vente des bois, les billets qu'il avoit exigés de Bonard. L'Huilier comptoit s'en servir pour prévenir les Juges contre le Maréchal, se venger de lui, & le rendre odieux & ridicule. Déja de concert avec la Gardette, Procureur de la compagnie, il répandoit le bruit que le Maréchal faisoit des pactes avec le Diable par le ministere de son homme d'affaires.

Luxembourg commandoit alors l'armée de Flandre; il ignoroit profondément les scênes extravagantes qui se passoient à Paris sous son nom. De retour de la campagne qui

qui fut la derniere de la guerre, il pressa vivement le Prieur de terminer un procès qui duroit depuis 16 ans. Celui-ci, sur la foi de Bonard, qui de jour en jour promettoit les papiers, mit bientôt l'affaire en état d'être plaidée. On étoit à la veille du jugement; cependant les papiers ne paroissoient point. Bonard déclara alors qu'au lieu de huit cents écus, celui qui en étoit le dépositaire, en exigeoit deux mille pour les rendre. Quoique ce procédé déplût beaucoup au Maréchal, comme il ne pouvoit gagner son procès, sans justifier la vente de ses bois, il consentit à les donner. Il laissa un valet de chambre chez le Prieur avec la somme, pour la remettre à celui qui les apporteroit; personne ne parut. Le lendemain Bonard se rendit à l'hôtel de grand matin. Il demanda à parler au Maréchal qui étoit encore au lit. Il l'assura qu'il avoit vu & lu les papiers; mais qu'on ne vouloit s'en désaisir que sur un pouvoir signé de M. le Ma-

1680.

réchal. Il lui en présenta aussi-tôt
1680. un tout dressé ; le Maréchal le signa dans l'obscurité ; cependant, avant que de le confier à Bonard, il voulut que le Procureur-Fiscal de Ligny, qui étoit dans sa chambre, en fît la lecture, pour voir s'il étoit conçu dans les formes. Celui-ci le trouvant tel qu'il devoit être, le remit à Bonard qui de ce pas fut le porter à le Sage.

A peine étoit-il sorti, qu'on annonça au Maréchal un homme d'affaires, appellé du Parc, connu depuis long-temps & estimé de la famille ; il étoit lié d'intérêt & d'amitié avec la plupart des associés à la vente des bois. Il venoit de leur part proposer un accommodement. Le Maréchal qui avoit toujours cherché à terminer honnêtement, l'écouta avec plaisir. Mais qu'on juge de sa surprise, lorsque du Parc ajouta qu'il lui conseilloit de ne pas se montrer difficile sur les conditions, attendu que ses parties étoient en état de prouver que Bonard faisoit en son nom des pactes avec le Diable.

M. de Luxembourg crut que du Parc étoit devenu fou ; il fut ſur le point de le chaſſer : mais du Parc qui liſoit dans les yeux & la contenance du Maréchal, lui préſenta auſſi-tôt un des billets de Bonard, qui, des mains de le Sage, avoit paſſé en celles de l'Huilier & de la Gardette. Sur le champ le Maréchal envoya chercher Bonard, pour s'éclaircir de la vérité d'un fait auquel il ne pouvoit ajouter foi. On ne trouva point Bonard chez lui ; on apprit ſeulement qu'il fréquentoit le Sage & d'autres miſérables. 1680.

Cette découverte, la vanité des promeſſes de Bonard, l'eſpece de pacte enfin qu'il voyoit ſous ſes yeux, & auquel on l'accuſoit d'avoir part, ne lui cauſerent pas moins d'indignation que d'inquiétude. Car enfin la Chambre étoit déja établie à l'Arſenal, & elle pourſuivoit des perſonnes de la premiere qualité. Réſolu de prévenir les ſuites de l'imprudence & de la folie de Bonard, il ſort de chez

1680. lui, & paſſe chez le marquis de Louvois avec qui il conſervoit encore les dehors de la bienſéance, pour le prier de faire arrêter Bonard. Le Miniſtre lui répondit que la commiſſion ne prenoit connoiſſance que des crimes de poiſon.

Peu ſatisfait d'une réponſe qu'il regarde comme une défaite, le Maréchal ſe rend chez le Procureur-Général de la Chambre, pour lui rendre plainte de la conduite de Bonard. Le Magiſtrat indigné de la témérité d'un homme qui avoit oſé abuſer du nom du Maréchal, pour ſe porter à des excès ſi condamnables, promit à M. de Luxembourg de le décréter. Il ne remplit pourtant pas ſa promeſſe; on a ſu depuis qu'il avoit été arrêté par des ordres ſupérieurs. Bonard ne fut conduit en priſon, que lorſqu'on crut que ſes dépoſitions pourroient devenir funeſtes au Maréchal.

Deux jours après le Sage fut amené à Vincennes. Il ne fallut pas moins que la détention de l'im-

poſteur, pour ouvrir les yeux de l'imbécille Bonard. Plein de honte 1680.
& de remords de s'être laiſſé tromper par un ſcélérat, il n'oſa ſe préſenter à l'Hôtel ſans les papiers & le pouvoir qui lui avoit été confié. Il ſe tint même caché, dans la crainte d'éprouver les effets du juſte reſſentiment du Maréchal. Ce ne fut pas ſans peine que le Prieur découvrit ſa retraite : à force de lui promettre ſa grace du Maréchal, il obtint de lui qu'il allât chez un Commiſſaire dépoſer l'hiſtoire de ſes liaiſons & de ſon commerce avec le Sage; il le préſenta enſuite à M. de Luxembourg, qui après lui avoir fait de ſanglants reproches ſur ſes extravagances, lui ordonna de ne paroître jamais devant lui. C'eſt à quoi ſe réduiſit toute ſa vengeance contre un homme qu'il jugeoit plus digne de compaſſion que de châtiment.

Cependant le Sage priſonnier à Vincennes, avoit déja remis à M. de la Reynie, l'un des Commiſſaires de la Chambre de l'Arſenal, le pou-

voir du Maréchal qu'il avoit reçu
1680. de Bonard. Mais la ſubſtance de cet acte étoit bien changée, depuis qu'il étoit ſorti d'entre les mains du Maréchal. Au ſimple pouvoir de retirer pour la ſomme de deux mille écus, les papiers juſtificatifs de la vente des bois de Ligny, on avoit ajouté celui de faire à cet effet toutes les évocations & les conjurations néceſſaires. Cependant, malgré l'adreſſe des auteurs de la fourberie, il n'étoit pas difficile de s'appercevoir que ces derniers mots n'étoient pas écrits de la même encre ni du même caractere que les précédents; ils étoient d'ailleurs ſi ſerrés entre le nom du Maréchal & le vrai pouvoir, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'être frappé de la ſuppoſition.

Mémoire manuſcrit du Maréchal de Luxembourg.

L'Acte ainſi défiguré fut porté à M. de Louvois, qui le communiqua au Roi. Cette piece plus extravagante & plus ridicule encore que criminelle, pouvoit bien affoiblir l'eſtime du Prince pour le Maréchal; mais elle ne ſuffiſoit

pas pour le perdre ; la calomnie vint au ſecours des ennemis du Maréchal. On prétend que M. de la Reynie, créature du marquis de Louvois, flatta le Sage de l'eſpérance de ſa grace, s'il vouloit accuſer le Maréchal des excès dont on fera dans la ſuite le détail, & qu'il lui fit ſuggérer. Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que M. de Luxembourg regarda toujours ce Magiſtrat, comme le principal auteur de la perſécution qu'il eſſuia; il l'accuſa auprès du Roi de prévarication, & il demanda qu'il lui fût permis de le pourſuivre criminellement.

1680.

Bientôt ſur les dépoſitions de le Sage, Bonard & Boitot furent arrêtés & conduits à Vincennes. Le fils du Lieutenant-de-Roi de ce Château leur inſinua pluſieurs fois que le ſeul moyen d'échapper à la rigueur de la juſtice, étoit d'appuyer les accuſations de le Sage.

Pendant que le crime & la calomnie s'armoient contre Luxembourg, & lui préparoient l'un des plus violents aſſauts que l'innocence ait ja-

1680. mais eu à ſoutenir, il n'étoit occupé qu'à terminer ſon procès. La Compagnie comprenant que tôt ou tard elle ſeroit condamnée à remplir ſon traité, lui dépêcha de nouveau du Parc, pour lui propoſer un accommodement. Le Maréchal ennuyé d'une affaire qui avoit pour lui des ſuites ſi déſagréables, prit ce même du Parc pour arbitre. Il condamna la Compagnie à payer vingt mille livres de dédommagement; le Maréchal, moyennant cette ſomme, la diſpenſa de ſes engagements.

L'affaire terminée, du Parc préſenta au Maréchal la plus grande partie des prétendus pactes de Bonard avec le Sage. A la vue de ce recueil d'impertinences, le Maréchal fit un geſte de mépris & d'indignation; il le rendit à du Parc, en lui diſant qu'il l'aimoit mieux entre les mains des ſcélérats obſcurs qui l'avoient fabriqué, & qui ſeroient toujours les maîtres d'en produire de pareils, qu'entre les ſiennes.

Il y avoit déja pluſieurs ſemaines que

que les ennemis du Maréchal travailloient à sa ruine, qu'il ignoroit leurs complots. On préparoit artificieusement le public à prendre de lui les impressions les plus sinistres. On répandoit les billets de Bonard, qu'il avoit refusé de recevoir; on en ajoutoit de plus criminels encore; enfin on en vint jusqu'au point de dire dans plusieurs cercles, qu'entraîné par une ambition fatale, Luxembourg avoit tiré le Sage des galeres, pour le faire entrer dans la compagnie des Gardes qu'il commandoit; qu'il avoit entretenu le diable par le ministere de cet homme, & qu'il s'étoit donné à lui, à condition de battre toujours les ennemis, & d'obtenir le premier rang dans la faveur du roi: on l'accusoit aussi de s'être rendu coupable de crimes, dont le plus léger eût été capable de soulever contre lui toute la nation. 1680.

Une partie de ces bruits atroces parvint enfin jusqu'à lui. Il crut avec raison ne devoir y répondre que par le mépris & le silence. Il

se renferma dans le commerce de
1680. ses amis, qui étoient les plus honnêtes gens de la Cour: c'étoient MM. de Villeroi ([a]), de Boufflers, de Tallard, de Lesdiguieres, le comte d'Auvergne & le marquis de Cavoye ([b]); ils avoient tous mérité par leur courage & leurs vertus, l'estime du Roi, l'amitié de Turenne & les suffrages de la Cour. Cependant Louvois étonné de la tranquillité du Maréchal, l'envoya prier de passer chez lui. Il lui communiqua, en prenant le ton de l'amitié & de l'intérêt, les accusations de le Sage intentées contre lui à la Chambre de l'Arsenal; il lui dit, que s'il avoit

([a]) Les regrets du duc de Villeroi à la mort de Turenne, furent si vifs, qu'il ne pouvoit s'en consoler: il écrivoit de l'armée, que la fortune ne pouvoit plus lui faire de mal, après lui avoit fait celui de lui ôter le plaisir d'être aimé & estimé d'un tel homme. *Madame de Sévigné, Lettre CCIII.*

([b]) Louis Doger, marquis de Cavoye, grand maréchal des logis de la Maison du Roi, étoit issu d'une famille illustre de Picardie. On l'appelloit le brave Cavoye. Louis XIV, avec qui il avoit eu l'honneur d'être élevé, l'estimoit beaucoup; sa vertu & ses lumieres égaloient son courage: il ne se servoit jamais de son crédit qu'en faveur des malheureux & des gens de mérite; il s'honoroit autant de l'amitié de Racine que de celle de Turenne & de Luxembourg. Il mourut en 1716.

quelque chose à se reprocher, tous les chemins étoient ouverts à sa fuite, qu'il suffiroit même qu'il s'absentât de la Cour & de la Ville ; il le pressa instamment de partir. Le Maréchal indigné de se voir l'objet d'une si étrange persécution, répondit avec toute la dignité qui convient à la vertu outragée, que loin de fuir, il reviendroit des extrémités de l'univers, pour se justifier. 1680.

Certainement le marquis de Louvois connoissoit trop l'ame de Luxembourg, avec qui il avoit vécu dans une étroite amitié, pour le croire coupable d'un crime.

Pourquoi ne réprimoit-il donc pas son stupide accusateur ? Pourquoi, (car tous les Ecrivains ont accusé ce Ministre d'avoir cherché à le pousser à bout), pourquoi autorisoit-il la Chambre de l'Arsenal à agir contre lui ? Etoit-ce pour lui faire perdre l'honneur & la vie ? De quelques sombres couleurs qu'on ait peint le caractere de Louvois, on le croit incapable d'une vengeance si atroce : la démarche qu'il fait ici *M. D. M. D. L. F.*

pour engager le Maréchal à ſe retirer
1680. dans les pays étrangers, ſemble dévoiler le myſtere de ſa politique. Louvois d'un génie inquiet & ambitieux, quoique la paix fût à peine ſignée, méditoit de grands projets. Il prévoyoit de nouvelles guerres, auxquelles il ne pouvoit conſentir que Luxembourg lié avec tous ſes ennemis, fût employé. Il falloit donc intimider, écarter un Général que l'eſtime du Roi eût certainement mis à la tête des armées. Etranges effets de la haine! Louvois ne reſpiroit que la gloire de la nation; cependant il perſécute, il pourſuit, l'homme le plus capable de la ſoutenir. Quelles ſuites dangereuſes ne pouvoit-il pas réſulter de ſa conduite? Que ſeroit devenu le Royaume dans la guerre terrible qu'il eut à ſoutenir quelques années après, ſi Luxembourg cédant à ſon reſſentiment, avoit été, à l'exemple du Connétable de Bourbon, porter chez les ennemis ſon expérience & ſes talents. Au reſte, Louvois voyant le Maréchal inébranlable

dans la réſolution de confondre la calomnie, l'abandonna à ſa deſtinée. 1680.
Il ne ſe vengeoit que trop en l'obligeant à répondre à des accuſations atroces.

Le lendemain de ſon entretien avec le Miniſtre, Luxembourg en eut un autre avec le Roi à S. Germain, qui dura plus de deux heures. Ce Prince entra dans un plus grand détail : il lui fit part des dépoſitions de le Sage; il lui dit que cet homme avoit avoué à la Reynie, qu'il avoit reçu beaucoup d'argent de lui, pour faire mourir par des maléfices, Madame de Luxembourg, le maréchal de Créqui, du Pin, un chevalier de Clermont, & une fille naturelle du feu duc de Luxembourg ſon beau-pere; & qu'il l'accuſoit auſſi d'avoir fait couper en quatre quartiers & jetter dans la riviere par Bonard & Boitot, la fille entretenue par du Pin.

A ce tiſſu effrayant de crimes, le Maréchal ne put s'empêcher de ſe récrier avec horreur. Le Roi l'interrompit pour le preſſer de ſe dérober

par la fuite aux pourſuites de la
1680. Chambre, s'il ſe ſentoit coupable.
Mais il l'aſſura que s'il pouvoit prouver ſon innocence, il le vengeroit avec éclat.

Le Maréchal revenu du trouble & de la ſurpriſe où l'avoient jetté des accuſations auſſi fauſſes qu'outrageantes, prit la parole: il déclara au Roi, que loin d'être coupable de ces horribles excès, il n'avoit jamais eu de liaiſon avec tous les ſcélérats détenus à Vincennes & à la Baſtille; qu'il avoit vu à la vérité une fois le Sage, mais en une maiſon étrangere, par l'effet du hazard & en préſence de dix ou douze perſonnes dignes de foi, qui furent les témoins de la maniere dont il s'étoit moqué de cet impoſteur; que c'étoit à cette unique rencontre que ſe réduiſoit tout ſon commerce avec cet homme. Il raconta enſuite au Roi les extravagances de Bonard, dont la ſimplicité ſéduite par les artifices de le Sage, étoit cauſe des bruits affreux répandus contre lui dans le public. En finiſſant, il conjura Sa

Majesté de lui permettre de se rendre à la Bastille, pour subir le jugement de la Chambre, ou de tel Trinal qu'elle jugeroit à propos de choisir. 1680.

Soit que le Roi fût ébranlé par la force de la vérité, soit seulement qu'il fût touché de la situation douloureuse d'un Général qui l'avoit si bien servi, il est constant qu'il le traita avec des égards pleins de bonté : il en usa ainsi depuis le 9 Janvier jusqu'au 24 que l'orage éclata ; pendant tout ce temps-là il lui parla plus qu'aux autres courtisans. Luxembourg persuadé qu'il avoit détruit les impressions sinistres dont on avoit rempli l'esprit du Roi contre lui, commençoit à goûter une tranquillité qui lui étoit inconnue depuis long-temps.

Lettre de Madame de Sévigné, CCCC.

Mais tandis qu'il se livroit à la sécurité qu'inspire le témoignage d'une conscience pure, ses ennemis travailloient sourdement à sa ruine ; on appuia auprès du Prince les anciennes accusations par de nouvelles & de plus fortes : la reli-

1680. gion & la délicatesse du Roi furent également alarmées & surprises. Il laissa agir la Chambre de l'Arsenal, qui enfin lança contre le Maréchal un décret de prise de corps. Il ignoroit & le changement de Sa Majesté à son égard, & la procédure injurieuse de la Chambre, lorsque le vingt-quatre de Janvier il vit entrer chez lui à Saint-Germain, le duc de Noailles son collegue & son ami. Celui-ci lui annonce, de la part du Roi, qu'il est décrété, & que Sa Majesté l'exhorte de mettre au plus vîte sa personne en sûreté. Le Maréchal lui fit la réponse qu'il avoit déja faite à M. de Louvois. M. de Noailles le quitta pour aller rendre compte au Roi de sa résolution. Une demi-heure après il revint lui faire de nouvelles & de plus vives instances: Luxembourg demeura ferme & constant. La même scêne fut répetée quatre fois en deux heures. Enfin Noailles lui dit que l'intention du Roi, puisqu'il ne pouvoit se résoudre à la fuite, étoit qu'il se rendît à la

Baſtille. *Eh, c'eſt ce que je deſire*, répondit le Maréchal; *je n'ai jamais demandé d'autre grace au Roi.* Ils convinrent enſemble qu'il iroit ſeul dans ſon carroſſe, & qu'il remettroit lui-même les ordres de la Cour au Gouverneur de la Baſtille. 1680.

Avant que de ſortir de ſon appartement, il laiſſa l'argent & les bijoux qu'il avoit ſur lui, afin qu'on ne pût l'accuſer de chercher à corrompre les gardes & les domeſtiques du Château. A cet excès de délicateſſe, il joignit celui de ne vouloir parler à aucun de ſes parents & de ſes amis, qui dans de ſi triſtes circonſtances euſſent pu lui donner des conſeils ſalutaires. Il ne vouloit d'autre appui, contre l'oppreſſion & la calomnie, que la force de la vérité & le ſecours de ſon innocence.

On conçoit quelles devoient être les agitations d'un homme qui alloit, pour ainſi dire, ſe livrer à la merci de ſes ennemis. Car enfin s'il s'étoit trouvé un ſcélérat aſſez déterminé pour l'accuſer des plus

grands crimes, ne pouvoit-il pas
1680. s'en trouver d'autres qui appuiassent de leurs témoignages les dépositions du calomniateur. Il soupçonnoit Bonard de s'être laissé gagner, ainsi que le Sage, par les auteurs de la persécution qu'il essuioit. En passant dans la rue saint Antoine, l'esprit inquiet, épouvanté, déchiré à la vue de la noirceur & des complots de la calomnie, il fait arrêter son carrosse à la porte de la Maison Professe des Jésuites ; il entre dans l'Eglise, se prosterne & s'humilie devant l'Etre Suprême, le pere & le protecteur de l'innocent opprimé, le conjure, dans l'amertume de son ame, de ne le pas laisser périr sous les traits de l'imposture. Après cette priere qui partoit d'un cœur non exempt des foiblesses qu'on reproche aux Héros, mais vrai, magnanime & incapable d'un crime, il sentit la paix & le calme renaître dans son ame. Arrivé à la Bastille, il remit d'un front serein à Baisemaux, qui en étoit Gouverneur, les ordres du Roi. Sur le champ, il fut

Oraison funebre du Mar. de Luxemb. par le Pere la Rue.

conduit dans une des plus belles chambres du Château. 1680.

Il n'y avoit pas une heure qu'il y étoit renfermé, qu'il vit paroître la ducheſſe de Meckelbourg éperdue, jettant les hauts cris : quelle entre-vue entre un frere & une ſœur qui s'aimoient uniquement, & qui avoient éprouvé en naiſſant les plus terribles malheurs ! Ils n'avoient donc reparé les déſaſtres de leur maiſon, que pour ſe voir dans le ſein de l'élévation & de la gloire, expoſés à des infortunes encore plus douloureuſes. La Princeſſe, quoiqu'un peu raſſurée par l'innocence & la fermeté de ſon frere, ſortit fondante en larmes, abymée dans la douleur : c'eſt qu'elle connoiſſoit la puiſſance & l'animoſité des ennemis ſecrets du Maréchal.

A la nouvelle imprévue de la diſgrace & de la priſon d'un homme ſi illuſtre par ſa naiſſance, ſon rang, ſes exploits, Paris entier parut dans une extrême agitation ; on couroit aux nouvelles, on ſe faiſoit mille queſtions : les uns blâmoient le Ma-

Madame de Sevigné, Lettre CCCC.

réchal de n'avoir pas profité des
1680. offres du Roi pour ſortir du Royaume ; les autres avoient peine à comprendre que ſur la ſeule dépoſition d'un miſérable tel que le Sage, la Chambre eût oſé lancer un décret de priſe de corps contre un Pair de France, qui ne connoît d'autre Tribunal que le Parlement de Paris. Les calomnies ſemées contre lui ſe renouvelloient avec plus de force, & étoient avidement reçues ; on racontoit tous les jours des choſes plus étonnantes de ſon prétendu commerce avec les Magiciens & le Diable.

Pendant que le peuple crédule, ignorant, ſuperſtitieux ſe repaiſſoit de ces vains & faux bruits, les gens ſages attendoient avec impatience le dénouement d'une affaire ſi obſcure, ſi enveloppée, ſi extraordinaire. Mais deſlors tous ceux qui connoiſſoient le Maréchal, ne le regardoient comme coupable des excès dont le Roi avoit attribué la connoiſſance à la Chambre de l'Arſenal. Madame de Sévigné,

Lettre de Madame de Sevigné, CCCCV.

témoin oculaire, écrivoit à sa fille, que le plus grand crime du Maréchal étoit d'avoir aimé une femme de la Cour, qu'elle ne désigne que par les lettres initiales de son nom, (Madame L. T.). 1680.

La prison du Maréchal eût dû être d'autant plus douce qu'elle étoit volontaire; cependant, sans avoir égard à son rang, au sacrifice qu'il avoit fait de sa liberté, à la présomption enfin qui parloit en sa faveur, il fut traité avec une inhumanité dont il n'y a presque point d'exemple; jamais criminel dévoué au suplice n'essuia une prison plus affreuse. Une heure après que Madame de Meckelbourg fut sortie d'avec lui, vint un ordre de la Cour de le transférer dans une de ces horribles chambres grillées qui sont dans les tours, & d'où l'on apperçoit à peine le ciel. Cette chambre, ou plutôt ce cachot n'avoit que six pas & demi de longueur: il ne pouvoit jouir de la consolation de s'y promener. La privation de l'air, le chagrin augmenterent

tellement les vapeurs auxquelles il
1680. étoit sujet, qu'il lui arriva souvent de tomber en voulant faire un pas; la porte de sa chambre joignoit celle d'une latrine, où l'on venoit vuider soir & matin pendant plus de quatre heures toute sorte d'ordures. Si, pour n'être pas empoisonné, le Maréchal ouvroit l'unique & petite fenêtre de sa prison, il étoit sur le champ obligé de la refermer, à cause des exhalaisons empestées qui s'élevoient du fossé rempli d'excréments que des femmes logées au-dessus de lui, y jettoient continuellement. De quelque côté qu'il tournât les yeux dans cet horrible sejour, il n'appercevoitque des objets lugubres & affreux. La muraille lui présentoit le nom d'une foule de scélérats qui n'étoient sortis des mêmes lieux que pour aller expier leurs crimes sur la roue ou au gibet.

Mémoire manuscrit de Luxembourg.

Ibidem.

Luxembourg condamné à ne pouvoir ni respirer l'air, ni se promener, ni voir qui que ce fût, demanda des livres pour charmer l'ennui qui le dévoroit; on ne lui en accorda

que de dévotion. Pour profiter du jour de la fenêtre, il étoit obligé de les lire le dos tourné au feu. Cette ſituation lui cauſa des douleurs de reins, qui devinrent dans la ſuite ſi vives & ſi aiguës, que ſur la fin de ſa vie il ne pouvoit ſe tenir à cheval, ſans ſouffrir beaucoup. Enfin le trait ſuivant achevera de donner une idée de tout ce qu'il eut à eſſuyer dans cette ſombre habitation. Un ſoir qu'il étoit évanoui, & mourant de l'excès de ſes vapeurs, il conjura Baiſemaux de lui permettre de reſpirer l'air un quart-d'heure en préſence de tous les Officiers de la garniſon à une fenêtre qui étoit vis-à-vis la porte de ſa chambre. Qui le croiroit? Cette légere grace lui fut impitoyablement refuſée.

1680.

Ibidem.

Au reſte, toutes ces indignités, il dut les compter pour rien en comparaiſon de celles qui lui reſtoient à ſoutenir, en ſe voyant confronté avec des miſérables, dont il ignoroit juſqu'à l'exiſtence, pour ſe juſtifier des imputations les plus odieuſes & les plus abſurdes.

1680. Deux jours après avoir été conduit dans cette chambre, Baiſemaux lui préſenta un ordre du Roi, pour répondre, nonobſtant les privileges de la Pairie, à MM. la Reynie & de Bezons, Commiſſaires de la Chambre de l'Arſenal. Avant que d'entrer dans le détail de la procédure, il convient de faire connoître ces deux Magiſtrats.

Le Juge de la Reynie, d'Intendant du dernier duc d'Eſpernon, étoit devenu Lieutenant-Général de Police & Conſeiller d'Etat. Ses talents, ſa vigilance, ſes travaux le rendoient digne de ſa fortune; il fut en quelque ſorte le créateur de la police de Paris, que ſes ſucceſſeurs ont portée à un point de perfection, qui rend aujourd'hui la capitale de l'Empire François, le modele de toutes les grandes villes de l'Univers (*). Mais on reprochoit

(*) Il n'eſt pas poſſible de jetter un coup d'œil ſur l'ordre & la ſûreté qui regnent dans Paris, ſans ſe ſentir pénétré de reconnoiſſance envers le Magiſtrat à qui nous devons de ſi précieux avantages. Qu'on eſt heureux de joindre aux talents d'un la Reynie & d'un d'Argenſon, l'ame ſenſible du plus honnête citoyen !

choit à la Reynie de la dureté, de l'opiniâtreté; il étoit d'ailleurs servilement dévoué au Ministre. 1680.

Claude Bazin de Bezons, conseiller d'Etat, s'étoit acquis de la réputation dans plusieurs Intendances qu'il avoit remplies avec autant de zele que de succès. On ne lui reprochoit que l'adresse avec laquelle il avoit surpris au chevalier de Rohan son secret. Personne n'ignore que le Chevalier, issu d'une des plus anciennes & des plus illustres familles du Royaume, avoit promis six ans auparavant aux Alliés de leur livrer le port de Quilleboeuf en Normandie. Il fut arrêté avec ses complices; mais il n'y avoit contr'eux aucune preuve, point de témoins, point d'écrit signé, & les Juges ne savoient comment instruire le procès. M. de Bezons, l'un des principaux d'entr'eux, s'avisa alors de représenter au Chevalier, que le maréchal de Biron ne s'étoit perdu que par sa fierté & son obstination à se taire; que c'étoit à lui de profiter de l'exemple de ce Seigneur;

Mémoires d'Avrigny, tom. III. p. 439.

qu'il devoit avoir recours à la clé-
1680. mence du Roi, en lui avouant une intrigue dont on avoit d'ailleurs mille preuves. M. de Rohan confessa tout : il fut condamné à mort & exécuté.

Tels étoient les Commissaires auxquels le Maréchal se vit obligé de répondre Quoiqu'il se défiât beaucoup de l'intégrité du premier, il les reçut l'un & l'autre avec beaucoup de joie & de politesse. Dans l'impatience où il étoit, d'apprendre quel étoit son vrai crime (car il ne pouvoit croire qu'on l'eût en effet décrété sur les accusations vagues & indéterminées de le Sage), il les pressa d'entrer en matiere. Cependant, avant que de subir l'interrogatoire, il protesta dans les formes, qu'attendu sa qualité de Duc & Pair, il ne se soumettoit à répondre à des Commissaires que pour obéir à la volonté absolue du Roi, qui lui avoit été notifiée deux heures auparavant. La Reynie n'oublia rien pour engager le Maréchal à se désister d'une protestation qu'il re-

gardoit comme une vaine formalité. Mais voyant que tous ſes efforts étoient inutiles, il la dicta enfin au Greffier, en changeant toutefois les expreſſions en d'autres, qui parurent au priſonnier moins fortes & moins énergiques. Ce préliminaire terminé, les Commiſſaires lui firent quelques queſtions, mais ſans rien approfondir; ils ne lui firent pas même part des chefs d'accuſations intentées contre lui. Il paroît que cette ſéance ne fut accordée qu'à la coutume ou à la bienſéance, pour ne pas enfin ſoulever le public, qui n'eût vu qu'avec indignation qu'on eût hazardé un décret de priſe de corps contre une des premieres têtes de l'Etat, dans l'eſpérance, que lorſqu'il ſeroit une fois arrêté, on pourroit, en recherchant toute ſa vie, trouver de quoi lui faire ſon procès.

1680.

Depuis cette eſpece d'interrogatoire, il s'écoula cinq ſemaines ſans que le Maréchal reçût aucune nouvelle de ſes Commiſſaires. Pendant ce temps-là la Reynie exami-

1680. noit les malheureux qu'il avoit fait conduire à Vincennes ; mais telle eſt la force de la vérité, que ni Bonard, ni Boitot, ni aucun des autres priſonniers, quoiqu'on les flattât de l'impunité s'ils chargeoient Luxembourg, ne voulut acheter ſa grace par un nouveau crime ; il n'y eut que le Sage qui toujours trompé par de vaines eſpérances, ou retenu par la honte de ſe rétracter, non-ſeulement perſiſta dans ſes anciennes dépoſitions contre le Maréchal, mais les confirma par de nouvelles accuſations.

Cependant la Chambre qui étoit compoſée de Magiſtrats integres & reſpectables, preſſoit fortement la Reynie de ſuivre avec plus d'activité l'affaire de M. de Luxembourg. La Reynie comptoit ſi peu ſur les accuſations ſans vraiſemblance de le Sage, qu'il n'entretint la Chambre que des prétendus pactes du Maréchal avec le diable. *Mais*, Monſieur, lui dit un des Membres de la Commiſſion, *nous ne travaillons ici que ſur des ſorcelleries & des diableries*

dont le Parlement de Paris ne reçoit point les accuſations : notre commiſſion eſt pour les poiſons ; d'où vient que nous écoutons autre choſe ? La Reynie fort ſurpris, répondit : *Monſieur, nous avons des ordres ſecrets. Monſieur,* répliqua l'autre, *faites-nous en une loi : nous obéirons comme vous ; mais n'ayant pas vos lumiéres, je crois parler ſelon la juſtice & la raiſon.* M. la Reynie avança que le Roi avoit entre ſes mains l'original d'un billet du Maréchal, par lequel il s'étoit donné au diable, & que Sa Majeſté prétendoit que la Chambre s'en rapportât à ce qu'il lui diſoit à ce ſujet, comme ſi elle l'eût montré elle-même à chacun d'eux en particulier.

1680.

Madame de Sevigné, Lettre CCCCV.

Mémoires manuſcrits de Luxemb.

Il n'en falloit pas tant pour éclairer les Magiſtrats : deſlors ils comprirent que le Maréchal étoit la victime de l'intrigue, de la haine, & de la calomnie ; leurs ſentiments pénétrerent dans le public, qui enfin plaignit le ſort de M. de Luxembourg.

Il étoit encore plus à plaindre qu'on ne ſe l'imaginoit. En effet,

quelle devoit être l'impatience d'un
1680. homme auſſi vif, auſſi ardent, auſſi maltraité. Il ſe plaignit amérement à Baiſemaux, de ce qu'après avoir fait tant de démarches pour ſe juſtifier, on le laiſſoit languir en priſon. Il demanda qu'il lui fût permis d'é-
Ibidem. crire au marquis de Louvois: on lui répondit que le Miniſtre ne vouloit avoir aucun commerce avec lui. Il pria Baiſemaux de lui donner du papier & de l'encre pour écrire un Mémoire dans lequel il prétendoit démontrer l'abſurdité des accuſations intentées contre lui: on les lui refuſa. Dans un tel excès d'oppreſſion, il ne s'abandonna pas lui-même: il vint à bout de compoſer une eſpece d'encre avec du vin & de la ſuie, avec laquelle il ébaucha une eſpece de Mémoire entre les lignes de quelques vieilles lettres qui étoient reſtées dans ſes poches.

Enfin après cinq ſemaines d'ennui, de chagrin & d'inquiétude, on lui annonça ſes deux Commiſſaires. L'air dur, auſtère & menaçant qu'ils avoient affecté de prendre dans le

premier interrogatoire, avoit fait place à des manieres plus honnêtes & plus polies : ils lui firent de grandes excuses de ce qu'il avoit attendu si long-temps. Le Maréchal les interrompit, pour les prier d'entrer en matiere ; mais ils ne le firent qu'après lui avoir protesté que ce n'étoit qu'avec douleur qu'ils s'étoient vu obligés par leur ministere d'agir contre un homme tel que lui. M. de Bezons, dont le fils depuis maréchal de France, avoit servi sous le Maréchal, & en avoit toujours été traité avec distinction, lui dit qu'il n'avoit pas oublié les obligations que son fils lui avoit. M. de la Reynie de son côté, lui rappella qu'il avoit autrefois rapporté au Conseil un de ses procès, & qu'il l'avoit servi avec beaucoup de zele & de chaleur. Ils lui firent part de la conquête que les armes du Roi venoient de faire de Charlemont ; ils prirent delà occasion de s'étendre sur les grands services qu'il avoit rendus, & sur ceux que la France étoit en droit d'espérer de

1680.

1680. ſon génie & de ſa valeur, ſi la guerre venoit à ſe rallumer; ils le traiterent enfin au commencement de cette ſéance avec les égards & la conſidération dûs à un homme qui de leur propre aveu étoit néceſſaire à l'Etat.

Le Maréchal ennuyé de ces vains compliments, les pria de profiter du temps pour l'interroger. Ils lui firent un grand nombre de queſtions, qui parurent à l'accuſé plus étonnantes les unes que les autres; ils lui nommerent une foule d'hommes & de femmes dont il entendoit parler pour la premiere fois de ſa vie; enfin ils en vinrent au fatal pouvoir qu'il avoit confié à Bonard. Le Maréchal leur rendit compte de la maniere dont Bonard le lui avoit ſurpris; de la plainte qu'il avoit portée devant un Commiſſaire, ſur le ſeul ſoupçon qu'il pouvoit en avoir abuſé; des démarches qu'il avoit faites auprès de M. de Louvois & du Procureur-Général de la Commiſſion, pour faire arrêter Bonard, lorſqu'il eut apris que ce malheureux,

reux faisoit des pactes en son nom, pour retrouver des papiers perdus : *Certainement*, ajouta le Maréchal, *si j'avois été l'auteur ou le complice des extravagances de Bonard, je me serois bien donné de garde de le faire mettre en prison : au reste, quoiqu'il soit renfermé avec les misérables qui lui ont tourné la tête, je ne le crois pas assez scélérat pour oser m'accuser d'avoir su ses liaisons avec le Sage.* Après de nouvelles questions peu importantes, les Commissaires prirent congé de lui en l'assurant qu'ils termineroient bientôt son affaire. 1680.

Mais, malgré leurs promesses, ils laisserent encore écouler six semaines sans lui donner la satisfaction de les voir. Enfin le 13 Avril au matin ils se rendent à la Bastille, & lui font, pour le surprendre, les mêmes questions qu'à la derniere séance ; mais comme la vérité est toujours une, le Maréchal répondit avec la même simplicité & dans les mêmes termes. Le Greffier qui étoit au bout de la table, prit alors, par ordre des Commissaires, le pouvoir

confié à Bonard. Il le montra au
1680. Maréchal qui étoit à l'autre bout : la Reynie lui demanda ſi ce n'étoit pas-là le pouvoir qu'il avoit donné à ſon agent. Le Maréchal répondit qu'il le connoîtroit à la lecture. Le Greffier le lut : M. de Luxembourg avoua que c'étoit en effet ſon pouvoir ; il ajouta qu'il ne lui reſtoit plus, pour s'en aſſurer davantage, que de voir ſon ſeing. Le Greffier le tourne de ſon côté, en lui cachant avec la main ce qui étoit écrit au-deſſus de ſon nom, le Maréchal reconnut ſon écriture. Auſſitôt nouvelles queſtions de la part des Commiſſaires : elles parurent ſi ſingulieres au priſonnier, qu'il s'écria qu'il vouloit abſolument lire lui-même ſon pouvoir, attendu que cet acte qui n'étoit pas autrement conçu que les autres, ne donnoit pas lieu de préſumer qu'on pût l'interroger ſur des choſes auſſi extraordinaires.

A ces mots, il ſe leve, ſe précipite ſur la table, & ſaiſit le pouvoir. Mais quel fut ſon étonne-

ment, lorſqu'en le parcourant avec 1680.
des yeux avides, il apperçoit qu'on a ajouté, mais d'une encre plus blanche & d'une écriture plus ſerrée, au pouvoir de retirer les actes juſtificatifs de la vente des bois de Ligny pour la ſomme de deux mille écus, celui de faire à cet effet toutes les évocations & les conjurations néceſſaires! L'impoſture étoit ſi évidente, que le Maréchal exigea qu'on envoyât chercher ſur le champ des vérificateurs pour conſtater la ſuppoſition. Mais les Commiſſaires ne jugerent pas à propos de le ſatisfaire ſur un point auſſi eſſentiel. Le Greffier ſortit pour aller chercher Bonard, qui parut quatre minutes après.

En entrant dans la chambre, Bonard, ſans regarder les Commiſſaires, s'approcha du Maréchal, auquel il fit une profonde révérence. M. de Luxembourg ému à l'aſpect d'un homme qu'il croyoit ſéduit par ſes ennemis pour le perdre, ne put s'empêcher de lui dire: *Mais n'êtes-vous pas un méchant &*

un ſcélérat, d'oſer m'accuſer de crimes
1680. *dont vous me connoiſſez incapable?* *Moi, Monſeigneur*, s'écria Bonard, *moi vous accuſer! hélas! il m'eſt impoſſible de le faire; je vous ai toujours juſtifié. Monſieur*, en montrant la Reynie, *peut dire ſi je ne lui ai pas toujours proteſté que vous ignoriez le malheureux commerce que j'ai eu avec le Sage.* Il alloit continuer lorſque M. de Bezons lui ordonna de ſe taire.

Le Maréchal prit alors la parole, & faiſant à ſon tour la fonction de juge, il parla ainſi à Bonard : *Lorſqu'après avoir ſigné le pouvoir que vous me préſentâtes dans mon lit, vous me dîtes que vous connoiſſiez un homme qui pouvoit éclairer mes juges, ne vous ai-je pas répondu que je ne voulois les éclairer que par la juſtice de ma cauſe?* Bonard en convint : il ajouta de plus qu'il avoit fauſſement aſſuré M. le Maréchal, avoir vu & lu les papiers; que c'étoit lui-même qui, à la perſuaſion de le Sage & de Boitot, avoit inſéré dans le pouvoir les lignes dont on lui faiſoit un crime. Il accuſa les deux malheureux

qu'on vient de nommer, d'avoir reçu de l'argent de l'Huilier & de la Gardette, pour le porter à toutes les folies dont il se repentoit amérement. Sur cette déclaration, Luxembourg pria les Commissaires de faire arrêter la Gardette & l'Huilier comme les auteurs de l'indigne persécution qu'il essuioit. Mais on se hâta d'envoyer aux galeres Bonard & Boitot, pour n'être pas obligé de faire le procès à ces deux particuliers. 1680.

Cependant l'Huilier, malgré l'appui secret des ennemis du Maréchal, conçut une telle frayeur de se voir châtié de ses manoeuvres, qu'il tomba malade & manqua d'en mourir; il se cacha ainsi que la Gardette. Avant sa retraite, il avoua les larmes aux yeux au Colonel Stoup, homme respectable par sa probité & sa valeur, qu'il étoit au désespoir de s'être prêté à une si grande iniquité. Au reste, le Maréchal dédaigna toujours de le poursuivre; il le regardoit comme indigne de sa colere & de sa vengeance. *Mémoires manuscrits de Luxemb.*

Le reste de la séance se consuma

en diverſes queſtions à Bonard. La
1680. Reynie lui demanda s'il n'avoit pas reçu du Maréchal deux bouteilles de vin empoiſonné pour faire périr du Pin & ſa maîtreſſe; Bonard ſe récria avec horreur que non: il lui demanda enſuite, ſi le Maréchal ne lui avoit pas confié des pots remplis de matiere, pour faire de la fauſſe monnoie; Bonard fit la même réponſe qu'à la précédente queſtion. Ainſi ſe paſſa la confrontation du Maréchal avec Bonard.

Deux jours après les Commiſſaires revinrent dès le matin. Ils
Le 15 Avril. étoient ſuivis d'un Prêtre appellé Davaux, l'ami & le complice de le Sage. On demanda à ce ſcélérat s'il ne connoiſſoit pas la perſonne qui étoit devant lui. Davaux, après avoir regardé long-temps & attentivement le Maréchal, répondit qu'il ne l'avoit jamais vu de ſa vie. *Quoi*, lui dit M. de Bezons, *vous ne connoiſſez pas M. le duc de Luxembourg? Je ſais*, répondit le Prêtre, *qu'il commande les armées du Roi. Eh bien*, con-

tinua Bezons, *le voici ; reconnoiſſez-le préſentement.* Davaux fit une profonde révérence au Maréchal, & ſe tut. *Mais*, pourſuivit le Magiſtrat, *vous avez vu Monſieur à l'Hôtel de Toulouſe. Je n'ai été qu'une fois en ma vie à l'Hôtel de Toulouſe*, repartit Davaux ; *je n'ai jamais vu là, ni ailleurs, M. le duc de Luxembourg.* Après avoir épuiſé tous les moyens poſſibles, pour le faire convenir qu'il le connoiſſoit, & qu'il étoit même lié avec lui, voyant qu'il perſiſtoit dans la négative, les Commiſſaires le renvoyerent.

1680.

A ce Prêtre ſuccéda un homme, nommé Vigoureux. Celui-ci aſſura qu'il connoiſſoit Monſieur : le Maréchal perſuadé qu'il ſe méprenoit, jette ſa perruque en arriere, & s'approche plus près de la fenêtre. Mais Vigoureux déclara qu'il le reconnoiſſoit encore mieux, pour l'avoir ſouvent vu & entretenu chez ſa femme. M. de Bezons le fait paſſer auprès du Greffier, pour mieux entendre ce qu'il alloit écrire : il ſe trouva alors vis-à-vis du Maréchal,

qu'il envisagea avec attention ; il
1680. avoua qu'il s'étoit trompé, & qu'il avoit pris Monsieur pour le comte de G...... qui avoit d'étroites liaisons avec sa femme. Au nom du Comte, parent du Ministre de la guerre, la Reynie déconcerté, s'écrie, *Que veut-il dire?* Vigoureux comprit qu'il avoit déplu au Magistrat; mais comme il protestoit qu'il n'avoit jamais vu M. le duc de Luxembourg, & qu'il n'avoit même jamais oui dire qu'il eût eu de commerce avec sa femme, on lui fit signer sa déposition, & il se retira.

Après lui parut un nommé Verrier, qui ne connoissoit pas plus le Maréchal que ceux dont on vient de parler. Les Commissaires interrogerent alors le Maréchal sur ses prétendues liaisons avec le Sage. M. de Luxembourg répondit qu'il n'avoit jamais vu qu'une fois le Sage : *Voici*, ajouta-t-il, *comme le hazard l'offrit à mes yeux. J'étois allé faire une visite à Madame la marquise de Fonteite, avec MM. de la Valiere & de Feuquieres : je trouvai*

chez cette Dame plusieurs personnes de qualité. Dans le cours de la conversation, je m'avisai de lui (a) demander des nouvelles de la santé d'une Demoiselle de ses amies qui demeuroit chez elle : on me répondit qu'elle étoit dans un appartement plus haut où elle s'amusoit à se faire dire la bonne avanture ; on l'avertit, elle descend suivie du Charlatan. C'étoit, Messieurs, le fameux le Sage. Je lui demandai si c'étoit lui qui se mêloit de dire la bonne avanture. Cette question le choqua ; il me répondit d'un ton suffisant, que son art s'étendoit à des objets plus importants, & qu'il feroit devant moi des choses qui m'étonneroient. En même temps, pour me convaincre de son pouvoir, il me proposa d'écrire sur du papier tout ce que j'aurois envie de savoir, en m'assurant qu'après l'avoir brûlé devant toute la compagnie, je trouverois le même papier avec les réponses, article par article, ou dans ma poche ou dans ma cassette, à mon choix. Je le pris au mot, dans le dessein de me divertir de son impudence. M. de la Valiere écrivit sur du papier des questions plaisantes que je lui dictai ;

1680.

(a) A Madame de Fonteite.

il cacheta le papier, & le donna à le
1680. *Sage pour le brûler. Toute la ſcience du maraut ne conſiſtoit qu'à eſcamoter ſubtilement. Il n'eut pas plutôt reçu le papier, qu'il entreprit de l'envelopper avec une ficelle imperceptible, & d'en brûler un autre en ſa place; mais il ne s'y prit pas avec tant d'adreſſe, que M. de Feuquieres ne s'apperçût de la ſupercherie; il ne voulut point perdre de vue le vrai papier, qu'il ne fût brûlé: le Sage demeura confondu, toute la compagnie ſe moqua de lui. Voilà tout le commerce que j'ai jamais eu avec le Sage.*

Le Maréchal, par un pur ſentiment d'honnêteté, ne voulut pas ajouter qu'il avoit déſabuſé le duc de Vendôme, le Grand-Prieur de France, & d'autres perſonnes du premier rang ſur les talents de le Sage. Cet homme leur avoit excroqué beaucoup d'argent, en leur promettant ſans ceſſe de leur faire voir des choſes étonnantes & ſurnaturelles. En les nommant, il les eût peut-être expoſés aux recherches & à la perſécution du Miniſtre qui les regardoit comme ſes ennemis.

Mais tout ce que le Maréchal put dire, pour prouver qu'il n'avoit jamais vu le Sage, depuis qu'il l'avoit immolé à la risée de la compagnie qui étoit chez Madame de Fonteite, ne fit aucune impression sur l'esprit des Commissaires. *Monsieur*, lui dit la Reynie, *il paroît pourtant que vous avez eu des liaisons avec lui; car voici une lettre qu'il vous a écrite à l'armée.* Aussi-tôt il en fit la lecture: le Sage dans cette lettre rendoit compte d'un travail qu'il avoit entrepris par les ordres de celui à qui il écrivoit. Le Maréchal répondit, que n'ayant jamais rien exigé de ce malheureux, il ne pouvoit croire que la lettre fût pour lui; il demanda qu'on lui en montrât le dessus: il ne s'en trouva point; on le cherche inutilement dans le sac. M. de Bezons prétendit qu'il l'avoit laissé dans son cabinet: il sortit pour l'aller chercher; mais il revint une heure après les mains vuides. 1680.

Le même jour, sur les deux heures après midi, les Commissaires,

1680. ſans avoir prévenu le Maréchal, ſe rendirent chez lui ; comme il ne reſpiroit que la fin de cette ridicule affaire, il ne leur ſut point mauvais gré de leur précipitation. Une demi-heure après leur arrivée, le Greffier ſortit pour aller chercher le Sage. Avant que de l'introduire, il lui fit boire coup-ſur-coup, ſur l'eſcalier, cinq ou ſix verres de vin, dans la vue ſans doute de fortifier un ſcélérat, qui malgré ſon impudence, pouvoit être déconcerté par l'aſpect d'un Maréchal de France, qu'il avoit entrepris de perdre par ſes calomnies. L'auſtere Baiſemaux remarqua avec ſurpriſe & indignation l'action du Greffier ; il la fit obſerver au valet de chambre du priſonnier.

Mémoires manuſcrits de Luxemb.

Raſſuré par ſon audace naturelle, par le vin qu'il venoit de boire, par l'appui ſecret qu'il eſpéroit trouver en M. la Reynie, le Sage ſe préſente avec confiance ; il ne manqua pas d'aſſurer qu'il connoiſſoit beaucoup M. le duc de Luxembourg.

Le Maréchal lui demanda d'abord quelle étoit la lettre qu'il prétendoit lui avoir écrite à l'armée. Le Sage répliqua que c'étoit une réponse à une des siennes, par-laquelle il lui mandoit qu'il avoit achevé son horoscope. Il ajouta qu'ignorant son adresse à l'armée, il avoit porté cette lettre à la Vigoureux pour la lui faire tenir; mais que cette femme, qui ainsi que la Voisin, tiroit beaucoup d'argent de lui, avoit refusé de s'en charger pour ne pas se nuire à elle-même; *car elle craignoit que convaincu de la supériorité de mon art, vous ne vous dégoûtiez d'elle, pour me donner toute votre confiance. Messieurs,* s'écria le Maréchal, *j'en appelle au témoignage de votre conscience. Vous avez jugé & condamné la Voisin & la Vigoureux; vous savez que dans leurs interrogatoires & leur testament de mort, elles ont accusé une infinité de personnes considérables d'avoir eu des liaisons avec elles, & que ni l'une ni l'autre n'a parlé de moi; c'est à vous maintenant à juger du degré de croyan-* 1680.

ce que méritent les accusations de cet
1680. *homme. Quant à cette lettre sans dessus, pourquoi me l'attribuer plutôt qu'à un autre? n'est-il pas évident qu'elle est l'ouvrage des misérables qui ont excité le Sage à m'imputer des forfaits: il parle d'horoscope; mais après l'expérience que le hazard m'a mis à portée de faire de son ignorance & de son imposture, à la mine seule du personnage, je suis persuadé qu'il n'a pas seulement la capacité de tracer une figure; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à le faire travailler sous les yeux de quelqu'Astrologue.*

Au lieu de répondre au Maréchal, la Reynie demanda à le Sage si M. de Luxembourg n'avoit pas exigé autre chose de son art. Le scélérat répondit qu'il avoit reçu un billet du Maréchal, par lequel il le conjuroit de faire mourir par des maléfices Madame de Luxembourg, Moreau qui avoit été son Intendant, une Dame de Clermont, fille naturelle du Duc de Luxembourg son beau-pere, un certain Chevalier de Clermont d'après

de Ligny, l'Huilier, Dupin, la maîtresse de du Pin, le Gouverneur d'une Province ou d'une place frontiere de la Lorraine. Il ajouta que le Maréchal lui avoit demandé une entrevue avec le Diable, pour obtenir, par son moyen, l'amitié de Madame la Princesse de Tingry, la faveur du Roi, & la main de Mademoiselle de Louvois pour son fils aîné. Il l'accusa aussi d'avoir promis à un Prêtre appellé Davaux, la somme de cent mille livres, pour consacrer des choses dont lui le Sage avoit besoin pour ses maléfices, & de lui avoir déjà donné cent louis d'arrhes. Enfin, il assura que le Maréchal avoit envoyé chercher une prodigieuse quantité de fausse monnoie au Port S. Landry, par Bonard, Boitot, l'Ecuyer de la princesse de Tingry, & un Garde-du-Corps; que cette fausse monnoie avoit été transportée au village d'Issy, d'où on la lui envoyoit en Flandres pour la débiter à l'armée. 1680.

C'est à ce tissu d'horreurs & de

calomnies que le maréchal de
1680. Luxembourg étoit obligé de répondre. Il le fit auſſi, mais avec une force, une dignité, une modération capable de faire rougir ſes ennemis.

Il commença par exiger de le Sage qu'il eût à produire le billet, par lequel il lui avoit ordonné tant de crimes; ſur la réponſe du miſérable qui aſſuroit l'avoir perdu, il paſſe outre, & détruit ainſi article par article toutes les accuſations.

Meſſieurs, il y a vingt ans que je vis dans la plus étroite union avec Madame de Luxembourg: à quel titre, pourquoi, deſirerois-je la mort d'une femme auſſi vertueuſe que reſpectable?

Moreau a été mon Intendant: je le pourſuis actuellement, pour qu'il ait à me rendre des comptes & des papiers importants; rien ne me ſeroit plus préjudiciable que ſa mort, parce que ſes héritiers pourroient trouver le moyen de ſe diſpenſer de me reſtituer les effets que je réclame.

La Dame de Clermont aux jours de laquelle on veut que j'aie attenté, ne ſubſiſte

subsiste que de mes bienfaits.

Le Chevalier de Clermont que le Sage met au nombre des victimes que j'ai voulu m'immoler, étoit enterré dix ans auparavant le jour qu'il prétend que je lui ai demandé sa mort. 1680.

Sans doute que l'Huilier mérite les plus justes châtiments par ses artifices & ses calomnies. Mais est-ce ainsi qu'un homme tel que moi se venge d'un misérable ? N'y a-t-il pas d'autres moyens de le punir ?

Je ne me suis point plaint de du Pin : il perd plus que moi à la rupture du marché des bois de Ligny. Le nom de sa maîtresse n'est parvenu jusqu'à moi, que parce qu'on m'a accusé de l'avoir fait couper en quatre quartiers, & jetter dans la riviere ; tout ce que je sais, c'est qu'elle est pleine de vie.

On m'accuse d'avoir voulu faire mourir le Gouverneur d'une Province ou d'une place frontiere de la Lorraine, afin de lui succéder. L'alternative est singuliere : si après les services que j'ai rendus, je n'obtenois que le Gouvernement d'une Place, c'est alors que je serois dans le cas de me donner au Diable.

Mais c'eſt pour obtenir l'amitié de
1680. *Madame de Tingry, que j'ai eu recours au Diable ; il y a long-temps pourtant que je me flatte de l'avoir acquiſe.* Ici le Sage lui coupa la parole, pour lui ſoutenir que c'étoit au cœur de la Princeſſe qu'il aſpiroit. Quelque modération que le Maréchal eût fait paroître juſqu'alors dans ſon geſte & ſon ton de voix, il ne put s'empêcher de témoigner de l'impatience & de l'indignation ; mais ſans daigner répondre au malheureux, il pourſuivit ainſi.

On ajoute que j'ai fait des pactes pour parvenir aux bonnes graces du Roi & à l'alliance de M. de Louvois. Je n'ai rien à repondre au premier article, ſinon que j'ai prodigué ma vie pour mériter les bontés de Sa Majeſté, & que je n'emploierai jamais d'autre art pour les conſerver. Quant au ſecond article, a-t-on oublié que je ſuis ſorti d'une maiſon où l'on n'achete pas les alliances par des crimes ? Lorſque Matthieu de Montmorency épouſa une Reine de France, mere d'un Roi mineur, perſonne ne l'accuſa de s'être donné au

Diable, pour devenir le beau-pere & le tuteur du Roi. 1680.

Pour ce qui est de la fausse monnoie, vous savez, Messieurs, que Bonard m'a justifié. Rien, au surplus, ne vous empêche d'arrêter l'Ecuyer de Madame de Tingry & le Garde-du-Corps que j'ai chassé de ma compagnie: cependant il convient de vous avertir qu'il faut aussi arrêter l'Intendant & les Trésoriers de l'armée; car il est impossible à un Général d'exercer un pareil commerce sans leur ministere.

Enfin on me charge de m'être lié avec un Prêtre, & de lui avoir promis cent mille francs, pour consacrer les maléfices de le Sage, & donner la mort à tant de personnes. Quoique j'aie bien lieu de me défier d'un scélérat qui sert d'Aumônier à le Sage, il n'y a qu'à le faire paroître, pour peu qu'il lui reste une étincelle de raison & de pudeur, je suis persuadé qu'il avouera qu'il ne m'a jamais vu.

Mais ce ne sont pas encore là tous mes crimes, continua-t-il en s'adressant à le Sage; *vous en avez oui un des plus atroces. N'avez-vous*

pas répandu le bruit que je m'étois voulu
1680. *défaire de M. le maréchal de Créqui par vos ſortileges ? pourquoi n'en pas parler ici ?* Le fourbe répondit en balbutiant, qu'il lui avoit parlé une fois de ce Seigneur, mais qu'il avoit oublié ce qu'il lui en avoit dit ; il étoit ſi tremblant, ſi déconcerté, qu'il ne put proférer un mot de plus. La Reynie qui s'apperçut de ſon trouble & de ſa confuſion, lui ordonna de ſortir : il le ſuivit lui-même. M. de Bezons demeuré ſeul avec le Maréchal, lui avoua que le premier homme qui avoit paru ce matin devant lui, étoit ce même Prêtre que le Sage l'accuſoit d'avoir ſuborné pour conſacrer ſes maléfices.

Quelques minutes après, la Reynie rentra avec la marquiſe de Fonteite. Cette Dame raconta naïvement, & de la même maniere que le Maréchal, ſa rencontre chez elle avec le Sage. A la fin de ce long interrogatoire, on préſenta à M. de Luxembourg un Aſtrologue Italien appellé le Vicomte de Mon-

temayor. Cet homme, à la honte d'un ſiécle ſi éclairé, avoit été très-fêté à la Cour & à la Ville; mais enfin ſa réputation lui avoit mérité la Baſtille. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que le marquis de Louvois lui-même l'avoit fait travailler ſur l'avenir dans ſa priſon; tant il eſt vrai qu'il y a loin d'un Politique à un Philoſophe. L'Aſtrologue au reſte avoua aux Commiſſaires que le Maréchal s'étoit toujours moqué de ſon art, mais que tout le monde ne penſoit pas comme lui, & que depuis qu'il étoit à la Baſtille, il avoit été occupé ſur l'avenir par des ordres ſupérieurs.

1680.

Mémoires manuſcrits de Luxemb.

Avant que de le renvoyer, on lui demanda ſi le Maréchal ne lui avoit point fait tirer l'horoſcope du Maréchal de Créqui. *Non*, répondit Montemayor; *mais j'ai dreſſé celui du duc de Créqui en ſa préſence, & ſous les yeux de M. de Luxembourg.* Cet homme, prévenu en faveur de ſon art, ajouta qu'un jour que le duc de Villeroi étoit avec M. de Luxembourg, il lui demanda ſi les

armes du Roi ne feroient pas plus
1680. heureuſes en Alſace, ſous la conduite du maréchal de Créqui, qu'en Flandres ſous les auſpices du maréchal de Luxembourg, & qu'il avoit prédit par-tout des avantages qui furent juſtifiés par l'événement.

Le 17 Avril. Le Mardi ſuivant Baiſemaux vint prendre le Maréchal pour le conduire à la ſalle de l'Arſenal où tous les Juges de la Commiſſion étoient aſſemblés. En ſortant de la Baſtille, Luxembourg apperçut ſa famille avec une foule d'amis qui venoient le féliciter de ſon triomphe. Mais le Maréchal voulant ſoutenir juſqu'à la fin ſon caractere, ſe détourna du chemin pour ne rencontrer perſonne dont on pût l'accuſer d'avoir mendié des conſeils.

Lorſqu'il entra dans la ſalle, tous les Juges ſe leverent & ſe découvrirent, la plupart d'entr'eux reſterent en cet état, tant que le Maréchal demeura ſous leurs yeux. M. Boucherat (*a*) depuis Chancelier de France, lui fit un petit nom-

(a) Il étoit Préſident de la Commiſſion.

bre de queſtions, auxquelles M. de Luxembourg répondit en peu de mots. Comme il ſe retiroit, M. Boucherat le pria de revenir ; il lui dit qu'il ſavoit qu'il avoit voulu parler encore une fois aux Commiſſaires, mais qu'il étoit le maître de faire entendre à la Chambre aſſemblée tout ce qu'il avoit projetté de leur dire en particulier. Le Maréchal élevant alors la voix, parla ainſi : *Meſſieurs, je ne me ſuis rendu volontairement à la Baſtille, que pour me juſtifier des accuſations fauſſes, horribles, abſurdes, intentées contre moi. Si vous trouvez que je ne les aie pas détruites d'une maniere victorieuſe, je n'ai qu'une grace à vous demander, c'eſt de reſſerrer mes liens juſqu'à ce que toute la nation ſache, que loin d'être coupable des excès dont la calomnie m'a chargé, je n'eus jamais la foibleſſe indigne d'un homme de mon rang de voir les miſérables avec leſquels on a oſé m'accuſer d'avoir eu d'étroites liaiſons.* 1680.

A ces mots, le Maréchal ſortit ; mais il ſe repentit toute ſa vie de n'avoir pas dévoilé aux yeux de la

Mémoires manuſcrits de Luxemb.

Chambre la conduite & les manœuvres de la Reynie, & de ne lui
1680. avoir pas demandé juſtice d'un Magiſtrat qui, dans tout le cours de cette odieuſe procédure, s'étoit comporté à ſon égard comme un homme qui avoit juré ſa ruine. Telles étoient les preuves ou les conjectures ſur leſquelles le Maréchal fondoit l'idée qu'il s'étoit formée de la prévarication de la Reynie. Il lui reprochoit, 1°, d'avoir été le ſeul auteur du décret lancé contre lui, en exagérant à la Chambre des excès dont perſonne ne ſavoit mieux que lui qu'il étoit innocent; 2°, de n'avoir jamais voulu faire arrêter l'Huilier & la Gardette, quoique Bonard, & depuis du Parc qui avoit été l'arbitre de l'accommodement du Maréchal avec la compagnie, offriſſent de prouver que ces deux hommes avoient ſéduit le Sage; 3°, de n'avoir jamais voulu confronter le Maréchal avec Boitot, dans la crainte que cet homme n'avouât que c'étoit lui-même dont s'étoient ſervi

ſervi l'Huilier & la Gardette, pour acheter de le Sage les prétendus 1680.
pactes de Bonard; 4°, d'avoir promis à Bonard & à Boitot leur grace, à condition de charger le Maréchal; (ces malheureux ſur la route, & à Marſeille, ſoutinrent toujours conſtamment ce fait;) 5°, d'avoir écrit, au mépris de l'Ordonnance criminelle, ſur des feuilles volantes, les interrogatoires qu'il remettoit enſuite au Greffier, pour les tranſcrire dans le cahier des confrontations; 6°, d'avoir ordonné les mauvais traitements qu'il eſſuya à la Baſtille. Enfin l'Exempt Deſgrés dévoué à la Reynie, avoit eu la témérité de dire en préſence de pluſieurs perſonnes dignes de foi, que le Maréchal ne réuſſiroit jamais à prouver ſon innocence, attendu qu'on ne vouloit pas en avoir le démenti. L'événement confondit pourtant les eſpérances de Deſgrés. Au reſte, quoique Luxembourg fût l'homme de France qui pardonnât le plus aiſément une injure, il témoigna toujours un vif

ressentiment contre les auteurs de
1680. sa persécution, & principalement contre la Reynie. On verra dans la suite de l'Histoire, les efforts qu'il fit auprès du Roi, pour lui permettre de poursuivre criminellement ce Magistrat.

Le jour même que le Maréchal parut devant les Juges de la Commission, la Chambre donna un Arrêt par lequel elle le déclaroit innocent de toutes les accusations intentées contre lui. Le Sage, après avoir fait amende honorable, fut livré au supplice que méritoient ses impostures & son impiété. On ne peut s'empêcher de dire ici que de toutes les personnes de qualité qui furent, comme le Maréchal, l'objet des recherches de la Chambre, aucune ne fut trouvée coupable. En rendant justice à la probité des Juges, on les accusa d'imprudence, pour avoir fait tant d'éclat, & nommé si scandaleusement & si inutilement tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour. Le duc de Bouillon demanda au Roi la

permiſſion de faire imprimer l'interrogatoire de ſa femme pour l'envoyer en Italie & dans toute l'Europe, où il craignoit qu'elle ne paſſât pour une empoiſonneuſe. 1680. *Lettre de Sévigné CCCCII.*

Le lendemain Baiſemaux ſe rendit chez le Maréchal, auquel il préſenta l'Arrêt de la Chambre, avec l'ordre du Roi pour ſortir de la Baſtille. Mais il lui ſignifia enſuite une lettre de cachet qui l'exiloit à vingt lieues dans celle de ſes terres qu'il jugeroit à propos de choiſir. Le Maréchal s'éloigna encore davantage ; il partit pour Piney qui eſt éloigné d'environ 40 lieues de Paris.

Il feroit difficile d'exprimer quelle fut la douleur du Maréchal en ſe voyant relégué dans ſes terres. Il n'avoit bravé les dangers les plus révoltants, en ſe livrant à la merci de la calomnie, que pour prouver à ſon maître, qu'il n'avoit jamais ceſſé d'être digne de ſon amitié & de ſa confiance. Pour prix de tant de mauvais traitements, il s'étoit attendu à être vengé, non

seulement des malheureux qui
1680. avoient été les instruments dont on s'étoit servi pour le diffamer, mais des auteurs mêmes de sa persécution. Cependant leur crime étoit impuni ; lui seul étoit accablé du poids de la disgrace. On avoit fait entendre au Roi que le Maréchal étoit à la vérité exempt de crime, mais non de foiblesse & d'imprudence ; en un mot, on accusoit ce Général de n'être pas dévot. On sait d'ailleurs que Louis XIV avoit
M. D. M. D. L. F. pour principe de soutenir ses Ministres en tout & contre tout.

Au reste Luxembourg, quoique sensiblement affligé de son exil, ne voulut pas donner à ses ennemis le plaisir & la joie de l'entendre former des plaintes indignes de lui. Il pouvoit sans doute couvrir de honte & de confusion les auteurs de sa disgrace en publiant l'histoire de ses malheurs. Mais soit qu'il crût qu'il étoit au-dessous de lui de se justifier de crimes & de foiblesses dont le soupçon ne pouvoit tomber que sur des misérables, soit qu'il fût

persuadé avec tous ses amis que
son innocence trop connue étoit 1680.
la seule cause de son exil, il se
contenta d'écrire à un de ses parents une lettre dans laquelle il lui rendoit compte de ses infortunes avec la simplicité convenable à un des hommes de France qui passoit pour le plus vrai.

Une conduite si sage, si circonspecte, modéra la haine & l'envie de ses ennemis. Le Roi, après un exil d'environ deux mois, le rappella, pour faire auprès de sa personne les fonctions de Capitaine des Gardes.

De retour à la Cour, le Maréchal ne s'occupa que des devoirs de la société & du rétablissement de ses affaires domestiques, dérangées par les dépenses qu'il s'étoit vu obligé de faire pendant tant de campagnes à la tête des armées. Rien n'eût été plus digne du Roi que de l'aider de ses bienfaits. Luxembourg aspiroit à un Gouvernement de Province; mais le choix du Prince tomba toujours sur des

1680. hommes dont les exploits & les ſervices ne pouvoient ſoutenir aucune comparaiſon avec les ſiens. Il ſe réduiſit alors à ſolliciter le rembourſement d'une ſomme d'environ quatre à cinq cents mille livres, que le Roi avoit touché des biens confiſqués du Comte de Bouteville, & qui lui avoit été promis. Non ſeulement il n'obtint rien ; mais le marquis de Louvois trouva le moyen de mettre le Roi, comme duc de Bar, en poſſeſſion de pluſieurs droits utiles dont le Maréchal & ſes prédéceſſeurs jouiſſoient dans le Comté de Ligny depuis 1232. Ces droits leur avoient été confirmés par un Arrêt du Parlement de Paris rendu en 1500 ; ils pouvoient être évalués à environ vingt mille livres par an. Le Roi lui-même en avoit reconnu la légitimité en 1675, lorſque preſſé par Mademoiſelle de Guiſe de traiter ſes terres en Barrois comme celle de Ligny, il avoit répondu à cette Princeſſe que le Comté de Ligny avoit d'anciens privileges ;

& que loin de les diminuer, il feroit toujours prêt à les augmenter, 1680.
en reconnoissance des services que 1681.
le Maréchal lui rendoit tous les 1682.
jours dans le commandement de ses armées.

Pour ne pas se voir poursuivi par d'impitoyables créanciers, Luxembourg s'exécuta lui-même: il vendit plusieurs terres; il réduisit ses équipages & ceux de ses enfants; il fut même sur le point de se défaire d'un magnifique Hôtel qu'il occupoit dans la rue S. Honoré.

Cette économie si noble, si juste, & malheureusement si rare dans les personnes de son rang, jointe à la donation que la comtesse de Bouteville sa mere lui fit de tous ses biens, le mit bientôt en état de paroître avec la décence convenable à sa dignité.

Mais ni la triste expérience que le Maréchal faisoit de l'indifférence d'un maître qu'il avoit si bien servi, ni le triomphe du marquis de Louvois son ennemi, ni le souvenir de sa prison, ni l'oubli dans le-

quel on laiſſoit ſes talents enſevelis,
1682. dans un temps où l'on employoit pluſieurs Généraux, n'altérerent point ſon zele & ſon amour pour l'Etat. Il rejetta loin de lui toutes les idées d'élévation qu'il auroit pu eſpérer chez les étrangers. Réſolu de lutter contre la fortune, il ſe lia d'une étroite amitié avec MM. Colbert & Seignelay dont le crédit à la Cour balançoit celui du marquis de Louvois. Ces deux Miniſtres, malgré l'eſpece de diſgrace dans laquelle gémiſſoit le Maréchal, s'honorerent des avances d'un héros malheureux. L'amitié fut ſcellée par l'alliance du prince de Tingry, fils aîné du Maréchal, connu depuis ſous le nom de duc de Montmorenci avec Mademoiſelle de Chevreuſe, petite-fille (*a*) de M. Colbert. Quoique les liai-

(a) Elle étoit fille aînée de Charles-Honoré d'Albert, duc de Chevreuſe, de Luynes & de Chaulnes, Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine des Chevaux-Légers de la Garde, Gouverneur de Guienne, l'un des hommes les plus reſpectables de la nation par ſa probité & ſes lumieres; & de Jeanne-Marie Colbert, fille aînée du Miniſtre. Elle mourut en 1694, à l'âge de 26 ans.

ſons de Luxembourg avec Colbert
& Seignelay aient moins influé 1682.
ſur ſa vie, que celles qu'il avoit eues
avec M. de Louvois, on ne peut
s'empêcher de faire connoître ici
ces deux Miniſtres, quand ce ne
ſeroit que pour faire voir combien
Luxembourg étoit éclairé dans le
choix de ſes amis. Quel eſt d'ail-
leurs le citoyen à qui le nom ſeul
de Colbert n'inſpire le plus vif in-
térêt? C'eſt à lui que la France doit
ſes Manufactures, ſon Commerce,
ſes Colonies, ſa Marine, ſon éclat
& ſa proſpérité. Cet homme unique
par la ſageſſe & la profondeur de
ſes vues, par un diſcernement ex-
quis, par un courage & une grandeur
d'ame dignes de ſon élévation,
n'eut jamais d'autre point de vue
que la vraie gloire du Roi, & la
félicité publique. Il débrouilla les
finances qui avant lui étoient un
chaos; il les régit avec un ordre
qui depuis a ſervi de modele aux
nations les plus éclairées de l'Eu-
rope. Ce ſervice le plus grand
qu'on puiſſe rendre à un état après

celui de le défendre, lui eût mérité
1682. des ſtatues à Athênes & à Rome ;
mais ce ne fut que le premier qu'il rendit à nos ingrats aïeux. A ſa voix, la toile, l'airain, le marbre, s'animerent pour produire des chefs-d'œuvres comparables à ceux de l'antiquité. Sous ſes auſpices, les ſciences, la littérature, tous les arts parvinrent à ce degré de ſublimité, qui ne laiſſe aucune nation de l'Univers au-deſſus de la françoiſe. Colbert chercha toute ſa vie, & il mérita de découvrir & de récompenſer le génie, les talents & la vertu. Si l'ame magnanime de Louis XIV n'eût conſulté que celle de ce grand homme, elle eût été moins touchée de l'éclat qui ſuit les Conquérants. A la place de lauriers teints de ſang & arroſés de larmes, ce Prince n'eût été couronné que de myrtes & d'oliviers. On a oſé reprocher dans ce ſiecle léger & ſuperficiel à Colbert d'avoir négligé la culture des terres, pour ne s'occuper que du commerce & des arts : ce reproche

eſt dicté par l'ignorance ou la mauvaiſe foi. Qui ignore que la France 1682.
exportoit, ſous ſon miniſtere, une quantité étonnante de bleds? Avant lui le Royaume comptoit plus d'un million de citoyens en proie à la miſere & à l'opprobre, faute d'induſtrie & de travail; il ſut les employer utilement (a). Enfin après une adminiſtration de 23 ans, il laiſſa la France plus riche, plus peuplée, plus éclairée qu'elle ne l'avoit été depuis le commencement de la Monarchie.

Au génie le plus cultivé, à l'ame la plus ambitieuſe, Seignelay joignoit des mœurs magnifiques, un luxe éclatant, un penchant pour la volupté qui n'étoit modéré que par l'amour de la gloire : ſes manieres étoient auſſi nobles & auſſi

(a) Il n'a manqué à la gloire du grand Colbert que d'avoir ſupprimé la taille arbitraire, pour établir dans tout le Royaume le cadaſtre ou la taille réelle, & il y avoit penſé, on connoît ſes travaux en Languedoc; mais la guerre l'empêcha de les continuer. Si le Miniſtre qui eſt à la tête des finances, réuſſit dans le projet qu'il a conçu de perfectionner cet établiſſement, & de l'étendre dans toutes les provinces, on peut dire qu'il aura rendu à l'état le plus grand de tous les ſervices.

polies que celles de ſon pere
1682. avoient paru auſteres. Vif, ardent, actif, généreux, les arts trouverent en lui un pere, & la Marine dont Colbert étoit le créateur, le plus grand Miniſtre qu'elle ait jamais eu : aucune des connoiſſances qui forment le grand homme de mer, n'étoit échappée à ſa pénétration. Son courage égaloit ſes lumieres ; ce fut lui qui conduiſit le bombardement de Genes en 1685. Quatre ans après il s'embarqua ſur la flotte de France deſtinée à combatre celles d'Angleterre & de Hollande, & les força de rentrer dans leurs ports. Les talents enfin de ce jeune & brillant Miniſtre étoient ſi grands, que Madame de Maintenon le jugea digne d'être oppoſé au marquis de Louvois, dont l'aſcendant ſur l'eſprit du Roi lui paroiſſoit redoutable. Mais l'émulation qui régna entre ces deux rivaux fut funeſte à l'Etat ; c'étoit à qui des deux rendroit ſon maître plus formidable à ſes voiſins. Pendant que Seigne-

lay inſpiroit la terreur & la défiance
à l'Angleterre & à la Hollande, en 1682.
rendant la marine du Royaume ſupérieure, à tous égards, à celle de ces deux nations, Louvois faiſoit trembler l'Allemagne & l'Italie, en ſe ſaiſiſſant de Strasbourg & de Caſal; il établiſſoit à Brizac & à Metz des Chambres Souveraines qui oſerent citer à leur Tribunal, les Rois d'Eſpagne & de Suede, l'Electeur Palatin, & une foule de Princes d'Allemagne : le réſultat de cette procédure inouie fut la réunion des Fiefs qu'on prétendoit démembrés de l'Alſace & des trois Evêchés, & la haine générale de l'Europe pour le nom François.

L'Eſpagne encore plus inquiétée dans les Pays-bas, céda le Comté de Chiney : mais ſa modération ne ſatisfit point la Cour de France; chaque jour voyoit éclore contr'elle de nouvelles prétentions; on ſomma les Eſpagnols de remettre au Roi la forteresse de Luxembourg, le rempart des Pays-Bas, de la Hollande & de l'Allemagne;

ſur leur refus, la guerre leur fut
1683. déclarée. Mais telle étoit la ſupé-
1684. riorité des armes Françoiſes, acquiſe par les ſuccès de la derniere guerre, que ni l'Empereur humilié par la proſpérité de Louis XIV, ni le Corps Germanique indigné de l'érection de la Chambre de Brizac & de la conquête de Strasbourg, ni la Hollande, ni l'Angleterre, jalouſes à l'excès de la puiſſance du Roi, n'oſerent s'unir à l'Eſpagne pour arrêter la fortune d'un Prince ſi redoutable. Charles II, incapable de réſiſter à un Monarque qui avoit triomphé de la moitié de l'Europe, céda enfin le Duché de Luxembourg. Ce ſacrifice lui valut une tréve de 20 ans, à laquelle l'Empereur & l'Empire accéderent.

Au milieu de ſes proſpérités, le
1685. Roi frappa un coup qui étonna toute l'Europe; il révoqua l'Edit de Nantes. Cette action, la plus éclatante d'un regne fertile en grands événements, fut diverſement interprétée. On n'étoit pas

encore éloigné de ces temps orageux, où l'on avoit vu l'ambition & le fanatiſme élever dans le même état, trône contre trône, autel contre autel, la majeſté des Loix foulée aux pieds, la France déchirée, inondée de ſang (*a*). Les uns admiroient les vues & la prévoyance du Roi qui s'étoit ſervi de toute ſon autorité pour anéantir une ſecte docile à la vérité ſous un Gouvernement vigoureux; mais fiere, inquiete, ſéditieuſe, lorſqu'elle croyoit n'avoir rien à redouter de la foibleſſe du miniſtere. D'autres, au contraire, prétendoient qu'en proſcrivant le Calviniſme, le Roi avoit été trompé par de funeſtes conſeils; qu'il eût mieux valu ſigner la ceſſion de deux Provinces, que la révocation d'un Edit auſſi ſolemnel; que la partie de la nation engagée dans l'erreur, ne le diſputoit alors à l'autre qu'en fidélité, en zele, en ſoumiſſion, 1685.

(a) Le Chancelier le Tellier n'eut pas plutôt ſigné la révocation de l'Edit, qu'il s'écria: *Nunc dimittis ſervum tuum, Domine, &c.* Cette

en amour pour le Prince, & en
1685. talents. Quoi qu'il en ſoit, les Proteſtants effrayés des violences exercées contr'eux, pour les faire rentrer dans la Religion de leurs peres, déſerterent en foule leur patrie. Plus de ſix cents mille échapperent à la vigilance du marquis de Louvois, qui après s'être fortement oppoſé à la deſtruction du culte de Calvin, devint le plus ardent perſécuteur de ſes enfants. Ils allerent porter dans l'Europe proteſtante leurs tréſors, l'induſtrie, les arts, le commerce, la diſcipline, qui avoient juſqu'alors rendu le Royaume heureux & invincible. La haine de ces réfugiés contre la France échauffa celle des Princes qui leur donnerent un aſyle. Bientôt fut formée dans l'ombre du ſecret la fameuſe Ligue d'Ausbourg. Bientôt ſur les refus du Roi d'Angleterre (Jacques II) de joindre

remarque eſt tirée de l'Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France de M. le Préſident Henault. On auroit ſouvent cité cet excellent Ouvrage, ſi l'on n'étoit perſuadé qu'il n'y a point de François qui ne le ſache par cœur.

ſes

ſes forces à celles de l'Europe contre Louis XIV, le prince d'Orange conſpira ſa ruine. C'étoit par le puiſſant génie de Guillaume que les Princes du Midi au Nord s'uniſſoient ; c'étoit par ſon ambition que les Anglois préparoient chez eux une révolution éclatante. 1685.

La fortune couronna l'audace en la perſonne de ce Prince. Jacques II ne ſut ni prévoir, ni arrêter les criminels efforts de ſon gendre & de ſes ſujets. Louis XIV mieux ſervi, plus éclairé, chercha en vain à exciter la défiance & la vigilance de ſon allié : il lui offrit des troupes ; mais l'imprudent Jacques, pour ne pas aigrir davantage ſa nation, les refuſa.

Quoique le prince d'Orange fût déja ſorti des ports de la Hollande 1688. avec une nombreuſe flotte, il reſtoit encore à la France un moyen de conſerver la couronne à Jacques II ; c'étoit d'armer une flotte capable d'arrêter dans le trajet celle des Hollandois. L'actif Seignelay offroit de mettre en mer 40 M. D. M. D. L. F.

vaiſſeaux; il n'en falloit pas da-
1688. vantage pour détruire toutes les eſpérances du Stadhouder. Mais au lieu de ſuivre ce conſeil, au lieu du moins de tomber ſur la Hollande avec toutes ſes forces, pour la forcer de rappeller d'Angleterre ſes troupes & ſes vaiſſeaux, le Roi déterminé par le marquis de Louvois, fit une invaſion en Allemagne. M. le Dauphin, à la tête d'une armée de 70 mille hommes, conquit Philipsbourg.

Cette expédition inutile au Roi
1689. Jacques, acheva de mettre le comble à la haine & à la jalouſie de tous les Princes de l'Empire. Tous ſe réunirent contre la France. Louis XIV fut déclaré ſolemnellement ennemi de l'Empire à la Diete de Ratisbonne. Cependant le prince d'Orange triomphoit; déja il étoit aſſis ſur le trône de ſon beau-pere. Son premier ſoin fut d'unir par des nœuds indiſſolubles ſes nouveaux ſujets, & ceux des Etats Gé-
M. D. M. néraux. Sa politique le ſervit ſi
D. L. F. bien, que ſous ſon regne & celui

de la Reine Anne qui lui ſuccéda, on eût dit que les Anglois & les Hollandois ne compoſoient qu'une ſeule nation. 1689.

Déja le feu de la guerre s'étoit communiqué de l'Allemagne à la Hollande, à l'Eſpagne & au Danemarck. L'Italie paroiſſoit vouloir prendre part à la querelle générale de l'Europe; le duc de Savoie maltraité par le marquis de Louvois, n'attendoit qu'une occaſion favorable pour éclater. Déja les Alliés comptoient ſous leurs drapeaux plus de trente mille réfugiés François qui brûloient de venger leurs injures dans le ſang de leurs compatriotes. Le Roi avoit des armées en Alſace, dans les Pays-Bas, en Rouſſillon, ſur les côtes maritimes. Créqui étoit mort; Schomberg s'étoit rangé ſous les étendards de l'uſurpateur d'Angleterre, & on ne parloit non plus d'employer Luxembourg que s'il eût ceſſé d'exiſter. Sans les événements malheureux de la Campagne de 1689, il eſt vraiſemblable

que ce Général eût été condamné à
1689. passer le reste de sa vie dans les tranquilles amusements de la Cour.

En effet, la haine n'avoit jamais été plus vive entre M. de Louvois & lui. Le Maréchal censuroit hautement avec ses amis l'imprudence avec laquelle Louvois avoit attiré sur la France les forces de toute l'Europe ; il relevoit sans cesse toutes les fautes qu'on lui reprochoit. Louvois, de son côté, se vengeoit en l'écartant du commandement; mais, malgré tout son crédit, c'étoit le seul chagrin qu'il put alors lui donner : il n'avoit pu empêcher le Roi de le pourvoir du gouvernement de Champagne, de l'honorer du collier de ses Ordres, & d'ériger en faveur de son fils aîné, la terre de Beaufort en Duché héréditaire, sous le nom de Montmorenci. Mais ces graces qu'il eût été difficile de refuser aux anciens services de Luxembourg, ne le mettoient point à portée d'en rendre de nouveaux. Il se croyoit tellement exclus de la conduite des

armées, qu'il ne fit pas la plus légere démarche pour obtenir de les commander. 1690.

D'après ces éclairciſſements, qu'on juge de ſa ſurpriſe, lorſque le Roi au commencement de l'année 1690, l'ayant appellé dans ſon cabinet, lui annonça qu'il avoit jetté les yeux ſur lui pour commander ſon armée de Flandres. Le Maréchal fut ſi étonné, qu'il recula deux ou trois pas. *Moi*, SIRE, *commander votre armée de Flandres ! Votre Majeſté a-t-elle bien réfléchi à ce choix ? Eh ! qu'a-t-il donc qui doive vous ſurprendre*, répondit le Prince *inquiet de ſa réſiſtance ? N'avez-vous pas déja commandé mes armées en Chef ? & n'êtes-vous pas encore capable de me rendre les mêmes ſervices ?* SIRE, reprit Luxembourg, *je ſuis prêt à verſer pour vous juſqu'à la derniere goutte de mon ſang. Mais vous n'ignorez pas la haine dont M. de Louvois eſt prévenu contre moi ; il s'oppoſera à mes projets, ou bien il les fera échouer .... Je vous réconcilierai avec lui. Non*, SIRE, *la réconciliation eſt déſormais impoſſible : ſi vous me*

Manuſcrits de l'Hôtel de Lux.

l'ordonniez, je me verrois forcé de
1690. *désobéir à vos ordres. Je ne prétends pas,* répondit le Monarque, *contraindre vos sentiments; mais j'obligerai Louvois de sacrifier au bien de mon service la haine qu'il a pour vous.* SIRE, s'écria le Maréchal, *je me rends, je me soumets à vos ordres. Cependant j'ai encore une grace à demander à Votre Majesté; c'est qu'il me soit permis, dans les affaires importantes, de ne m'adresser qu'à Votre Majesté, sans passer par le canal de M. de Louvois.*

Le Roi consentit volontiers à la proposition du Maréchal; il entretint avec lui, pendant toute la guerre, un commerce de lettres qui donne la plus haute idée de l'application, des lumieres, de la bonté, & de la modestie de ce Prince. Si quelquefois il ne pense pas comme le Maréchal sur les opérations de la guerre, s'il propose d'autres projets, ce n'est qu'avec tous les égards, les ménagements, & la défiance imaginable. Il cede presque toujours aux vues & aux raisons de son Général, qu'il regardoit comme celui de toute

l'Europe qui entendoit le mieux la guerre de la campagne. Au reste, malgré l'estime & la confiance du Roi, on verra que Luxembourg eut de grands obstacles à vaincre de la part des Ministres. 1690.

Quoique la France n'eût jamais été gouvernée par un Prince plus sage, plus appliqué, plus laborieux, quoiqu'il fût secondé par Luxembourg, Catinat & Louvois, il faut avouer qu'elle n'eût jamais pu soutenir le poids d'une guerre si accablante, si Louis XIV n'eût trouvé dans ses sujets, non-seulement une soumission à toute épreuve, mais un courage, un zele pour la gloire & le salut de l'Etat, égal à celui des anciens Romains pour la patrie. Les Chefs de la Ligue n'avoient pas seulement pour perspective dans cette guerre, comme dans la précédente, d'humilier, d'affoiblir Louis XIV; leur ambition excitée par celle du prince d'Orange, aspiroit à la conquête de la France; ils vouloient pénétrer dans le sein du Royaume, sou-

lever les nouveaux convertis dont le
1690. nombre excédoit celui de deux millions, démembrer enfin, & partager entr'eux la plus ancienne & la plus puissante Monarchie de l'Europe.

Les succès dont la fortune les avoit favorisés la derniere campagne, ne contribuoient pas peu à leur inspirer des idées si fieres. En Alsace, le maréchal de Duras n'avoit pu les empêcher de passer le Rhin, de dissiper les troupes que le Cardinal de Furstemberg avoit levées pour le service du Roi, & de conquérir Keyserverts, Bonn & Mayence. Les exploits de l'armée qui leur fut opposée, se réduisirent à la destruction du Palatinat, dont elle ne fit qu'un monceau de cen-
1690. dres & de ruines. On sait que ce fut M. de Louvois, dont l'ame sembloit devenir tous les jours moins susceptible de pitié, qui conseilla au Roi de ne faire qu'un désert du plus fertile pays de l'Allemagne, afin, disoit-il, de mettre une barriere entre l'Alsace & l'ennemi.

Dans les Pays-bas, le maréchal d'Humieres

d'Humieres fut battu à Valcourt par le prince de Valdeck. Le marquis de Caſtanaga, Gouverneur général des Pays-Bas, força de ſon côté les lignes qui s'étendoient de l'Eſcaut à la Lys, & ſoumit la Flandre françoiſe à de grandes contributions. Le marquis de Louvois accoutumé à de perpétuels ſuccès, fut le premier à blâmer la conduite des Généraux, & ſur-tout celle du maréchal d'Humieres ſon ami. Etoit-ce pour le dépouiller du commandement? non; il vouloit ſeulement le rendre plus ſouple & plus complaiſant. Mais ſes diſcours firent ſur l'eſprit du Roi une impreſſion à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Quoique Louis XIV affectât de ne point paroître étonné des menaces & des efforts de l'Europe conjurée contre lui, il connoiſſoit trop le danger auquel le Royaume étoit expoſé, pour ne pas en confier la défenſe au guerrier qu'il eſtimoit le plus. C'étoit pour n'avoir rien à ſe reprocher qu'il avoit choiſi Luxembourg que la voix publique lui

1690.

M. D. M. D. L. F.

1690. désignoit depuis long-temps. Soit que l'amour de l'Etat l'emportât chez Louvois sur le ressentiment, (car enfin rien n'empêche de croire que la haine soit généreuse dans un grand homme) soit seulement qu'il cherchât à plaire au Roi, il fit solliciter le Maréchal de lui rendre son amitié. On l'a déja dit, personne ne savoit oublier une injure comme Luxembourg; mais aigri par le souvenir de sa prison, il répondit qu'après les outrages qu'il avoit reçus du marquis de Louvois, il ne pouvoit le regarder comme son ami, mais que par amour pour l'Etat, il vivroit bien avec lui. Il n'en fallut pas davantage pour rendre au marquis de Louvois toute son animosité.

Avant que d'entrer dans le détail de la campagne, il convient d'exposer aux yeux du lecteur les forces & les vues des Alliés & des François.

Relation de la campagne de 1690.

Les premiers encouragés par les avantages de la derniere campagne, avoient formé le projet de pénétrer de tous côtés dans le

Royaume. C'eſt dans ce deſſein qu'ils avoient raſſemblé des forces redoutables; en Alſace, l'électeur de Baviere devoit faire la conquête de Philipsbourg, & tranſporter enſuite le théâtre de la guerre des rives du Rhin ſur celles de la Moſelle. 1690.

Mais c'étoit ſur-tout dans les Pays-Bas qu'on avoit préparé de grands événements. Le prince de Valdeck à la tête d'une armée de trente-cinq mille hommes, avoit ordre de prendre Dinant & Philippeville, pour s'ouvrir les chemins de la Champagne; l'armée de Brandebourg, compoſée de dix-huit mille hommes, devoit favoriſer ſes opérations, ou le joindre.

Pendant ce temps-là, le marquis de Caſtanaga, à la tête d'une armée d'Eſpagnols, de Valons & d'Hanovriens, devoit forcer les lignes qui couvrent la Flandre françoiſe, la ravager, & tenir en échec les troupes qu'on lui oppoſeroit: le prince d'Orange, quoiqu'il eût encore l'Irlande à conquérir, pour

ſe voir paiſible poſſeſſeur de la dé-
1690. pouille de ſon beau-pere, lui envoya un corps de douze mille Anglois.

Du côté des Pyrénées, les Eſpagnols avoient promis d'attaquer avec des forces conſidérables le Rouſſillon. L'exécution de tous ces projets devoit être favoriſée par une puiſſante diverſion. Le duc de Savoie engagé ſecrétement dans la ligue, ne vouloit ſe déclarer qu'au milieu de la campagne, afin de ſurprendre & d'envahir le Dauphiné. Quoique Louis XIV ſe vît ainſi attaqué dans un temps où ſon Royaume étoit affoibli par la déſertion d'un nombre étonnant de Proteſtants, preſque tous officiers, ſoldats, matelots, négociants, artiſans; quoiqu'à cette perte, la plus grande que puiſſe faire un Etat, on doive joindre celle du numéraire emporté par les réfugiés; quoiqu'il eût déja été réduit à fondre les chefs-d'œuvres de l'art en meubles & en vaiſſelle d'or & d'argent qui embéliſſoient ſes

Palais ; quoiqu'enfin il ne comptât pas un ſeul allié : telles étoient les reſſources, la fierté, le courage de ce Prince, que non-ſeulement il eſpéroit anéantir par-tout les efforts de ſes ennemis, mais qu'il avoit entrepris de détrôner le duc de Savoie, dont il avoit pénétré la haine & les deſſeins. Il faut avouer que depuis Mithridate, l'Hiſtoire n'offre point de ſpectacle plus grand, plus intéreſſant, que celui du Monarque François, lutant contre toutes les nations de l'Europe, attaquant celles-ci, arrêtant celles-là, & les bravant toutes. 1690.

Tel fut le plan auquel il ſe fixa: Trente mille hommes en Italie ſous les ordres de Nicolas de Catinat, parent du marquis de Louvois, homme qui juſtifia le choix de ſon maître par des victoires éclatantes. Il avoit ordre d'exiger du duc de Savoie la capitale de ſes Etats ; &, ſur ſon refus, d'envahir le Piémont & la Savoie. Le duc de Noailles, avec une armée inférieure, devoit ſe tenir en Rouſ-

fillon fur la défenfive. Comme le
1690. principal objet du Roi étoit de fauver Philipsbourg; il fe vit obligé de donner au Dauphin chargé de la défenfe de l'Alface, une armée égale & même fupérieure à celle de l'électeur de Baviere. Enfin, foit pour conferver au roi Jacques l'Irlande, foit pour entretenir une guerre ruineufe pour l'Angleterre, il envoya dans cette Ifle une armée de quinze à vingt mille hommes; il en établit autant fur les côtes de fon Royaume.

Toutes ces difpofitions faites, il ne lui reftoit plus qu'environ foixante mille hommes dans les Pays-bas; mais les ennemis devoient en avoir au moins cent mille. Louis XIV réduit à la défenfive fur cette frontiere la plus importante du Royaume, diftribua ainfi fes forces. Il deftina à Luxembourg trente-cinq mille hommes; au Maréchal d'Humieres, dix mille, pour garder les lignes; & au marquis de Boufflers, quinze mille, pour faire tête à l'armée de Brandebourg qu'on attendoit fur la Meufe.

Lorſque le Maréchal vint prendre congé du Roi, ce Prince lui dit qu'il n'ignoroit pas que le genre de guerre auquel il alloit être aſſujetti, étoit le plus oppoſé au caractere des François, & le plus accablant pour les peuples de la frontiere; mais qu'il avoit une ſi grande confiance en ſes talents, qu'il eſpéroit qu'il arrêteroit par-tout l'ennemi. Les ſuccès du Maréchal ſurpaſſerent les eſpérances du Roi. 1690.

Il n'étoit pas ſorti de Paris, qu'il avoit déja formé le projet de rendre la ſupériorité aux François, & d'agir offenſivement. Arrivé à Tournai, il raſſemble ſon armée & la conduit en campagne: ſon deſſein étoit de paſſer l'Eſcaut, & de pénétrer juſqu'aux portes de Gand. Il n'y avoit pas d'autre moyen d'empêcher Caſtanaga de ſubſiſter dans le pays de Vaës, & d'attaquer les lignes de la Flandre françoiſe; mais pour réuſſir, il falloit tromper ce Général qui déja campoit à Enghien avec ſon armée. Luxembourg ſe porte à Leuſe, d'où il dé-

tache le marquis de Gournai, lieutenant-général, avec un corps, pour veiller à la sûreté des places du Hainault; le Marquis fit cuire une quantité considérable de pain à Maubeuge, comme si toute l'armée eût dû le suivre pour marcher sur la Sambre.

1690.

Pendant ce temps-là le Maréchal établissoit des ponts sur l'Escaut, qu'il passa à l'insçu des Alliés. Il vint camper à Deinse. Castanaga déconcerté d'une marche aussi imprévue que rapide, accourut à Gand; mais il ne put empêcher le Maréchal de ruiner le pays de Vaës, & d'établir des contributions jusqu'au-delà du canal de Bruges.

Le Maréchal eut beaucoup de peine à arrêter le désordre & les excès du soldat, & de l'officier même. Son armée étoit presqu'entiérement composée des mêmes troupes qui avoient été employées la campagne précédente à l'incendie du Palatinat; elle croyoit ne devoir pas traiter avec plus de ménagement la Flandre que l'Alle-

magne. Luxembourg eut besoin de toute sa sévérité pour la rappeller à des sentiments plus humains & plus généreux. Cependant Castanaga, dans la crainte d'un événement malheureux, se tenoit renfermé dans Gand. Les Pays-Bas ruinés par les courses & le pillage des François, cherchoient inutilement en lui un défenseur. Vaincu enfin par les cris & les plaintes des peuples désolés, qui l'accusoient hautement de lâcheté, il implora le secours du Prince de Valdeck qui venoit de rassembler son armée sous Maestrecht. Valdeck lui répondit froidement, que les alliés ayant projetté de s'ouvrir la Champagne par la conquête de Dinant & de Philippeville, il ne pouvoit renoncer à ce plan, sans courir risque de perdre la campagne. 1690.

Il y avoit un mois que le Maréchal tenoit ainsi Castanaga en échec, lorsqu'il reçut ordre de la Cour de marcher sur la Sambre, pour s'opposer à la jonction de l'armée de Brandebourg avec celle de Valdeck.

Cet ordre ſurprit étrangement le
1690. Maréchal : ſes magazins étoient établis du côté de la mer ; ſon armée ne pouvoit ſubſiſter qu'avec une extrême difficulté entre la Sambre & la Meuſe ; il falloit s'engager fort avant dans le pays ennemi, entre Namur, Mons, Charleroi, Ath, où les Alliés tenoient de puiſſantes garniſons ; Valdeck comptoit ſous ſes drapeaux plus de trente mille hommes, qu'il pouvoit augmenter en peu de jours d'un pareil nombre de troupes ; enfin comment empêcher la jonction de deux armées qui avoient leurs derrieres libres ?

Ces raiſons qu'il allégua avec beaucoup de force & d'étendue, ne toucherent point la Cour. Pour toute réponſe, Louvois lui écrivit que la volonté du Roi étoit qu'il laiſſât dix bataillons & trente eſcadrons au maréchal d'Humieres, pour défendre les lignes, & qu'il marchât avec le reſte de ſon armée ſur la Sambre.

Le Maréchal encore plus éton-

né, s'adreſſe directement au Roi pour lui faire ſentir combien la démarche qu'on exigeoit de lui étoit dangereuſe ; qu'en s'engageant entre la Sambre & la Meuſe, avec une armée réduite à vingt-trois mille hommes, il s'expoſoit à une défaite certaine ; que c'étoit à Sa Majeſté à voir quelles feroient les ſuites d'un déſaſtre au commencement d'une guerre ſi terrible. Sur des remontrances auſſi ſages, le Roi lui permit non-ſeulement de rappeller le détachement du marquis de Gournai, mais encore de ſe faire joindre par la meilleure partie du corps de M. de Boufflers. 1690.

Campagne de 1690.

C'étoit à la haine de Louvois que le Maréchal attribuoit les ordres périlleux qu'il avoit reçus ; mais ſatisfait des renforts qu'il avoit obtenus, il n'étoit occupé que des moyens de les rendre auſſi glorieux à l'Etat qu'ils auroient pu lui devenir funeſtes, ſans la fermeté avec laquelle il avoit écrit au Roi. Il n'avoit plus d'autre objet que de joindre & de battre Valdeck, avant

1690. que l'électeur de Brandebourg lui eût amené ses troupes.

En onze jours de marche, il se rendit des environs de Gand à Jumont, où il fit reposer son armée pendant quarante-huit heures; delà il se porta à Gerpines, avec toutes les précautions que la sagesse lui dictoit, pour ne pas être inquiété par les garnisons de Mons, de Namur, d'Ath, de Charleroi, & des autres places qui se trouvoient sur sa route.

Jusqu'ici le prince de Valdeck n'avoit témoigné aucune inquiétude des mouvements du Maréchal; mais en le voyant approcher de si près, il résolut de lui fermer par-tout le passage de la Sambre. Il posta le Général Flodorf avec vingt-deux escadrons entre l'Orneau & Charleroi, avec ordre de tomber sur tous les détachements François qui entreprendroient de passer la riviere. La garnison de Namur avoit élevé de distance en distance, des redoutes sur la rive gauche de la Sambre; elle veilloit sur tous les gués jusqu'à l'Orneau.

Déja le Maréchal avoit été joint par les troupes que le marquis de Rubantel lui amenoit de l'armée de Boufflers ; mais pour dérober à l'ennemi l'augmentation de ses forces, il fit camper Rubantel séparément de son armée. Le 28 Juin, sur la nouvelle qu'il apprit de ses espions que Valdeck étoit à Trésignies sur le Piéton avec le gros de son armée, & que le prince de Nassau s'étoit établi à l'Abbaye de Gemblours avec onze régiments de cavalerie, il entreprit d'enlever ce dernier. 1690.

Comme rien n'étoit plus important que de dérober la marche de l'armée à l'ennemi, qui dans un pays plein de défilés, pouvoit l'arrêter à chaque pas, & sur-tout l'empêcher de passer la Sambre, en se saisissant des hauteurs qui dominent cette riviere, le Maréchal envoya des détachements vers Charleroi & le Chatelet, sous prétexte d'ouvrir des routes, mais en effet pour contenir les partis des Alliés ; il usa enfin de tant de précautions, qu'il

trompa jusqu'à sa propre armée.

1690. Vers le milieu de la nuit du 28 au 29 Juin, il part de son camp avec la gendarmerie, les dragons & les grenadiers. Arrivé à Ham sur la Sambre à dix heures du matin, il ordonna au comte de Choiseul, lieutenant-général, de passer la riviere avec les dragons.

Celui-ci se jette fiérement dans la Sambre, & la passe à la nage; il tombe sur le château de Froidmont défendu par quelques compagnies de dragons Espagnols; il s'en empare, ainsi que de toutes les redoutes construites le long de la riviere; mais malgré le secret & la célérité de sa marche, la proie du Maréchal lui étoit échappée: le prince de Nassau avoit levé ses quartiers quatre heures auparavant pour rejoindre le prince de Valdeck. Le hazard seul le sauva d'une déroute: en effet il soupçonnoit si peu le projet du Maréchal, que les dragons qu'il avoit établis à Froidmont, pour éclairer les mouvements des François, avoient leurs

Campagne de 1690.

chevaux à la pâture, lorſque M. de Choiſeul les enleva. 1690.

Cependant le gros de l'armée étoit arrivé ſur la Sambre; mais le Maréchal ne jugea pas à propos de lui faire paſſer la riviere, parce qu'après avoir obſervé la ſituation du terrein de Froidmont, il trouva qu'il ne lui offroit pas des avantages aſſez grands pour y livrer bataille. Réſolu de ſurprendre un nouveau paſſage auprès de Fleurus, & preſque ſous les yeux du prince de Valdeck, il fait rompre les ponts établis vis-à-vis de Froidmont; on les tranſporte pendant la nuit un peu au-deſſus de la chûte de l'Orneau dans la Sambre, vis-à-vis le village de Jemeppé. Le 30 à la pointe du jour, le Maréchal paſſe la Sambre avec dix eſcadrons, pour reconnoître par lui-même les chemins que ſon armée devoit traverſer au débouché des ponts. Le marquis de Cheladet, lieutenant-général, précédoit le Maréchal avec un eſcadron. Bientôt il apperçut le général Flodorf

1690. avec ſes vingt-deux eſcadrons; il en avertit le Maréchal qui accourut ſur le champ. En l'appercevant, Flodorf crut avoir ſur les bras toute l'armée Françoiſe; il paſſe un défilé dans le deſſein de ſe replier ſur le prince de Valdeck : mais le Maréchal le ſuit; il franchit le ruiſſeau de Velaines, & le joint : dès qu'il ſe vit à portée de charger, il fit lever les étendarts qu'il avoit ordonné qu'on tînt baiſſés; c'étoit le ſignal du combat. Auſſi-tôt le duc du Maine à qui il vouloit ménager la gloire de la défaite de Flodorf, s'ébranle avec ſept eſcadrons, fond ſur l'ennemi, l'enfonce & le pourſuit; mais arrêté lui-même par un nouveau corps que Valdeck avoit détaché au ſecours de Flodorf, il ſe vit obligé de ſe retirer en déſordre. Alors le Maréchal avec les trois eſcadrons qu'il avoit retenus auprès de lui, & un régiment de dragons qui étoit venu le joindre, s'avance lui-même pour ſoutenir le Duc. Il eſſuie le feu de l'ennemi, tombe

ſur

ſur lui, renverſe ſes premiers rangs, & diſſipe les autres : on les pourſuivit juſqu'à ce que le Maréchal appercevant les drapeaux de l'armée de Valdeck, jugea à propos de ſe retirer. Il emmena avec lui 160 priſonniers, dont près de la moitié Officiers ; on comptoit parmi eux le comte de Berlo, officier général : on prit quatre étendarts ; l'ennemi laiſſa environ quatre cents hommes ſur le champ de bataille. 1690.

Pendant que le Maréchal battoit Flodorf, le corps du marquis de Rubantel effectuoit ſa jonction avec l'armée qui paſſa enſuite la Sambre ; il la fit camper à Velaines ſur deux lignes, la droite au village de Millemont, la gauche appuyée à un ravin qui va ſe perdre dans la Sambre.

Cependant le prince de Valdeck ignoroit la jonction de Rubantel ; il brûloit d'envie de combattre & d'ouvrir la campagne par une victoire éclatante. S'il eût mis plus d'activité dans ſes mouvements, s'il eût tombé ſur les François,

lorſqu'ils paſſoient la Sambre, il eût pu eſpérer de vaincre; mais avec beaucoup d'expérience, de ſageſſe & de courage, Valdeck n'avoit ni le feu, ni l'audace, ni les reſſources de génie du Général qui lui étoit oppoſé. Ce n'étoit que ſur la profonde connoiſſance qu'il avoit du caractere de Valdeck, & de la ſituation du pays, que Luxembourg avoit oſé tenter des mouvements ſi hardis.

1690.

Au reſte, Valdeck s'arrêta auprès de Fleurus dans un poſte avantageux; il rangea en bataille ſon armée ſur deux lignes : la droite s'étendoit ſur une hauteur entre les villages d'Heppenies & de Wangenies; la gauche étoit appuyée à des châteaux & à un ruiſſeau : il avoit devant lui le village de Fleurus, & deux ruiſſeaux eſcarpés : il remplit d'infanterie & de dragons les châteaux & les villages ſitués à ſa gauche; enfin il tira de la ſituation des lieux tous les avantages imaginables. Son artillerie conſiſtant en 90 pieces de canons, mor-

Relation de la camp. de 1690.

tiers & obus, ne fut pas diſpoſée avec moins d'art & d'intelligence. 1690.
La nuit qui précéda la bataille, il lui vint un renfort de cinq ou ſix mille hommes dont il forma une troiſieme ligne, qui lui tint lieu de corps de réſerve. C'eſt dans cette poſition qu'il attendit les François, déterminé lui-même à fondre ſur eux, ſi intimidés de la fierté de ſa contenance, ils entreprenoient de repaſſer la Sambre pour éviter la bataille.

Mais le Maréchal n'étoit pas venu des extrémités des Pays-Bas pour ne pas combattre. Depuis pluſieurs jours il n'avoit pas fait un mouvement qui ne le conduisît au deſſein d'engager une action générale, avant que l'électeur de Brandebourg eût joint le prince de Valdeck. Qu'on juge de ſa joie; il touchoit au moment où il alloit recueillir le fruit de ſes travaux, & rendre la ſupériorité aux troupes Françoiſes. Toute la nuit il tint des partis en campagne, pour lui apporter à chaque heure des nou-

velles de l'ennemi. Le lendemain;
1690. à la pointe du jour, il aſſemble les officiers généraux chez lui, & leur communique ſes diſpoſitions : voici le nom de tous ceux qui partagerent avec le Maréchal la gloire de cette fameuſe journée. Le comte de Choiſeul, les marquis de Gournai, de Rubantel, d'Auger, de Cheladet, de Tilladet, le duc de Vendôme, lieutenants-généraux. Le comte de Montrevel, le duc du Maine, (il commandoit la cavalerie,) le chevalier de Vendôme Grand-Prieur de France, le comte de Vivans, le marquis de Vertillac, & le marquis de Ximenes, maréchaux de camp : M. Deſcures faiſoit les fonctions de maréchal-général des logis; M. du Metz commandoit l'artillerie; le comte d'Artagnan étoit major-général de l'armée.

Le Maréchal ſortit enſuite de ſa tente, pour aller reconnoître encore la poſition des Alliés. L'armée diſtribuée ſur ſix colones, le ſuivoit; il étoit huit heures du matin

lorſqu'elle arriva dans la plaine ; il la rangea auſſi-tôt en bataille, l'infanterie à ſix de hauteur , la cavalerie à trois ; il ménagea entre chaque bataillon un intervalle égal au front qu'il occupoit. Il renvoya les équipages au-delà de la Sambre, ſous l'eſcorte de pluſieurs bataillons. Le marquis de Gournai commandoit la gauche, M. de Rubantel le centre. Le Maréchal ayant ſous lui le comte de Choiſeul, ſe réſerva la droite. Quelqu'idée qu'il eût de la valeur de ſes troupes, & ſur-tout de la cavalerie , il fondoit la principale eſpérance de la victoire ſur le projet qu'il avoit formé de tourner la gauche de l'ennemi, pour l'attaquer tout à la fois de front & en flanc. 1690.

Avant que d'entamer le combat, Luxembourg parcourut toute l'étendue de ſon armée ; il recommanda à tous les corps de réſerver leur feu , & d'approcher de près l'ennemi. En le voyant paroître , le ſoldat qui avoit une extrême confiance en lui, ne put contenir

sa joie ; il la fit éclater par de
1690. grands cris de vive le Roi, qui déja sembloient présager la victoire.

Le premier soin du Maréchal fut de se saisir du village de Fleurus, où il jetta six bataillons ; l'armée s'avança ensuite sur l'ennemi dans un ordre & un silence admirables ; elle essuia tout le feu de l'Artillerie ennemie, sans ralentir un instant sa marche. Le prince de Valdeck commandoit le centre des Alliés : c'étoit un prince de Nassau qui étoit à la droite ; la gauche obéissoit à un autre Nassau, Stadhouder de Frise.

Histoire du Roi Guillaume, Tom. I, pag. 354.

Pendant que Valdeck qui voit marcher à lui l'armée françoise de front, ne s'occupe que des moyens de la repousser, le Maréchal porte rapidement sa droite au-delà du ruisseau de Ligny ; il savoit que la hauteur des bleds & la situation du terrein qui de ce côté-là étoit très-élevé, déroberoient la vue de ce mouvement périlleux à l'ennemi. Le Maréchal n'eut pas plutôt vu le succès de sa manœuvre, qu'il

Mémoires de Feuquieres Tom. III, p. 262, 263, 264.

s'écrie : *Valdeck eſt battu ;* en répétant, *Valdeck eſt battu*, le ſoldat 1690.
fond ſur la gauche des Alliés, avec la fierté qu'inſpire la certitude de vaincre. La cavalerie des Alliés intimidée de la ſituation critique de l'armée, vaincue avant que de combattre, s'enfuit après un léger choc, laiſſant l'infanterie à la merci des François.

Cependant Valdeck apprend des fuyards le mouvement audacieux du Maréchal ; dans cette triſte circonſtance, il fit tout ce qu'on peut attendre d'un grand Capitaine : il ordonne à la ſeconde ligne & au corps de réſerve de marcher au Maréchal, pendant que de ſon côté il ſoutenoit la furie du centre & de la gauche des François. La fortune ſembla pendant quelque temps vouloir couronner ſes efforts ; il repouſſa les François ; à la gauche Gournai fut tué, ce qui ne contribua pas peu au déſordre. Valdeck, au lieu de pourſuivre ſon avantage, mena une partie de ſes troupes victorieuſes à la gauche, pour réparer le déſordre.

1690. A la vue de ce nouveau corps, Luxembourg rallie ſa cavalerie, la forme & l'étend de maniere qu'elle déborde celle de Valdeck; bientôt il charge l'ennemi & le renverſe. Cependant Rubantel au centre, Tilladet qui avoit pris le commandement de la gauche à la place de Gournai, ne ſe voyant point pourſuivis, raſſemblent leurs troupes & les ramenent au combat; Tilladet enfonce la cavalerie qui lui eſt oppoſée, & joint le Maréchal qui déja étoit maître du champ de bataille.

Une partie de l'infanterie Hollandoiſe s'étoit jettée dans les châteaux & les villages de la gauche dont on a parlé ci-deſſus; Luxembourg les y fait inveſtir, pour ſe porter ſur un corps d'environ douze mille hommes d'infanterie qui ſe retiroit lentement & dans le plus bel ordre. La cavalerie qui ſoutenoit ce corps, fut vaincue & diſſipée en quelques minutes. Mais l'infanterie abandonnée & enveloppée de toutes parts, ſe range audacieuſement

ſement en bataillon quarré, pour ſoutenir le choc de toute l'armée victorieuſe. Luxembourg qui vouloit ménager le ſang des ſiens, envoya chercher de l'artillerie pour la rompre. En attendant qu'elle fût àrrivée, le deſir de ſauver tant de braves gens qu'il voyoit prêts à périr, le détermina à les faire ſommer de ſe rendre. Le Général qui les commandoit, répondit qu'il vouloit mériter l'eſtime d'un auſſi grand homme que M. de Luxembourg, en mourant les armes à la main. 1690.

Luxembourg, quoiqu'à regret, donna donc le ſignal d'un nouveau combat; l'artillerie n'eut pas plutôt ouvert un chemin à travers ce corps d'infanterie, que la cavalerie s'y jette le ſabre à la main. Jamais infanterie ne combattit avec plus d'intrépidité que celle des Alliés; elle ſe maintint ſur le champ qu'elle occupoit, juſqu'à ſon entiere deſtruction; trois mille hommes furent tués dans les rangs qu'ils occupoient; quatre mille ſe ſau-

1690. verent couverts de bleſſures, & le reſte fut pris. A la vue de tant de fierté & de courage, le Maréchal ne put s'empêcher de dire, qu'avec une infanterie telle que celle qu'il venoit de tailler en pieces, & la cavalerie Françoiſe, il entreprendroit la conquête de l'univers. Les troupes bloquées dans les châteaux & les villages, tomberent au pouvoir du vainqueur.

Ainſi finit la bataille de Fleurus, l'une des plus éclatantes & des plus complettes que la France ait jamais remportées. Les Alliés laiſſerent plus de ſix mille hommes ſur le champ de bataille ; on leur en prit huit mille, parmi leſquels douze cents Officiers. Toute l'artillerie conſiſtant, comme on a dit, en 90 pieces, 80 drapeaux, 40 étendarts furent les trophées de la victoire. Les François de leur côté perdirent trois à quatre mille hommes tués ou bleſſés preſque tous au centre & à la gauche. Les principales victimes de la gloire de la nation furent le marquis de Gournai, MM. du Metz, commandant de l'artillerie, des

Cures, maréchal général des logis de l'armée, le comte de Saulx, les marquis de Bertillac, de Soyecourt & de Meuler, colonels : le marquis de Suſſac, gouverneur du duc du Maine, fut tué à côté de ce Prince. Au nombre des bleſſés étoient le comte de Vivans & le marquis de Ximenes, maréchaux de camp, les marquis de Caſtries, d'Alegre, de Caylus, de Bouzols, de Rouci, le comte de Naſſau, MM. Bolen & Stoup, & le comte de Sceaux (*a*), tous brigadiers ou colonels. 1690.

Luxembourg ſe montra digne de la victoire par ſa modeſtie & ſon humanité, dans la lettre qu'il écrivit au Roi, pour l'informer de ce grand événement, & dont le Grand-Prieur fut le porteur ; dans la relation de la bataille qu'il lui envoya par le duc de Montmorency ſon fils aîné, il ne parle non plus de lui que ſi la fortune ſeule & la valeur des officiers & des ſoldats

(a) Charles-Edouard Colbert, comte de Sceaux, colonel du régiment de Champagne ; il mourut des ſuites de ſa bleſſure.

1690. *Mémoires de Feuquieres.* eussent procuré un si beau triomphe à la nation. Cependant si jamais victoire a dû être principalement attribuée au génie d'un Général, c'est celle de Fleurus. Les juges de l'art militaire n'ont parlé qu'avec admiration des dispositions qui précéderent la bataille ; tout fut prévu, amené, conduit avec une intelligence & une fermeté qui ne laissoient rien au caprice de la fortune ; cette journée enfin a toujours passé pour la plus belle de toutes celles qui ont illustré le maréchal de Luxembourg.

M. D. M. D. L. F. Mais ce qui étoit bien plus important pour la France, c'est que cette victoire a toujours été regardée comme un des plus signalés services qui lui aient été rendus ; elle fut de l'aveu de tous les Ecrivains la source & l'origine de tous les succès de cette guerre. On l'a déja dit, & on le répete encore, jamais la France assaillie par toute l'Europe, n'eût pû soutenir le fardeau d'une guerre si sanglante, si ruineuse, si elle n'eût été animée par des avantages continuels. Tous les

François partagerent avec le Roi la joie de cet heureux événement; 1690. il n'y eut que le marquis de Louvois qui, ſenſible ſans doute à la plus grande victoire qu'on eût remportée ſous ſon miniſtere, parut mécontent du Général par les mains de qui on avoit vaincu. Il eſt vrai que le Maréchal & le prince de Vendôme en agirent fiérement à ſon égard. Celui-ci en arrivant à Verſailles, au lieu de deſcendre chez le Miniſtre pour être préſenté par lui au Roi, fut ſeul, contre la coutume, chez le Prince auquel il annonça la victoire. Ce mépris offenſant ne contribua peut-être pas peu aux contradictions que le Maréchal eſſuia cette campagne & la ſuivante.

M. D. M. D. L. F.

Les premiers ſoins de Luxembourg, après la fuite des Alliés, furent pour les bleſſés dont il viſita & conſola les principaux ſans diſtinction d'amis & d'ennemis; il traita les priſonniers avec tous les égards & la généroſité dont un vainqueur peut être capable. On

ne remarque ce trait, que parce que
1690. la guerre ayant été jusqu'alors cruelle & atroce, sur-tout de la part des Alliés qui cherchoient à venger l'incendie du Palatinat, le Maréchal avoit pour principe de ramener les ennemis & les François mêmes à des sentiments plus nobles & plus modérés. L'exemple d'humanité qu'il donna, toucha sensiblement les chefs des Alliés qui l'en remercierent ; le Maréchal fit plus, il établit avec eux un commerce d'honnêteté & de politesse ; il leur faisoit des présents, il en recevoit d'eux à son tour ; le roi Guillaume, malgré la distance du rang & sa haine contre les François, voulut participer à des liaisons dont la générosité & la grandeur d'ame étoient le fondement. Il fit assurer plusieurs fois le Maréchal de la haute estime que sa vertu & ses talents lui avoient inspirée. C'est ainsi qu'un homme seul vint à bout de rappeller à des principes de bonté & d'humanité des nations entieres. Le camp de Luxembourg, celui du roi Guillaume, n'étoient

pas moins l'école de la politesse, de la franchise & de la générosité, que de la valeur, des connoissances & des talents militaires. 1690.

Le lendemain de sa victoire, le Maréchal écrivit au Roi pour lui permettre d'assiéger Ath ou Charleroi; il s'engageoit à le rendre maître d'une des deux places en moins de six jours par le seul secours des mortiers; la contrescarpe, le chemin couvert, les rues, les remparts de ces deux villes étoient tellement embarrassés d'équipages & de blessés, qu'il eût été impossible aux garnisons d'agir. Le Maréchal demandoit au Roi une réponse d'autant plus prompte que les Alliés en moins de quinze jours, pouvoient lui opposer une armée une fois plus nombreuse que celle qui venoit d'être ensevelie dans les plaines de Fleurus. *Manuscrits de la maison de Luxemb.*

On prétend que la Cour, sans répondre aux instances du Maréchal, lui proposa de prendre Mons ou Namur. L'une & l'autre entreprise étoit également chimérique & *M. D. M. D. L. F.*

1690. impraticable. Le marquis de Louvois qui ne s'étoit pas attendu à une victoire aussi complette, n'avoit rien préparé pour une entreprise aussi éclatante. Les Alliés d'ailleurs avoient jetté dans ces deux places les débris de l'armée vaincue ; avant l'ouverture de la tranchée, le prince de Valdeck eût été en état de marcher à l'armée françoise avec des forces redoutables, ou bien d'envahir la frontiere. En représentant au Roi le danger & l'illusion de ce projet, le Maréchal insista encore sur le siege d'Ath ; mais les inquiétudes du Prince sur les places de la Meuse, menacées par l'armée de Brandebourg, ne lui permirent pas d'écouter ce projet ; le Maréchal eut ordre de renvoyer à M. de Boufflers les dix mille hommes qu'il en avoit reçus deux jours avant la bataille de Fleurus.

Campagne de 1690.

Réduire l'armée du Maréchal à vingt-cinq mille hommes, c'étoit renoncer aux avantages de la victoire. Aussi le Maréchal reçut-il ordre de venir camper à Quiévrain,

derriere l'Orneau & la Sambre. On lui traça la route qu'il devoit ſuivre; mais Luxembourg, pour ſe rendre à ſa deſtination, jugea à propos d'en prendre une autre, & de traverſer le pays ennemi qu'il trouva dans une extrême conſternation. Arrivé à Quiévrain, il envoya des détachements dans preſque toute l'étendue des Pays-Bas, pour établir des contributions; le comte de Choiſeul & le comte de Montrevel pénétrerent juſqu'aux portes de Tirlemont & de Louvain, d'où ils emmenerent une foule d'otages.

1690.

Manuſcrits de la maiſon de Luxemb.

Cependant le prince de Valdeck échappé preſque ſeul de ſa déroute, rencontra à Nivelle un détachement de dix mille hommes que le prince de Vaudemont lui amenoit de l'armée de Caſtanaga; il reſta deux ou trois jours à Nivelle, pour rallier les débris de ſon armée; de-là il ſe rendit à Bruxelles. Il y fut joint par quinze nouveaux bataillons que les Etats-Généraux lui envoyerent de Hollan-

1690. de, & par les troupes de Liege, ſous les ordres du comte de Tilly. Bientôt Caſtanaga lui amena le reſte de ſon armée.

Il eſt conſtant que ce dernier Général dut s'applaudir de n'avoir pas éprouvé le même ſort que Valdeck. En effet, lorſque Luxembourg marcha ſur la Sambre, le détachement que Caſtanaga envoya à Valdeck avoit tellement affoibli ſon armée, que rien n'eût empêché les François de l'accabler : le maréchal d'Humieres marcha à lui ; il alloit fondre ſur lui, lorſque par une fatalité qu'on a peine à concevoir, il reçut ordre de ne rien entreprendre ; c'eſt ainſi que la Cour profita auſſi mal de la puiſſante diverſion que Luxembourg avoit faite, en attirant ſur lui les principales forces de l'ennemi, que de la victoire même.

Campagne de Flandres de 1690.

Déja l'armée de Valdeck, campée ſous Bruxelles, montoit à quarante mille hommes. Les députés des États-Généraux, en faiſant la revue de ces troupes, comble-

rent d'éloges l'infanterie qui avoit combattu à Fleurus ; ils diſtribuerent à chaque ſoldat une gratification conſidérable (*a*). Avec des forces auſſi leſtes & auſſi conſidérables, le prince de Valdeck ne voulut pourtant rien entreprendre qu'il n'eût été fortifié par l'armée de Brandebourg. Elle le joignit le premier Août ; alors ce général forma le projet de réparer la honte & le déſaſtre de Fleurus, ſoit en battant à ſon tour les François, ſoit en entamant leurs frontieres. 1690.

Luxembourg étoit toujours campé à Quiévrain où il paſſa le mois de Juillet dans une inaction accablante ; mais la Cour qui venoit d'apprendre la perte de la bataille de la Boyne en Irlande, étoit plus éloignée que jamais de lui permettre d'agir. Cependant, à la nouvelle des menaces & des mouvements des Alliés, elle ordonna à Boufflers de ſe rendre avec ſon corps d'armée au camp de Luxembourg. Mais bientôt celui-ci le renvoya

(a) Trois florins.

ſur la Moſelle, pour faire tête à
1690. une nouvelle armée de Saxons & de Bavarois qui cauſoit de vives alarmes à la Cour. Pour remplacer ce vuide, il appella preſque tout le corps d'armée deſtiné à garder les lignes ſous les ordres du maréchal d'Humieres.

Campagne de 1690.

L'armée françoiſe étoit encore moins forte de près de la moitié que celle des Alliés. Malgré cette étrange inégalité, Luxembourg qui ne pouvoit ſoutenir l'idée d'une démarche qui diminuât la réputation des armes françoiſes, entreprit de ſe maintenir dans le pays ennemi. Tel fut le plan auquel il ſe détermina : ſi les Alliés tentoient le paſſage de la Sambre, ſon deſſein étoit de les ſuivre, de les harceler, de les battre en détail; s'ils approchoient ſeulement de cette riviere, il avoit déja jetté les yeux ſur un camp avantageux pour les combattre.

Mais la fierté de ſa contenance, ſon activité, ſa prévoyance, le choix des poſtes qu'il occupoit,

déconcerterent tellement l'électeur de Brandebourg, Valdeck & Castanaga, que loin d'oser rien entreprendre, ils se virent réduits à être les spectateurs de la ruine des Pays-Bas. Il prit & démantela sous leurs yeux les villes de Lessines, de Gramont, de Soignies, de Ninove; il enleva de toutes ces places une quantité étonnante de grains. Après cet exploit, il fit rompre toutes les écluses de la riviere de Dendre qui formoit une barriere, à l'abri de laquelle les Alliés postoient l'hiver un nombre considérable de troupes. 1690.

L'armée françoise resta un mois entier campée à Lessines, & vivant dans une abondance incroyable, pendant que les Alliés, au milieu de leur pays, manquoient de tout, leur cavalerie sur-tout souffroit beaucoup par le défaut de subsistances; il n'y avoit point de jour que les détachements & les partis françois n'enlevassent des convois, des prisonniers & des chevaux. La nuit du 7 au 8 Octobre, deux mille

grenadiers ou dragons attaquerent
1690. cinq à six mille paysans armés qui étoient venus se réfugier avec leurs bestiaux & leurs effets sous le canon d'Ath. Ces malheureux furent battus, & poursuivis jusques dans le chemin couvert de la place, & dépouillés de tous leurs biens. On mit ensuite le feu à des magasins immenses de fourages établis près des murs d'Ath. Il n'y eut point de ruse & de stratagême que les chefs des Alliés n'employassent pour arracher le Maréchal de sa position; ils firent de grands mouvements; ils détacherent des corps d'armée de tous les côtés, pour lui donner de l'inquiétude & de la défiance; mais le Maréchal, sans sortir de son camp, les prévint par-tout, & déconcerta toutes leurs mesures.

On ne sauroit croire combien la conduite des Alliés toujours harcelés, battus en détail, forcés avec une armée supérieure à être les témoins du ravage d'un pays que la plupart d'entr'eux étoit venu défendre de si loin, surprit toute l'Eu-

rope. Les peuples des Pays-Bas les chargeoient d'imprécations & d'invectives ; pour comble de malheur, l'esprit de discorde se répandit parmi les chefs. L'électeur de Brandebourg & Castanaga ne respiroient qu'un combat, dont la perte après tout ne pouvoit être aussi honteuse que l'inaction à laquelle ils se voyoient réduits. Mais Valdeck qui avoit fait une si triste expérience de la fortune & des talents du Maréchal, s'y opposoit de toutes ses forces ; il déclara qu'il ne consentiroit à un événement décisif, que lorsque le roi Guillaume seroit à la tête de l'armée. Ce n'étoit qu'un prétexte ; la vraie raison, c'est qu'il croyoit qu'il eût été téméraire d'attaquer les François, tant parce que sa cavalerie étoit ruinée, que parce qu'il voyoit ses troupes bien plus découragées par les malheurs qu'elles avoient éprouvés depuis deux mois, que par la journée même de Fleurus. Le résultat de ces divisions fut que les généraux Allemands indignés de la

1690.

Relation de la campagne de 1690.

honte de cette campagne, protesterent qu'ils raméneroient leurs troupes hiverner au-delà du Rhin.

1690. C'étoit bien le dessein de Luxembourg, qui après les avoir tenus en échec jusqu'à la fin d'Octobre, jugea à propos de repasser l'Escaut, & de faire cantonner son armée depuis Dixmude jusqu'à Courtrai & Furnes, dont il rétablit les fortifications. Il s'empara aussi de Thuyn & de Beaumont, tant pour resserrer les Alliés dans leurs quartiers d'hiver, que pour s'ouvrir par-tout de nouveaux chemins dans toute l'étendue des Pays-Bas.

Le Roi recueillit bientôt les fruits de sa prévoyance & de sa sagesse. Le marquis de Boufflers qui pendant l'hiver commandoit en Flandres, le marquis de Vertillac & le comte d'Artagnan entrerent sur la fin de Décembre, par trois endroits différents, dans les Pays-Bas; ils pénétrerent jusqu'aux frontieres de la Hollande; ils emmenerent deux mille prisonniers, & leverent douze millions de contributions; mais le principal

principal avantage fut d'avoir for-
cé, en détruisant une infinité de 1690.
postes fortifiés, près de 40 mille hommes à aller chercher des quartiers d'hiver au-delà du Rhin, & d'avoir mis le Roi à portée d'assiéger Mons au commencement du printemps de l'année suivante.

Tels furent les succès de la campagne en Flandres : ils eussent été encore plus brillants, si la Cour eût laissé agir le Maréchal selon ses vues. Mais le Roi satisfait d'un Général, qui par une victoire complette, avoit rendu la confiance & la supériorité à ses troupes, sauvé la frontiere de l'invasion d'une armée redoutable, & fait subsister la sienne aux dépens de l'ennemi, récompensa ses services du gouvernement de Normandie, l'un des plus considérables du Royaume.

Au reste, le Maréchal ne fut pas le seul Général François couronné par la victoire. M. de Catinat gagna (a), du côté des Alpes, la ba-

(a) Le 18 Août.

taille de Stafarde qui entraîna la
1690. conquête de la Savoie. Le comte de Tourville & le marquis de Château-Renaud battirent (a) les flottes d'Angleterre & de Hollande. Mais ces ſuccès furent balancés par la perte de la bataille de la Boyne en Irlande : non-ſeulement la victoire affermit le roi Guillaume ſur le trône de la Grande-Bretagne ; mais elle lui donna parmi les Alliés un crédit qui eût été mortel à la France, ſi la fortune l'eût autant favoriſé dans les Pays-Bas qu'en Irlande.

Cependant ce Prince, qui au ju-
1691. gement des Alliés, ne devoit pas être moins funeſte à la grandeur de Louis XIV qu'il l'avoit été à celle du roi Jacques, s'étoit rendu aux vœux de toute la ligue qui l'appelloit à la Haie ; il y trouva vingt Souverains, autant d'Ambaſſadeurs & de Généraux qui venoient le féliciter de ſes criminels ſuccès. Jamais la cour de Charlemagne & celle de Charles-Quint, n'avoit

(a) Le 10 Juillet.

égalé celle de l'usurpateur d'Angleterre. L'univers entier avoit les yeux fixés sur lui. Ce Prince enivré de la gloire de voir toute la République Chrétienne recourir à lui comme au vengeur de la liberté publique, se laissa emporter à de magnifiques espérances qu'il ne dissimula point. Il déclara dans cette assemblée de la Haie, qu'on eût appellée les Etats Généraux de l'Europe, si les François y eussent été admis, qu'il n'avoit passé la mer, que pour mesurer lui-même sa fortune avec celle de Louis XIV; qu'il croyoit pouvoir assurer les Alliés, qu'avant deux campagnes il réduiroit la France à ses anciennes bornes. Ces promesses, quoiqu'éclatantes, paroissoient encore trop modestes aux Alliés : ceux d'entr'eux qui étoient le plus favorablement prévenus en faveur des talents de Louis XIV, le croyoient trop heureux, s'il ne perdoit cette campagne, dans les Pays-Bas, que trois ou quatre places.

1691.

Histoire du roi Guillaume, Tome I.

Mais tandis qu'à la Haie on se

1691. livre à la joie d'humilier bientôt un Prince qui avoit ſi long-temps fait trembler ſes voiſins, on apprend qu'il eſt devant Mons avec une armée formidable. Le ſecret & les préparatifs de cette entrepriſe tiennent du prodige; M. de Louvois la concerta ſeul avec le Roi. Luxembourg, qui par ſa conduite, la campagne précédente, avoit ménagé au Roi un ſi beau triomphe, n'apprit qu'à Paris, & pour ainſi dire par la voix publique, le ſiege de Mons. M. de Louvois, pour ſe venger des dédains de ce Général, avoit-il prié le Roi de lui en faire un myſtere? ou ce Prince accoutumé à couvrir ſes projets d'un voile impénétrable, avoit-il voulu n'en faire part au Général qui devoit commander l'armée ſous ſes ordres, qu'à la veille de ſon départ? Quoi qu'il en ſoit, le Maréchal outré de la conduite qu'on tenoit à ſon égard, vola à Verſailles pour ſe plaindre au Roi même des marques de défiance qu'il en rece-

Manuſcrits de l'Hôtel de Lux.

voit; mais le Roi ne l'eut pas plutôt apperçu que, ſans lui donner le temps de s'expliquer, il lui communiqua l'expédition de Mons: après un long entretien qui ne roula que ſur le plan de cette entrepriſe, le Roi le congédia en le priant de partir ſur le champ, & d'aller l'attendre au Queſnoi. 1691.

Déja le marquis de Boufflers avoit inveſti Mons. En arrivant au camp, ſuivi de M. le Dauphin, de Monſieur, du duc de Chartres, du prince de Condé, du duc de Bourbon, du prince de Conti, des maréchaux de Luxembourg, de Duras, de la Feuillade & d'Humieres, le Roi trouva une armée de 72 mille hommes, vingt mille pionniers, & une prodigieuſe quantité d'artillerie, de munitions de guerre & de bouche. M. de Louvois n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit accélérer une conquête ſi importante. Le camp retraçoit l'image de tout ce qu'on avoit vu & admiré dans ceux de Valenciennes, de Cambrai & de Gand.

1691. Des 72 mille hommes que Boufflers avoit conduits devant Mons, le Roi n'en réserva que 40 mille pour les opérations du siege; il en détacha 17 mille sous les ordres du maréchal d'Humieres qui formoient une espece d'armée d'observation; le reste qui consistoit en 15 mille hommes de cavalerie, étoit cantonné dans des villages à portée du camp.

Le Roi choisit pour son quartier l'Abbaye de Beliam, où il s'établit avec M. le Dauphin, Monsieur, M. le duc de Chartres, M. le prince de Condé & le maréchal de Duras. Luxembourg & la Feuillade commandoient dans les autres quartiers; ils avoient chacun sous leurs ordres trois lieutenants-généraux, & trois maréchaux de camp (*a*).

Le Roi avoit confié à Luxem-

(a) Voici le nom de ceux qui servoient sous Luxembourg : le comte de Joyeuse, le prince de Soubise, le marquis de Rubantel, lieutenants-généraux; M. le prince de Conti, M. le duc de Bourbon, le marquis de Villars, maréchaux de camp.

bourg le quartier le plus exposé aux entreprises de l'ennemi : le premier soin du maréchal fut de le rendre inaccessible par des abattis de gros arbres, dont il remplit toutes les issues d'un bois qui aboutissoit au poste qu'il gardoit; mais il n'étoit pas tellement occupé des opérations du siege dont il se reposoit sur le génie de Vauban, qu'il n'eût les yeux principalement ouverts sur la conduite & les desseins des Alliés. 1691.

Le prince d'Orange n'avoit appris qu'en frémissant la nouvelle du siege de Mons. Son embarras étoit d'autant plus grand qu'il n'y avoit pas moyen d'appeller du fond de l'Allemagne les troupes que le maréchal de Luxembourg avoit obligé d'y aller passer l'hiver. Le souvenir du siege de Valenciennes lui faisoit appréhender de ne pas avoir le temps de rassembler celles que la Hollande & les Pays-Bas contenoient dans leur sein. Plus irrité cependant qu'effrayé des obstacles qu'il avoit à vaincre, il part de

Loo, maiſon de plaiſance où il
1691. prenoit le plaiſir de la chaſſe; il dépêche courier ſur courier à tous les Princes de l'Allemagne, & il aſſemble avec une célérité étonnante environ quarante mille hommes qu'il conduiſit juſqu'à Notre-Dame de Hall, à ſix lieues de Mons.

Cependant Luxembourg averti, par les eſpions qu'il entretenoit juſques dans la Cour de ce Prince, de ſes mouvements & de ſes deſſeins, communique au Roi la nouvelle de ſon approche. On prétend qu'elle l'indiſpoſa contre le marquis de Louvois qui l'avoit flatté de l'eſpérance de prendre Mons, avant que le roi Guillaume pût en tenter le ſecours. Au reſte, il n'y avoit pourtant rien à reprocher à Louvois, dont les talents, la vigilance ſur-tout & la prévoyance brillerent dans cette fameuſe entrepriſe; mais ce Prince commençoit à ſe dégoûter de ce Miniſtre.

Quoi qu'il en ſoit, le Roi ne conſulta que le Maréchal ſur les moyens d'arrêter

d'arrêter les Alliés. Le Maréchal qui, dès le commencement du ſiege, avoit prévu les obſtacles dont il pouvoit être menacé, avoit déja formé ſon plan. Il aſſura Sa Majeſté qu'avec une armée médiocre il couvriroit la ſienne, en ſe ſaiſiſſant des poſtes du Caſtiau & de S. Denis, lieux célebres par le ſanglant combat qu'il y avoit livré, treize ans auparavant, à ce même prince d'Orange ; le Roi applaudit aux vues de ſon Général : il ajouta qu'il ſe rendroit lui-même en perſonne à ſon armée pour combattre l'ennemi, s'il oſoit entreprendre de le forcer dans ce poſte avantageux. En conſéquence de ce plan, dont le marquis de Louvois ne fut informé que lorſqu'il eut été arrêté, le Maréchal prit la cavalerie qui cantonnoit dans les villages voiſins de Mons, & vint tracer un camp à S. Denis ; delà il s'avança vers le prince d'Orange, qu'il contint par la ſeule ſcience des campements. 1691.

Pendant ce temps-là le Roi preſ-

soit vigoureusement le siege. Per-
1691. sonne n'ignore que Mons, la capitale du Hainault, est une des plus grandes & des plus fortes villes des Pays-Bas; quoique les Alliés ne s'attendissent à rien moins qu'à cette expédition, ils avoient jetté dans Mons une garnison de six mille hommes sous les ordres du prince de Bergues, homme également distingué par sa naissance, sa valeur & sa fermeté. Ce Gouverneur, pour opposer un plus grand nombre de défenseurs aux François, arma la bourgeoisie de Mons au nombre d'environ huit à dix mille hommes. Mais le Roi prit si bien ses mesures, il étoit servi avec tant de zele & de courage, son artillerie étoit si formidable, que le Gouverneur, après seize jours de tranchée ouverte, se vit forcé de rendre la place. Tous les dehors n'étoient pourtant pas emportés; mais on prétend que les citoyens de Mons, affectionnés comme tous les habitants des Pays-Bas à la domination Françoise, se voyant les plus

Histoire de Guill. III. p. 445. tom. I.

forts, l'obligerent de capituler. Il ſortit de Mons le 8 Avril à la tête de ſa garniſon réduite à quatre mille cinq cens hommes. Le ſiege n'en avoit pas coûté mille au Roi par la ſageſſe de Vauban, & les ſoins du marquis de Louvois, qui fit ſubſiſter l'armée dans une abondance ſurprenante. 1691.

Après cet exploit qui le couvroit de gloire, le Roi avec toute ſa Cour retourna à Verſailles, laiſſant à Luxembourg le commandement général de toutes ſes troupes dans les Pays-Bas.

Avant que de les conduire à de nouvelles expéditions, le Maréchal jugea à propos de leur accorder un repos qu'elles avoient ſi bien mérité par leur courage; il les diſperſa dans les garniſons pour les rétablir des fatigues qu'elles avoient eſſuyées devant Mons.

Cependant l'événement imprévu de la perte de Mons, quelque douloureux qu'il fût, ne diminua point la confiance des Alliés. Le roi Guillaume, avant que de retourner

à Londres où des affaires pressantes l'appelloient, avança dans une de ses harangues aux Etats-Généraux, que le siege avoit ruiné l'armée Françoise, & qu'il acheveroit de la détruire en réduisant le maréchal de Luxembourg à une honteuse défensive. il n'y a personne parmi nous, ajoutoit ce Prince, qui en réfléchissant sur le nombre, la discipline, & l'état florissant de nos troupes, ne doive espérer les succès les plus décisifs ? Mais, malgré le ton de confiance qu'il affectoit, une longue expérience lui avoit trop fait connoître le caractére rusé & audacieux du Général qui lui étoit opposé, pour croire qu'il lui laissât envahir la frontiere sans obstacles; Guillaume étoit si persuadé, qu'avant de pénétrer dans le Royaume, il seroit obligé de le combattre, qu'il n'étoit occupé que des moyens de rendre, dans une action générale, la cavalerie Françoise moins redoutable. Déja dans le dessein de rompre ses efforts, il s'étoit proposé de mêler des bataillons avec des escadrons.

1691.

Campagne de 1691.

Luxembourg, de ſon côté, n'étoit pas moins appliqué à priver l'ennemi de l'avantage que lui donnoit une infanterie plus nombreuſe, mieux armée, plus exercée. Il réſolut de fortifier la ſienne de pluſieurs eſcadrons qu'il placeroit entre les deux lignes. Turenne s'étoit ſervi avec ſuccès de cette méthode au combat d'Einsheim en Alſace; Luxembourg en eſpéroit avec raiſon de plus grands avantages dans les vaſtes plaines des Pays-Bas; mais ſon projet fut rejetté à la Cour.

1691.

Ibidem.

Il y avoit déja environ un mois que les troupes ſe repoſoient des travaux du ſiege de Mons; le Maréchal les trouva tellement rétablies, qu'il jugea à propos de les mettre en campagne, pour exécuter deux projets également importants & glorieux; c'étoit le bombardement de Liege, & la conquête de Hall que les Alliés fortifioient avec des dépenſes conſidérables.

La ville de Liege s'étoit attiré

l'indignation du Roi par sa con-
1691. duite. Dès le commencement de la guerre, elle avoit obtenu la neutralité à condition de licentier ses troupes, & de raser sa citadelle. Mais elle n'eut pas plutôt vu la fortune des Alliés prévaloir en 1689 sur celle des François, qu'oubliant tous ses engagements, elle avoit livré à ceux-là les troupes que le cardinal de Furstemberg levoit pour le service de la France : à cette insulte, elle joignit celle de vendre les munitions de guerre & de bouche dont le marquis de Louvois avoit fait un amas immense dans son enceinte.

C'étoit pour venger cette injure que Boufflers marcha devant Liege avec vingt mille hommes. Tandis qu'il s'avance sur la Meuse, Luxembourg, à la tête de trente-cinq mille hommes, prend la route de Bruxelles, tant pour attirer sur lui les forces & l'attention des Alliés, que pour prendre Hall.

Il s'agissoit de tromper l'ennemi qui déja avoit rassemblé une armée

de trente mille hommes avec laquelle il pouvoit couvrir cette derniere place. Luxembourg passe l'Escaut le 25 Mai, & vient camper à Lessines. Ce fut-là que le duc de Chartres, qui à l'exemple des Princes de sa maison ne respiroit que la gloire des armes, vint le joindre pour faire sous lui l'apprentissage de la guerre. Les Alliés, comme le Maréchal l'avoit prévu, croyant Bruxelles menacée, ne songent qu'au salut de la capitale des Pays-Bas. Cependant il passe la Dendre, traverse un pays rempli de bois & de défilés, & arrive devant Hall le 30 Mai au soir. Sur le champ il fit ses dispositions pour attaquer la place défendue par une garnison de quatre mille hommes.

1691.

Le comte de Luxe, colonel du régiment de Provence, le troisieme de ses fils, devoit le lendemain, à la pointe du jour, monter à l'assaut avec deux mille grenadiers soutenus par deux mille hommes qui étoient à couvert du feu de la place dans un chemin creux; à quel-

Relat. de campagne de 1691.

1691. ques pas delà, c'eſt-à-dire, à la portée du mouſquet, le Maréchal avoit encore rangé cinq mille hommes en bataille.

Mais ſi la garniſon profitoit de la nuit pour ſe retirer, il avoit poſté quinze cens hommes de cavalerie & autant d'infanterie ſur le chemin qu'elle devoit prendre dans ſa retraite. Il aimoit même mieux l'avoir à combattre dans la plaine que derriere des remparts. Malgré toutes ſes précautions, la garniſon trouva le moyen de ſe ſauver à la faveur des ténebres. En entrant dans la place abandonnée, Luxembourg étonné de la voir déja ſi fortifiée, ne put s'empêcher de témoigner beaucoup de joie de la fuite de la garniſon qu'il n'auroit pû forcer ſans qu'il en eût couté beaucoup de ſang. Ce Général avoit pour principe, dans une guerre qui épuiſoit le Royaume d'hommes & d'argent, plus qu'aucune de toutes celles qu'il avoit eu à ſoutenir juſqu'alors, de conſerver un ſoldat plutôt que de tuer

Dépêche du maréchal de Luxembourg à M. de Louvois du 2 Juin.

cent ennemis. Si les batailles qu'il livra dans la ſuite, preſque toujours par les ordres du Roi, furent achetées au prix de la vie de plusieurs milliers d'hommes, c'eſt qu'il avoit à combattre l'élite des guerriers des plus braves nations de l'Europe. 1691.

C'eſt par le même motif que deux jours après ayant été examiner la poſition de l'ennemi, il ne jugea pas à propos de l'attaquer, quoiqu'il fût preſque certain de le battre; mais il dédaignoit une victoire qui n'eût point eu d'autres ſuites que le gain du champ de bataille, & la perte d'une infinité d'hommes. Il ne s'occupa depuis le 30 Mai juſqu'au 5 Juin qu'à tranſporter les magaſins conſidérables qu'il avoit trouvés devant Hall, & à ruiner le château, les tours, les murs, & toutes les fortifications de cette place. *Ibidem.*

Le marquis de Louvois lui avoit auſſi écrit, dans la crainte que l'ennemi ne les rétablît, d'en brûler toutes les maiſons; Luxembourg

1691. ne put ſe réſoudre à exécuter cet ordre deſtructeur. L'idée ſeule de réduire à la plus affreuſe indigence ſix à ſept cents familles le touchoit ſenſiblement. Ce ſentiment de compaſſion & d'humanité étoit appuyé par de fortes raiſons de politique ; il craignoit que le ſpectacle de tant de malheureux diſperſés dans les Pays-bas, ne convertît en haine, l'amour que les Flamands laiſſoient appercevoir pour la domination du Roi. Il laiſſa ſubſiſter cette ville infortunée à laquelle il ſe contenta d'impoſer une contribution modique.

Lettre de Luxembourg à Madame de Maintenon du 6 Juin.

Il traita avec la même humanité la ville de Nivelle, dont la branche aînée de ſa famille avoit été long-temps en poſſeſſion, & pluſieurs autres places que le marquis de Louvois vouloit brûler dans la crainte que l'ennemi ne les fortifiât. Sur la parole du marquis de Caſtanaga de n'y point établir de troupes, il ſe contenta de faire aux murs de chacune de ces villes quatre grandes breches. Il couronna tous ces actes

de clémence & debonté par un plus grand encore. 1691.

Après la bataille de Fleurus, le Brabant avoit été aſſujetti à des contributions énormes. La province accablée devoit encore quatorze cents mille florins ; elle en offroit cinq cents mille à condition qu'on lui remettroit le reſte. M. de Louvois rejetta cette propoſition : Luxembourg reçut ordre d'exiger la ſomme entiere ; & en cas de refus, d'incendier tous les bourgs & les villages de cette fertile contrée. Le Maréchal bien éloigné de ſe prêter à tant de rigueur, écrivit à Madame de Maintenon, tant pour la prier de l'excuſer auprès du Roi de n'avoir pas brûlé les villes dont on a parlé ci-deſſus, que pour obtenir qu'on reçût les offres des Brabançons, & qu'on modérât à l'avenir les contributions : il repréſentoit que la miſere des payſans dans le Brabant, & dans pluſieurs autres provinces des Pays-Bas étoit telle, qu'ils n'enſemençoient plus les terres, qu'ils déſertoient en foule les

villages, pour se réfugier dans les
1691. villes; que si on venoit à détruire leurs habitations, la province deviendroit un désert dans lequel il ne seroit plus possible de fixer le théâtre de la guerre. Il ajoutoit que si l'ennemi pénétroit un jour dans le pays soumis au Roi, il le traiteroit avec la même inhumanité; qu'alors on feroit la guerre de part & d'autre, non comme des nations généreuses & policées, mais comme les Tartares & les Cosaques, qui des plus fertiles provinces de l'univers en avoient fait d'affreuses solitudes.

Madame de Maintenon communiqua au Roi la lettre du Maréchal. Non-seulement ce Prince approuva les raisons de son Général; mais il donna de grands éloges à sa sagesse. Il est constant que la bonté & la justice de Louis XIV avoient été surprises dans l'incendie du Palatinat, & qu'il n'étoit pas à se repentir des excès que ses troupes y avoient commises.

Peu s'en fallut qu'il ne recueillît

bientôt les fruits de sa clémence. Sa domination étoit devenue si chere aux Flamands, qu'ils se seroient soulevés en sa faveur, s'ils n'eussent été contenus par les nombreuses troupes du roi Guillaume. Le trait suivant mettra le lecteur à portée de juger des inclinations de ce peuple, & des sentiments de Luxembourg sur cette guerre.

1691.

Lettre de Luxembourg à Madame de Maintenon du 18 Juin.

Il étoit campé à Braine-le-Vicomte dans les environs de Bruxelles, lorsqu'un homme de qualité des Pays-Bas vint le trouver de la part du marquis de Castanaga, pour régler le paiement des contributions de la Flandre. Cet homme de qualité n'envisageoit, dans la durée de la guerre, que sa ruine particuliere & celle de sa patrie; il détestoit sur-tout le roi Guillaume qui s'arrogeoit dans les Pays-Bas, le même pouvoir qu'en Angleterre & en Hollande. Dans les fréquents entretiens qu'il eut avec le Maréchal, il lui échappa de dire, que s'il y avoit seulement dans les Pays-Bas deux hommes

puiſſants & accrédités, rien ne leur
1691. ſeroit plus facile que de faire prendre les armes au peuple contre les Alliés. Il avoua au Maréchal qu'il avoit été pluſieurs fois ſur le point de propoſer cette entrepriſe au prince de Vaudemont qui étoit fort aimé de la nation ; mais qu'il avoit reconnu en lui un génie ſi timide & ſi borné, qu'il n'avoit oſé paſſer outre. Il ne nous reſte, ajoute-t-il, d'autre reſſource que celle de nous voir conquérir par le roi de France. Luxembourg lui répondit que dans une guerre qui partageoit toutes les forces du Royaume, il étoit très-difficile de ſoumettre par la force des armes un pays rempli des plus fortes places de l'univers, & défendu chaque campagne par cent cinquante mille hommes. *Il n'y a donc que la paix*, s'écria le Flamand en ſoupirant, *qui puiſſe ſauver ma patrie d'une ruine entiere. Mais*, reprit le Maréchal, *eſt-ce que M. de Caſtanaga humilié, dépouillé de toute ſon autorité par le prince d'Orange, ne devroit pas y pen-*

ſer, tant pour les avantages de ſon maître, que pour ſes intérêts particuliers? M. de Caſtanaga, répondit celui-ci, *eſt malade de l'anéantiſſement où l'a réduit le prince d'Orange; il ne reſpire que le moment où la paix le délivrera d'un Allié auſſi redoutable; mais il eſt perſuadé que le roi d'Eſpagne attaché à la ligue par les traités les plus ſacrés, ſéduit d'ailleurs par les promeſſes magnifiques de l'uſurpateur de l'Angleterre, auroit de la peine à acquieſcer à une paix particuliere.* Enſuite pour ſonder le Maréchal, il ajouta: *Il eſt auſſi perſuadé que rien ne vous ſeroit plus déſagréable qu'une paix qui enchaîneroit vos talents.* 1691.

Si M. de Caſtanaga a conçu de moi cette opinion, reprit le Maréchal, *déſabuſez-le. Ma ſanté déja languiſſante, s'épuiſe tous les jours par les travaux de la guerre. Je préfere à de vains lauriers un repos honorable dans le ſein de ma famille; j'y jouirai avec d'autant plus de plaiſir des graces que le Roi a verſées ſur moi, que je verrai ma patrie & toute l'Europe délivrées d'un fléau terrible.*

1691. A ces mots, l'envoyé de Castanaga ne put s'empêcher de témoigner beaucoup de surprise ; il avoit peine à croire qu'un Général qu'il supposoit enivré de ses victoires, & ébloui de l'espérance d'en remporter de nouvelles, fût si sensible au bonheur de la République Chrétienne. Après quelques moments de silence, il poursuivit ainsi : *Mais si la paix n'éprouve point d'obstacles de votre part, elle en éprouvera de celle du marquis de Louvois. Et moi*, répondit vivement le Maréchal, *je serois au comble de ma joie de lui donner le chagrin d'y contribuer de toutes mes forces. Mais le marquis de Louvois n'est point le maître de la France ; il n'a que l'autorité convenable à un Ministre ; il se perdroit, s'il osoit traverser un dessein agréable à la Cour : le seul obstacle que vous eussiez pu craindre, eût été de la part du Roi qui a toujours paru très-sensible à la gloire des conquérants ; mais ce sentiment autrefois si vif est aujourd'hui modéré par une piété respectable ; il sacrifiera l'espérance des plus brillants succès,*

ſuccès, à la joie de délivrer l'Europe des maux inſéparables de la guerre. Enfin ſi M. de Caſtanaga déſire la paix avec autant d'ardeur que moi, demandons l'un & l'autre des pouvoirs à nos Maîtres, & je vous garantis le traité entre la France & l'Eſpagne ſigné avant un mois. 1691.

Caſtanaga reçut avec plaiſir les ouvertures du Maréchal; pendant que Luxembourg communiquoit au Roi, par le canal de Madame de Maintenon, ſes idées ſur une paix particuliere avec l'Eſpagne, Caſtanaga écrivoit au comte de Monterey, Préſident du conſeil de guerre, que le ſeul moyen de prévenir la ruine des Pays-Bas étoit de traiter avec la France: il lui fait part des avances de Luxembourg, & lui demande les ordres de la Cour pour entamer une négociation. Mais Caſtanaga trahi par ſa haine contre le prince d'Orange, ne diſſimula pas ſi bien ſes ſentiments que Guillaume ne s'en défiât. Bientôt il apprit de Madrid même les inſtances & les dé-

marches du marquis, pour détacher l'Eſpagne de la ligue. Guil-
1691. laume, à force de promettre au Miniſtere Eſpagnol de remettre la Monarchie en poſſeſſion de tout ce qu'elle avoit perdu depuis le traité des Pyrénées, déconcerta les meſures de Caſtanaga; il exigea & obtint que ce Seigneur lui fût ſacrifié. Son gouvernement des Pays-Bas fut donné à la fin de la campagne à l'électeur de Baviere.

En cherchant à détacher l'Eſpagne de la ligue, Luxembourg n'avoit d'autre objet que celui d'entrer en Hollande avec les principales forces du Royaume. Il eſt conſtant que les Etats-Généraux, pour ne pas voir leurs provinces devenir le théâtre d'une guerre à laquelle on employoit de part & d'autre les forces les plus redoutables, euſſent ſigné un traité particulier. Que devenoit le prince d'Orange abandonné d'une nation dont l'attachement à ſes intérêts avoit fait toute la grandeur?

Au reſte, quoique l'Eſpagne de-

meurât fidelle aux Alliés, Luxembourg ne cessa pendant toute la guerre, d'exhorter le Roi de se tenir par-tout sur la défensive, pour tomber avec deux armées formidables ou sur l'Allemagne, ou sur l'Italie, ou sur la Hollande ; il vouloit, avant que l'habitude de la guerre eût rendu les Alliés invincibles, ou les désunir, ou les accabler. C'étoit sur-tout la Hollande qu'il eût souhaité que le Roi inondât de ses ttoupes, comme le pays le plus à portée des coups de la France, & le plus sensible aux malheurs de la guerre. 1691.

Mais les vues de la Cour étoient absolument contraires à celles du Maréchal. Le Roi, par une vaine ostentation de grandeur & de puissance, aspiroit à la supériorité, ou au moins à l'égalité avec toute l'Europe; il vouloit porter le théâtre de la guerre chez tous ses ennemis. Ce projet étoit grand & magnifique, mais vaste & ruineux ; il éternisoit la guerre. En effet, si la victoire se déclaroit en faveur de la

France, le Général vainqueur n'a-
1691. voit jamais assez de moyens pour achever d'accabler le vaincu. Laissoit-on respirer celui-ci? bientôt il opposoit des forces plus redoutables. Le duc de Savoie battu en 1690 & 1691, porta, la campagne suivante, le fer & le feu dans le Dauphiné; il menaça Lyon. D'ailleurs, quand la France n'eût jamais éprouvé de revers pendant toute la durée de la guerre, pouvoit-elle entretenir long-temps 500 mille hommes, sans s'épuiser? Elle étoit nécessairement plus affoiblie par ses victoires, que les Alliés par leurs défaites. Le Roi ne reconnut la sagesse des conseils du Maréchal, il ne s'y rendit que lorsque les circonstances ne lui permirent plus de les exécuter; mais il est temps de reprendre le fil des événements.

Luxembourg n'eut pas plutôt appris que Boufflers avoit vengé avec éclat les injures du Roi, & causé à la ville de Liege un dommage immense, qu'il se retira de devant Bruxelles. Il vint camper à

Braine-le-Vicomte, dans une position d'autant plus avantageuse qu'il pouvoit se porter facilement partout où les circonstances l'appelleroient dans toute l'étendue des Pays-Bas. 1691.

Le roi Guillaume étoit venu lui-même prendre le commandement de son armée ; il la trouva extrêmement étonnée de la manœuvre hardie & brillante du Maréchal ; ses partis, ses détachements fuyoient toujours devant les François ; il n'y avoit point de jour qu'il ne désertât un nombre considérable de soldats. Quelquefois des compagnies entieres passoient avec leurs officiers & leurs drapeaux chez l'ennemi ; d'autres se laissoient envelopper exprès, & prendre par les détachements du Maréchal. Il est constant que si la Cour eût traité les transfuges aussi favorablement que le desiroit Luxembourg, il ne seroit peut-être pas resté un seul Irlandois & Walon dans le camp des Alliés.

Dépêche du Maréchal de Lux. à M. de Louvois du 26 Juin.

Cependant leur armée, malgré

la désertion, montoit à plus de
1691. 60 mille hommes; ils en avoient une autre composée de Brandebourgeois, de Hessois & de Liégeois, forte d'environ trente mille.

Relation de la camp. de 1691.

Enfin, sans dégarnir les places des Pays-Bas, ils pouvoient encore en retirer plus de dix mille. Le Maréchal de son côté avoit sous ses ordres, comme on a déja dit, trente-cinq mille hommes; mais il pouvoit se faire joindre par l'armée de Boufflers qui consistoit en vingt-cinq mille hommes.

Avant que d'entrer dans le détail de la campagne, il convient de faire connoître les officiers généraux qui servoient sous le Maréchal. Messieurs de Choiseul, de Joyeuse, le prince de Soubise, le marquis de Tilladet, le comte de Rosen & le duc de Vendôme, lieutenants-généraux; les marquis de Vatteville, de Montchevreuil, le Grand-Prieur, les marquis de Polastron, de Vivans & de Neufchelles, maréchaux-de-camp. Le marquis de Puységur remplissoit les

fonctions de maréchal général des logis, le comte d'Artagnan, celles 1691.
de major-général, le duc du Maine commandoit la cavalerie.

La Cour qui craignoit également que les Alliés avec des forces supérieures n'attaquassent la Flandre Françoise, le Hainault ou la Champagne, ne songea qu'à mettre le Maréchal, réduit à la défensive, en état de déconcerter les projets du prince d'Orange ; elle le fortifia d'un corps de dix mille hommes que le marquis de Rubantel lui amena du camp de Boufflers.

Les Alliés marcherent à Vavre ; ce mouvement ne tira point le Maréchal de son camp de Braine-le-Vicomte : il écrivit seulement au marquis de Boufflers de jetter quelques bataillons dans Dinant & Philippeville, & de se tenir prêt à le joindre avec le reste de son corps. Mais dans ce même temps Boufflers recevoit de la Cour des ordres absolument contraires. M. de Louvois inquiet de voir l'armée de Brandebourg avancer sur la

Meuſe, lui mandoit de laiſſer la
1691. conduite de ſon corps au marquis d'Auger, lieutenant-général, & de ſe rendre à Arlon pour former des garniſons de la frontiere un nouveau corps de ſept à huit mille hommes.

Luxembourg de ſon côté avoit ordre de renvoyer à M. d'Auger le détachement de Rubantel, de fortifier de quelques bataillons un corps de ſept ou huit mille hommes qui veilloit au ſalut des lignes de la Flandre Françoiſe, de bombarder Bruxelles, & de venir enſuite au ſecours de Dinant menacé par les Alliés.

Dépêche de Lux. à M. de Louvois du 28 Juin.

Ce nouveau plan ſurprit & affligea d'autant plus le Maréchal, qu'il ne pouvoit l'exécuter ſans expoſer les armes du Roi à un affront ſanglant. Il répondit à M. de Louvois que le Prince d'Orange ne verroit pas plutôt ſon armée déja inférieure à la ſienne, affoiblie encore de quinze mille hommes, qu'il viendroit l'attaquer; qu'au lieu de bombarder & de ruiner

ruiner la capitale des Pays-Bas, dont les habitants étoient affectionnés à la France, il aimeroit mieux en faire la conquête ; mais qu'il falloit considérer qu'elle étoit défendue par une garnison de 18 mille hommes, & à portée d'être secourue par une armée formidable. Que si l'on compte pour rien la perte de Dinant, il dédommagera le Roi par la prise d'Ath. Il ajoutoit qu'il y avoit lieu de craindre que l'ennemi ne s'emparât aussi de Philippeville, & n'envahît la Champagne. Il n'y a d'autre moyen, disoit-il, de sauver la frontiere que de me laisser passer la Sambre. Je préviendrai l'ennemi à Florennes : si le prince d'Orange ose continuer sa route sur Dinant ou Philippeville, il faudra qu'il s'engage dans des défilés où il me sera facile de le battre.

1691.

Du 1 Juillet.

Campagne de 1691.

Pour toute réponse, le Maréchal reçut un ordre positif de bombarder Bruxelles. Il marcha donc ; mais arrivé à Soignies, il ne put se résoudre à exécuter un plan qu'il

regardoit comme funeste à l'Etat.
1691. Encore une marche, rien n'eût empêché le roi Guillaume de passer la Sambre, & d'envahir la frontiere, ou, ce qui n'étoit gueres moins dangereux, il feroit venu se poster entre Mons & Bruxelles, d'où il auroit affamé le camp des François en leur coupant les vivres qu'ils tiroient de la premiere de ces deux places. Le Maréchal se feroit vu alors obligé de se retirer avec autant de précipitation que de honte, en abandonnant son artillerie, ses équipages, & peut-être son arriere-garde qui eût été la proie de la garnison de Bruxelles, devenue une armée depuis les renforts qu'elle avoit reçus.

Dépêche de Lux. au Roi du 8 Juillet.

Le Maréchal écrivit au Roi avec beaucoup de force & de liberté les raisons qui l'empêchoient d'obéir; il ajoutoit seulement dans sa lettre ce qui suit : *M. de Louvois prétend avoir rendu Dinant respectable par les ouvrages dont il a fait fortifier la ville & le château. Il espere qu'elle me donnera, par une vigoureuse défense, le*

temps de prendre Bruxelles, & d'accourir à ſon ſecours. Rien n'eſt plus 1691.
important, Sire, que de déſabuſer Votre Majeſté. Voici le véritable état de la place que Vauban m'a confié. L'ouvrage qui défend le pont de Dinant eſt mauvais; la maçonnerie nouvellement conſtruite ſera renverſée en peu de jours par la nombreuſe artillerie des Alliés; le château eſt petit, & manque d'eau; il n'y a pas aſſez de ſouterrains pour loger la garniſon. Plus on jettera de troupes dans Dinant, plutôt elles ſeront obligées de capituler, parce que rien ne les mettra à couvert des bombes. Enfin, Sire, telle eſt la ſituation du pays aux environs de cette place, que ſi une fois les Alliés arrivent avant moi devant Dinant, quand bien même leur camp ne ſeroit point défendu par des lignes, il me ſera impoſſible de les attaquer, ſans hazarder toute votre armée.

Eclairé par la vérité, le Roi laiſſa enfin le Maréchal le maître d'agir ſelon ſes vues. Il étoit temps que la réponſe de la Cour arrivât: les Alliés avoient déja près de quatre jours d'avance ſur le Maré-

chal pour masquer Dinant. L'em-
1691. barras de Luxembourg étoit d'autant plus grand qu'il n'osoit côtoyer l'ennemi dans la crainte de se voir réduit à livrer bataille sans aucun avantage de terrein. Après une marche rapide & laborieuse, il arrive le 16 Juillet sur la Sambre, qu'il passa à Merbe-Potterie sur trois ponts. Ce fut-là qu'il apprit par ses espions que le roi Guillaume avoit annoncé dans son armée le siege de Dinant; il sut aussi que ce Prince devoit bientôt être fortifié de deux corps d'armée, commandés l'un par le général Flemming, & l'autre par le marquis de Castanaga, ensorte qu'il alloit avoir sous ses ordres plus de quatre-vingt mille hommes.

Sur cette nouvelle, le Maréchal précipite sa marche & arrive aux Emptines dans le dessein de se saisir du camp de Florennes avant les Alliés. Mais considérant, que quelque rapidité qu'il mît dans ses mouvements, il lui étoit impossible de prévenir l'ennemi, il eut

recours à la ruſe. Il laiſſe ſon armée aux Emptines, avec ordre de continuer ſa route après trois heures de repos. Pour lui, il prend les devants avec un détachement de cavalerie. Il avoit écrit au Gouverneur de Philippeville de le ſaluer de toute ſon artillerie, lorſqu'il le verroit entrer dans ſa place. Rien n'étoit plus oppoſé au caractere du Maréchal que l'éclat & le faſte de ces vains honneurs; mais il ne les exigeoit que parce que le ſuccès de ſon ſtratagême en dépendoit. 1691.

En effet, l'armée des Alliés qui étoit en pleine marche, & déja fort près de Florennes, s'arrête au bruit du canon de Philippeville. Le roi Guillaume ſurpris & inquiet de ces décharges extraordinaires, envoie des gens de confiance pour en apprendre la raiſon. Bientôt on lui vient annoncer que c'étoit pour honorer l'entrée de l'armée Françoiſe à Philippeville. Jamais Guillaume ne voulut ajouter foi à une nouvelle auſſi deſtituée de vraiſemblance : il s'avance lui-même,

& monte ſur une hauteur, pour
1691. s'éclaircir par ſes propres yeux de la vérité d'un fait qui lui paroiſſoit impoſſible. Mais le premier objet qu'il apperçoit dans la plaine, fut les maréchaux-de-logis de l'armée Françoiſe qui marquoient le camp qu'il s'étoit deſtiné à lui-même. Etonné, confondu de ce prodige d'activité, il n'oſa faire un pas de plus. Il campa dans l'endroit même où il s'étoit arrêté.

Le lendemain 23 à la pointe du jour, Luxembourg dont l'armée étoit éloignée encore de plus de deux lieues, monte à-cheval ſuivi d'une partie de ſon détachement, & vient reconnoître la poſition des Alliés. Son approche répandit le trouble & l'alarme dans le camp du roi Guillaume; l'armée entiere prit les armes; le Maréchal ſatisfait du ſuccès de ſa ruſe, retourna à la ſienne.

On n'eut pas plutôt appris dans toute l'Europe la poſition des deux armées, qu'on s'attendit à un grand événement. Le roi Guillaume brû-

loit du desir de remplir la promesse qu'il avoit faite aux Alliés, 1691.
ou de battre Luxembourg, ou de s'emparer à ses yeux des places de la frontiére. Ce Prince avoit deux moyens de satisfaire l'ardeur qu'il avoit de combattre ; c'étoit de forcer le Maréchal dans son camp, ou bien de s'approcher de Dinant, afin d'obliger les François de se mettre en mouvement, & de leur livrer bataille sur la route.

Mais Luxembourg avoit si bien prévu & combiné tout ce que Guillaume pouvoit entreprendre, que de quelque côté que ce Prince l'attaquât, il pouvoit compter sur une victoire éclatante. En effet, le camp qu'il avoit choisi étoit presqu'inexpugnable : la droite de son armée étoit appuyée à un bois, la gauche défendue par des précipices ; le long du centre régnoit un large & profond ravin. Si malgré ces obstacles les Alliés marchoient à lui par la gauche, Luxembourg replioit l'aîle jusqu'auprès de Philippeville, afin de leur faire essuyer

tout le feu de l'artillerie de la
1691. place.

Si au contraire, pour l'arracher d'un poste aussi avantageux, le Roi Guillaume marchoit à Dinant, déja le Maréchal s'étoit ouvert à travers les bois deux larges routes qui l'auroient conduit en toute sûreté devant cette place, au lieu que l'ennemi dans sa marche auroit été arrêté à chaque instant par de longs défilés; mais cet obstacle levé, il en auroit trouvé un plus terrible, c'eût été l'armée Françoise rangée en bataille, derriere un ruisseau profond & escarpé.

Quelque déterminé que fût Guillaume à tenter l'événement d'une bataille, la grandeur du péril l'effraya. Il resta quinze jours en présence du Maréchal, sans oser exécuter aucun des projets qu'il avoit médités. Cependant pour ne pas perdre entiérement le fruit des frais immenses que l'Angleterre & la Hollande avoient faits pour rassembler de si puissantes armées, Guil-

laume feignit de vouloir attaquer
Maubeuge. L'entreprife paroiffoit 1691.
facile : le Maréchal ne pouvoit s'avancer au fecours de cette place, qu'en faifant un long circuit par Mariembourg & Avefnes. Mais le Prince d'Orange ne l'eût pas plutôt vu reculer pour défendre la frontiere, qu'il l'eût prévenu fur l'Efcaut par plufieurs jours de marche. Rien ne l'empêchoit alors de forcer les lignes Françoifes, & de fe faifir de Furnes & de Dixmude, pour être à portée d'affiéger Dunkerque au commencement de la campagne fuivante.

Il faut avouer que rien n'étoit plus fagement concerté que ce projet ; mais la fortune trahit encore le génie du Roi Guillaume.

Avant que de fortir du camp qu'il occupoit, ce Prince joignit à fon armée celle de Brandebourg : il comptoit alors fous fes drapeaux quatre-vingt-huit bataillons prefque tous de huit cents hommes. Luxembourg de fon côté incorpora dans la fienne celle de Boufflers, ce qui

lui formoit 54 bataillons. Au reſte
1691. ſa cavalerie étoit égale en nombre, & ſupérieure en valeur à celle des Alliés.

Malgré la vivacité de leurs mouvements, Luxembourg ne perdit point de vue les Alliés; il les prévint encore à Lugny, camp excellent que le roi Guillaume vouloit occuper. Ce Prince averti par ſes eſpions que la plaine de Lugny étoit remplie de troupes, crut que ce ne ſeroit, comme à Florennes, qu'un détachement de l'armée françoiſe; il accourt pour le combattre. Mais bientôt détrompé par le ſpectacle de l'armée françoiſe rangée en bataille, il ſe hâte de faire prendre les armes à la ſienne, qui demeura deux jours & une nuit en cet état.

Pendant tout ce temps-là le Maréchal fut à cheval; mais il laiſſa ſon armée ſe repoſer des fatigues qu'elle avoit eſſuyées. Le 11 Août, s'étant apperçu que les Alliés couvroient de ponts un ruiſſeau qui les ſéparoit de lui, il les fou-

droya de toute son artillerie. Bientôt ils se retirerent avec précipitation, & regagnerent les bords de la Sambre, où ils resterent jusqu'au 23 Août dans une inaction d'autant plus humiliante, qu'ils avoient publié que la campagne seroit fertile en événements. 1691.

Le défaut de subsistances, que le Maréchal leur rendoit très-difficiles en interrompant le cours de la navigation de la Sambre, par où ils faisoient venir leurs convois de Charleroi, les força bientôt de repasser cette riviere.

Cependant le général Flemming, détaché de la grande armée des Alliés avec un corps de quinze mille hommes, étoit campé à Marchiennes-au-Pont en-deçà de la Sambre. Il osa rester un jour entier dans ce poste après la retraite du prince d'Orange : l'excès de sa témérité le sauva d'une défaite inévitable. Luxembourg occupé des mouvements de la principale armée, ne supposoit pas à Flemming assez d'ignorance de la guerre, *Campagne de 1691.*

pour le croire fuſceptible d'une
1691. ſi énorme faute.

C'eſt ainſi que par la ſcience des campements & ſon activité, le Maréchal arrêta toutes les forces de la Ligue, & fit évanouir les projets les plus grands & les mieux concertés. Dans le chagrin où il étoit d'avoir perdu la campagne, le roi Guillaume quitta bientôt l'armée dont il remit le commandement au prince de Valdeck.

Luxembourg de ſon côté renvoya Boufflers ſur la Meuſe; il paſſa enſuite la Sambre, & vint camper à Soignies, d'où il fit contribuer tout le Brabant. Bientôt il apprit que les Alliés campés à Leuſe, devoient marcher le lendemain 18 Septembre à Cambron. Ses eſpions lui mandoient que le prince de Valdeck raſſuré par ſon éloignement, ne prenoit aucune précaution extraordinaire dans ſa retraite.

Sur cet avis, le Maréchal forme le deſſein de ſurprendre, & de tailler en piéces ſon arriere-garde. Il part de Herines, diſtant de neuf

lieues de Leuſe, à la tête de la cavalerie de la maiſon du Roi, & de la gendarmerie ; il arrive pendant la nuit à l'Abbaye de Saulſoy ſous Tournai, d'où il détache les marquis de Villars & de Marſilly ; le premier avec quatre eſcadrons & quatre bataillons pour obſerver la contenance des Alliés, & l'autre avec quatre cents maîtres. 1691.

Le lendemain le Maréchal qui s'étoit repoſé environ trois heures ſur de la paille, marche à la pointe du jour à Leuſe avec quatorze eſcadrons. Le duc de Choiſeul le ſuivoit avec la colonne qui étoit compoſée de 60 eſcadrons. Le Maréchal trouva Villars & Marſilly à la portée de la carabine de l'ennemi. Son premier ſoin fut de ranger ſur une ſeule ligne les quatorze eſcadrons qu'il avoit amenés, & qui n'étoient preſque compoſés que de gardes du Roi & de mouſquetaires ; il fit mettre pied à terre aux dragons du Roi & de Teſſé, qu'il embuſqua dans des haies pour contenir l'infanterie des Alliés ; à

gauche de la premiere ligne, il
1691. posta les trois escadrons du régiment de Mérinville qui achevoient de remplir le terrein sur lequel il vouloit engager l'action. Les quatre cents maîtres que commandoit Marsilly, servoient d'enfants perdus à cette ligne. Les gendarmes & la brigade de Quadt devoient former une seconde ligne.

Mais cette ligne n'étoit pas remplie, que déja Valdeck avoit rappellé toute son aîle gauche au secours de son arriere-garde ; il avoit jetté un grand corps d'infanterie dans des haies qui regnent le long d'un ruisseau ; il rangea ensuite 75 escadrons sur six lignes, à cause du terrein qui étoit resserré par deux ruisseaux ; ces escadrons composés de troupes Allemandes, passoient pour l'élite de la cavalerie des Alliés ; leur front étoit couvert par des fossés & des ravins : enfin toute l'infanterie qui accouroit successivement par colonnes, devoit les soutenir : il est constant qu'il eût été difficile de tirer un

parti plus avantageux de la ſituation des lieux & de la ſcience de la guerre. Le nombre des ennemis, leur poſition, leur contenance, annonçoient une action ſanglante. 1691.

Quoique la colonne françoiſe ne fût point encore arrivée, le Maréchal voyant que plus il différoit l'attaque, plus il ſe préparoit d'ennemis à vaincre, donne le ſignal du combat. Il ne recommanda rien tant aux ſiens que de laiſſer les armes à feu pour faire uſage du ſabre & de l'épée. La premiere ligne s'avance lentement & en bon ordre : l'ennemi de ſon côté réſerve ſon feu, & attend que les eſcadrons françois ſoient arrivés juſqu'aux bords des foſſés & des ravins, pour les charger à bout portant. La premiere ligne, ſans être ébranlée, franchit les foſſés & les ravins, joint les Alliés & fond ſur eux avec l'impétuoſité de la foudre : jamais on ne vit à la guerre un combat ſoutenu de part & d'autre avec plus de fierté & d'audace; la premiere ligne des ennemis ſe

Mémoires de Villars Tome I.

1691. montra digne de combattre la maison du Roi ; elle ne céda à ses efforts, qu'après avoir vu renverser à coups d'épée ses deux premiers rangs. Le François indigné de la résistance qu'il éprouve, redouble d'audace ; il charge, enfonce, poursuit, sans prendre haleine, la seconde, la troisieme, la quatrieme & la cinquieme ligne. On voyoit dans cette célebre action, les escadrons victorieux se partager en trois troupes, dont une attaquoit un escadron ennemi de front, pendant que les deux autres se jettant dans les intervalles, l'enfonçoient par le flanc.

Campagne de 1691. Il n'y avoit plus qu'une ligne à renverser, & deux mille hommes de cavalerie alloient avoir la gloire d'en battre plus de neuf mille favorisés par l'avantage des lieux, & soutenus d'une infanterie immense. Mais le Maréchal s'appercevant que des charges si furieuses, si réitérées, avoient jetté presqu'autant de désordre parmi les vainqueurs que parmi les vaincus, arrête

tête ses escadrons, & les forme de nouveau à la portée du pistolet de l'ennemi. 1691.

Pendant le combat, la seconde ligne avoit été enfin remplie par les troupes qui arrivoient successivement; elle brûloit d'impatience d'avoir part au danger & à la gloire; le Maréchal, pour la satisfaire, la fait passer à travers les intervalles de la premiere ligne, & donne le signal d'un nouveau combat. Mais les Alliés ne le soutinrent pas avec la même fermeté que le premier; quoique les débris des cinq lignes battues se fussent joints à la sixieme, l'ennemi ne put tenir contre les gendarmes; après une unique décharge, il s'enfuit du côté de la Catoire. Ce ne fut pas sans peine que le Maréchal contint & modéra l'ardeur des siens, qui vouloient poursuivre les fuyards jusques sous le feu de l'infanterie des Alliés qui étoit rangée en bataille le long du ruisseau de la Catoire.

Ce dernier choc, au reste, manqua d'être plus funeste à la France,

1691. que la perte d'une bataille ; il eût au moins été plus difficile d'en réparer les suites. Luxembourg, dans le sein de la victoire, fut sur le point d'être tué. Il marchoit entre deux escadrons qu'il menoit lui-même à la charge. Un garde du roi Guillaume le reconnoît ; soudain il se détache de son rang, vole & se précipite sur Luxembourg à qui il fournit un grand coup d'épée : le Maréchal qui n'avoit pour toute arme qu'une petite canne, pare le coup, frappe l'Anglois au visage, & passe outre ; le téméraire fut percé à l'instant de mille coups.

Campagne de 1691.

Le Maréchal resta deux heures sur le champ de bataille, pour faire enlever ses blessés & ses morts. Après avoir fait la revue des quatorze escadrons, qui seuls avoient défait les ennemis, il trouva que la victoire lui coûtoit quatre cents hommes tués ou blessés. Mais on comptoit, au nombre des premiers, le marquis d'Auger, lieutenant-général, homme plein de valeur & de talents, le marquis de Neuf-

chelles, maréchal de camp, & commandant la maiſon du Roi; les marquis de Toiras & de Rhotelin. 1691.

Les Alliés perdirent quatorze cents hommes tués ſur la place, parmi leſquels le prince d'Anhalt; il y en eut un plus grand nombre de bleſſés; les trophées de la victoire conſiſtoient en 37 étendards, pluſieurs paires de tymballes, quatre cents priſonniers, dont plus de la moitié capitaines, colonels ou brigadiers; les deux comtes de Lippe & le baron de Skeling, généraux-majors, étoient du nombre.

Le duc de Chartres ſe trouva à cette action, il fit les plus vives inſtances au Maréchal pour lui permettre de charger à la tête de la maiſon du Roi. Mais Luxembourg n'eut garde de hazarder une tête auſſi précieuſe à un ſi grand danger; il l'obligea de reſter auprès de lui: le jeune Prince n'étoit encore que trop expoſé.

Du champ de bataille, le Maréchal ſe rendit à Tournai, & deſcendit à la comédie, ſuivi de tous *Mémoires du marquis de Villars T. I.*

les officiers généraux, & au milieu des applaudiſſements d'un peuple immenſe qui ne pouvoit ſe laſſer d'admirer la conduite & la fortune d'un Général, qui avec des forces inférieures, non-ſeulement écartoit des frontieres les horreurs de la guerre, mais ajoutoit encore par ſes victoires un nouvel éclat à la réputation des armes françoiſes.

1691.

Le lendemain, il fut agréablement ſurpris de voir entrer chez lui tous les officiers de la maiſon du Roi qui venoient le remercier d'avoir procuré au corps qu'ils avoient l'honneur de commander, l'occaſion de ſignaler ſa valeur & ſon zele. Au reſte, le Maréchal ne l'avoit choiſi pour le combat de Leuſe, que pour obéir au Roi, qui ſans ceſſe lui recommandoit d'employer la cavalerie de ſa maiſon à quelque coup d'éclat. Ce Prince ne fut gueres moins flatté de la gloire particuliere qu'elle y acquit, que de la victoire même. On regarda dès-lors ce corps comme invincible.

Dépêches de Luxembourg au Roi du 20 Septembre.

Le reſte de la campagne ne fut célebre que par la défaite d'une partie de la cavalerie du général Flemming, que le marquis de Boufflers tailla en pieces auprès de la riviere d'Ourte, dans le Duché de Luxembourg. Le Maréchal, de ſon côté, prévint par des marches ſavantes & rapides, les deſſeins du prince de Valdek ſur Furnes & Dixmude, il ſe ſaiſit lui-même de ces deux places; enſuite après avoir pourvu au ſalut de la frontiere, il ſe rendit à Verſailles. Le Roi le reçut avec l'accueil le plus diſtingué. M. de Louvois étoit mort à la veille, dit-on, d'une diſgrace éclatante : quoi qu'il en ſoit, le Maréchal avoua que c'étoit une perte pour l'Etat. Il diſoit qu'il eût été à ſouhaiter, pour le bien de la France, qu'il ne fût jamais né, ou qu'il ne fût pas mort ſitôt. C'eſt qu'il le regardoit comme l'homme le plus capable de ſoutenir, par ſon expérience & ſes talents, la guerre qu'on l'accuſoit d'avoir allumée par ſa fierté envers 1691.

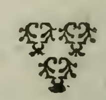
les Princes ligués contre la France.
1691. Luxembourg trouva le marquis de Barbeſieux, fils de Louvois, en poſſeſſion de la place de ſon pere. Le jeune Miniſtre (il avoit à peine 23 ans) n'avoit pas attendu le retour du Maréchal à la Cour, pour lui demander ſon amitié. Malgré ſes querelles avec le pere, Luxembourg la lui accorda généreuſement. Il eſt conſtant qu'il ne tenoit qu'à Barbeſieux, qui avoit reçu de la nature du génie & des talents, de juſtifier le choix du Roi. Mais enivré par l'éclat de ſa fortune, par la ſéduction de l'âge & des paſſions, ce Miniſtre conſuma dans les plaiſirs ſa ſanté & ſon temps, biens dont il étoit également reſponſable à l'Etat; il parut en un mot auſſi négligent, auſſi inappliqué que ſon prédéceſſeur avoit été actif & laborieux. La diſcipline militaire, les opérations de la guerre ſe reſſentirent bientôt de la conduite de Barbeſieux; les emplois devinrent le prix de la faveur, & non des ſervices. Luxembourg, outré de

ces abus, s'en plaignit au Miniſtre même. Celui-ci ſe moqua de ſes plaintes & de ſes conſeils. Le Maréchal indigné, crut qu'il y alloit de l'intérêt de l'Etat, de prévenir le Roi ſur les triſtes ſuites qui réſultoient dans les armées, de la légéreté & de la diſſipation de M. de Barbeſieux. Le Roi témoigna du mécontentement à ſon Miniſtre. Il n'en fallut pas davantage pour lui inſpirer, contre le Maréchal, toute la haine de ſon pere. Il entreprit de donner de terribles dégoûts à M. de Luxembourg. Il réuſſit au point que celui-ci fut ſur le point de quitter le commandement; mais leur méſintelligence n'éclata que deux ans après; ils vivoient alors dans une étroite liaiſon.

1691.

Avant que de paſſer aux événements de la campagne ſuivante, il convient de jetter les yeux ſur les autres parties du théâtre de la guerre. En Italie la fortune ne favoriſa pas moins les armes du Roi que dans les Pays-Bas. M. de Catinat

conquit Villefranche, Nice, Veil-
1691. lane, Carmagnole, Montmélian : ses succès ne furent balancés que par la levée du siege de Coni, le rempart de l'Italie. Sur le Rhin, la campagne fut stérile en événements. Du côté des Pyrénées, le duc de Noailles prit la Seu d'Urgel, place qui lui ouvroit les chemins de l'Arragon ; le Comte d'Estrées bombarda Alicante & Barcelonne. Mais en Irlande on perdit la bataille de Kilconnel qui coûta la vie à Saint-Ruth, général des François ; ce désastre fut funeste, tant parce que l'on perdit l'espérance de conserver l'Irlande, que parce qu'il mit le prince d'Orange en état d'envoyer trente mille Anglois dans les Pays-Bas.



SOMMAIRE

SOMMAIRE

DU CINQUIEME LIVRE.

Campagne de 1692. Projets du Roi : projets des Alliés. Siége de Namur. Luxembourg couvre le ſiége ; ſes ſuccès ; conquête de Namur. Le Roi retourne à Verſailles. Le Maréchal commande ſeul dans les Pays-Bas. Ses vues. Le roi Guillaume veut venger la perte de Namur ; il ſurprend Luxembourg. Deſcription de la bataille de Steinkerque ; les Alliés ſont repouſſés & battus. Suites de la campagne ; bombardement de Charleroi. Campagne de 1693. Beau plan du Maréchal. Le Roi l'adopte. Marche des armées. Le Roi change de deſſein ; ce qui y donne lieu ; il retourne en France. Conduite du Maréchal ; il bat les Alliés en

détail. Il essuie des contradictions de la part de la Cour ; sa fermeté. Conquête d'Hui. Le duc de Virtemberg force les lignes Françoises. Luxembourg marche au roi Guillaume ; il le surprend. Bataille de Nerwinde ; le Maréchal remporte une victoire complette. La Cour n'en peut profiter. Inaction de l'armée ; mutinerie des troupes ; le Maréchal la réprime. Siége de Charleroi ; le Maréchal couvre le siége ; il fait échouer les projets du roi Guillaume. Conquête de Charleroi. Le Maréchal retourne à la Cour. La nation le comble d'éloges. Il reçoit des dégoûts de la Cour ; ses chagrins ; il veut se retirer. Le Roi change de conduite à son égard.





HISTOIRE
DU MARÉCHAL
DE LUXEMBOURG.

LIVRE CINQUIEME.

On a vu dans les campagnes précédentes les succès de la France dans les Pays-Bas, en Italie & sur l'Océan : le Roi ne cherchoit dans la victoire qu'une paix honorable. Mais les Alliés, quoique battus, ne pouvoient soutenir l'idée d'un traité dont ils ne dictassent pas les conditions : l'épuisement auquel ils croyoient la France réduite par tant de combats & d'expéditions, la conquête entiere de l'Irlande leur 1692.

inſpiroient de grandes eſpérances.
1692. Ils ne doutoient point que l'Angleterre délivrée du fleau de la guerre inteſtine, ne portât à ſon tour les allarmes, la terreur & le ravage dans les provinces maritimes de France.

Le Roi, pour déſabuſer les Alliés de l'opinion qu'ils avoient de la diminution de ſes forces, & leur faire voir que ce n'étoit que par amour pour ſes ſujets qu'il vouloit terminer de ſi ſanglantes querelles, forma deux projets également dignes de ſon courage & de ſa puiſſance ; c'étoit de rétablir le roi Jacques ſur ſon trône, & de prendre Namur la plus forte place de l'Europe.

Ces deux entrepriſes n'étoient pas moins difficiles & périlleuſes, que grandes & héroïques. Pour réuſſir dans la premiere, il falloit battre les flottes réunies d'Angleterre & de Hollande, deſcendre en Angleterre, vaincre une armée de terre, forcer enfin une nation pleine de fierté & de courage, à

renverser du trône un Roi qu'elle y avoit placé elle-même. 1692.

La conquête de Namur ne devoit pas éprouver des obstacles moins terribles : il s'agissoit d'emporter à la vue de cent mille hommes une place que la nature & l'art sembloient avoir mis hors d'insulte ; les Alliés se regardoient comme si redoutables dans les Pays-Bas, que loin de trembler pour leurs foyers, ils croyoient que c'étoit à la France à trembler pour les siens.

Guillaume, que la haine, l'envie, la crainte de toute l'Europe, avoient opposé à Louis XIV, moins grand, moins magnanime que le Monarque François, mais aussi ardent, aussi appliqué, plus profond, plus ambitieux, méditoit de son côté des projets qui n'étoient ni moins vastes, ni moins éclatants. Il avoit donné ordre qu'on équipât dans les ports d'Angleterre cent vaisseaux de guerre du premier & du second ordre ; il les partageoit en deux flottes ; il devoit lui-même

Campagne de 1692.

1692. s'embarquer ſur la premiere avec vingt mille hommes , joindre la flotte de Hollande qui lui en amenoit autant, deſcendre en France, & ſoulever les Proteſtants. Pendant ce temps - là l'électeur de Baviere, célébre par de grandes victoires en Hongrie ſur les Turcs, devoit fondre ſur la Flandre Françoiſe avec cent mille hommes, & le duc de Savoie , avec cinquante mille, pénétrer juſqu'à Lyon.

Ces magnifiques projets parvinrent à la connoiſſance du Roi; mais loin d'ébranler ſon courage, ils ne ſervirent qu'à l'animer dans l'éxécution des ſiens ; réſolu de ſe tenir ſur la défenſive en Alſace, du côté des Alpes & des Pyrénées , il réſerva preſque toutes ſes forces pour l'expédition d'Angleterre & de Namur ; il aſſembla dans les Pays-Bas deux puiſſantes armées ; il ſe deſtina à lui-même le commandement de la premiere compoſée de 53 bataillons & de 150 eſcadrons ; l'autre qui devoit arrêter les Alliés, montoit à 57 bataillons & 209 eſ-

cadrons ; elle fut confiée au Maréchal. Indépendamment de toutes ces troupes, il y avoit encore dans les Pays-Bas 11 bataillons & 56 escadrons, tant pour veiller au salut des lignes Françoises, que pour agir dans le Duché de Luxembourg. 1692.

En supposant tous les corps complets, le Roi avoit dans cette seule partie du théâtre de la guerre, soixante & douze mille hommes d'infanterie, & soixante mille de cavalerie ; mais malgré tous ses efforts, l'infanterie des Alliés étoit encore plus nombreuse : c'est qu'ils augmentoient leurs bataillons pendant qu'il diminuoit les siens; de 17 compagnies dont le bataillon étoit composé, il venoit de le réduire à 13, en ajoutant cinq hommes par compagnie ; le bataillon ne montoit plus qu'à six cents hommes, tandis qu'il n'y en avoit point chez les Alliés qui ne fût de huit cents hommes, & quelquefois de mille : on n'est entré dans ce détail que pour donner une plus juste idée

Campagne de 1692.

des forces des François & des Al-
1692. liés. En jettant un coup d'œil ſur l'ordre de bataille des armées en Flandres, il n'y a perſonne qui ne fût tenté de croire que celle de Louis XIV étoit toujours la plus nombreuſe ; il eſt pourtant très-certain que les Alliés l'emportoient preſque toujours par le nombre. On voit par-là que ſi Louis XIV ne pouvoit prévaloir ſur ſes ennemis par la force des bataillons, il vouloit au moins les étonner par le nombre.

Juſqu'ici ce Prince, dans toutes ſes expéditions, avoit toujours ſurpris & prévenu ſes ennemis ; la premiere conquête de la Franche-Comté, celle de Valenciennes, de Cambrai, de S. Omer, de Gand, d'Ypres, de Mons, avoient été entrepriſes preſqu'au milieu de l'hiver ; mais, ſoit qu'il ne trouvât plus les mêmes reſſources dans ſes Miniſtres depuis la mort de l'infatigable Louvois, ſoit plutôt qu'épuiſé par les dépenſes effrayantes de cette guerre, il ne ſe trouvât plus en état d'établir des magaſins

de fourage pendant l'hiver, & de
faire trophée de sa puissance, il est 1692.
constant qu'il ne partit que dans le cours du mois de Mai pour la conquête de Namur ; les Alliés auroient pû alors le combattre avec des forces égales aux siennes.

Au reste, jamais la grandeur d'un roi de France ne parut avec plus d'éclat ; Louis XIV étoit suivi de vingt milles pionniers ; il traînoit après lui trois cents pieces de canon, six mille chariots chargés de munitions de guerre ; tout ce qu'il y avoit de grand dans la nation l'accompagnoit, son fils, son frere, le duc de Chartres, le prince de Condé, le duc de Bourbon, le prince de Conti, le duc du Maine, le comte de Toulouse, le duc de Vendôme, le Grand-Prieur, les maréchaux d'Humieres & de Duras.

Le 20 Mai, il fit la revue des deux armées dans une vaste plaine située entre les rivieres de la Trouille, de la Haisne, & le ruisseau des Estines ; elles étoient rangées sur quatre lignes, au nombre

1692. *Campagne de 1692.* d'environ cent vingt mille hommes, les plus belles troupes du Royaume ; il employa un jour entier à les parcourir. A la vue d'un ſpectacle ſi grand, ſi formidable, il n'y avoit point de François qui ne regardât ſon maître comme le monarque le plus puiſſant de l'univers, un Prince invincible.

Deux jours après, les armées s'ébranlerent tout à la fois. Luxembourg, à la tête de la ſienne, côtoya & protégea celle du Roi juſqu'à ce qu'elle eût entiérement inveſti Namur.

La ſituation ſeule de Namur, au confluent de la Sambre & de la Meuſe, la rend une des plus fortes places de l'univers ; par elle, les Alliés maîtres de ces deux rivieres, pouvoient également arrêter les entrepriſes des François ſur les Pays-Bas, la Hollande & la Baſſe Allemagne, & porter la guerre ſur les frontieres de la Champagne. Ils avoient épuiſé toutes les reſſources de l'art pour ſeconder la nature. C'étoit Cohorn, l'Archimede de

la Hollande, qui avoit ajouté de nouveaux forts aux anciens; il s'y étoit enfermé lui-même résolu de sauver la place, ou de s'ensévelir sous ses ruines. Le prince de Barbançon, Gouverneur de la province, avoit le suprême commandement de la ville; la garnison, composée de l'élite des troupes des Alliés, montoit à dix mille hommes : enfin toute l'Europe regardoit cette expédition comme la plus éclatante & la plus difficile qu'eût jamais entreprise Louis XIV; cependant la force de la place, le nombre & le courage de ses défenseurs, l'art de Cohorn ne furent pas les obstacles les plus terribles que les François eurent à vaincre; il fallut combattre contre la disette, l'intempérie de l'air, des pluies froides & continuelles, tous les éléments qui sembloient s'être déclarés en faveur des Alliés.

1692.

Relation du siége de Namur.

Avant que d'entrer dans le détail de la campagne, on ne peut s'empêcher de faire connoître aux lecteurs les officiers généraux qui se-

conderent le Roi & Luxembourg
1692. avec autant de zele que de courage; c'eſt un hommage que l'Hiſtoire ne peut leur refuſer ſans injuſtice. Monſeigneur, Monſieur, le prince de Condé, les maréchaux d'Humieres & de Duras commandoient ſous les ordres du Roi dans le camp devant Namur. Le comte d'Auvergne, le duc de Villeroi, le prince de Soubiſe, les marquis de Boufflers, de Tilladet, de Rubantel, le duc de Bourbon & le marquis de Ximenes ſervoient en qualité de lieutenants-généraux; les marquis de Montrevel, de Congis, de Montchevreuil, de Guiſcard, de Gacé, le duc de Roquelaure & le baron de Breſſé faiſoient les fonctions de maréchaux de camp. M. de Vauban conduiſoit les attaques.

Campagne de 1692.

On voyoit dans l'armée du Maréchal, le comte de Choiſeul, le comte de Montal, le duc de Vendôme, le prince de Conti, le duc du Maine, le comte de Roſes, le prince de Turenne, lieutenants-généraux; le Grand-Prieur, le mar-

quis de la Valette, le comte de Coigni, les marquis de Vatteville 1692.
& de Polastron, le comte de Busca, maréchaux de camp. Le duc de Chartres commandoit la réserve, M. de Puiségur faisoit la charge de maréchal-général des logis, & le comte d'Artagnan, celle de major-général.

Pendant que le Roi ouvroit la tranchée devant Namur, Luxembourg campoit à la source de la Méhaigne, petite riviere inconnue jusqu'alors, & que ses mouvements ont rendu célebre. Ce fut de ce camp qu'il détacha le comte de Montal avec quatre mille chevaux à Longchamp & à Jennevaux, pour veiller sur l'ennemi qui auroit pû inquiéter les assiégeants; il donna un pareil nombre de troupes au comte de Coigni, tant pour contenir la garnison de Charleroi, que pour protéger les convois que l'une & l'autre armée tiroit de Maubeuge.

Après le départ de ces deux corps, Luxembourg comptoit encore sous ses drapeaux, cinquante

mille hommes ; mais il falloit en
1692. arrêter près de cent mille qui s'assembloient sous Bruxelles.

Guillaume ne faisoit que d'arriver en Hollande ; il avoit été retenu à Londres pendant tout le printemps dans la crainte de voir éclore une conspiration. Car ce Prince, ainsi que tous ceux qui se sont élevés à la souveraine puissance par la force & l'usurpation, fut toute sa vie en bute à de fréquents complots. A peine débarqué en Hollande, il se rendit à Loo, maison de campagne assez solitaire, où il méditoit profondément sur les moyens d'employer utilement les forces de la ligue, & de porter à la France des coups mortels. Ce fut à Loo qu'il apprit que Louis XIV étoit devant Namur. Cette nouvelle ne parut point l'étonner ; il savoit que l'électeur de Baviere n'avoit rien négligé pour rendre la place imprenable, & qu'une puissante armée n'attendoit que sa présence pour marcher au secours de Namur.

Mais une autre nouvelle qu'il reçut en même-temps lui causa de plus vives allarmes. Il fut que Tourville & Château-Regnault, deux des plus grands hommes de mer que la France ait produits, étoient sortis des ports de France avec 44 vaisseaux de ligne, pour frayer au roi Jacques le chemin de son Royaume; que ce Prince, accompagné du maréchal de Bellefonds, devoit s'embarquer lui-même avec vingt mille hommes, & qu'enfin une partie de la nation Angloise ne respiroit qu'après son retour. 1692.

Qu'on juge de la situation de ce Prince : il avoit foulé aux pieds les loix de la nature & de l'équité, pour détrôner son beau-pere & son oncle, & il se voyoit à la veille d'éprouver la même destinée. Sa perplexité étoit d'autant plus grande que ni sa flotte, ni celle de la Hollande n'étoient point encore équippées, & que l'élite des troupes d'Angleterre étoit passée avec lui dans les Pays-Bas. Mais jamais

1692. les talents ſublimes de ce Prince ne parurent avec plus d'éclat : il donna par-tout de ſi bons ordres ; la Reine ſon épouſe, qu'il avoit laiſſée à Londres, les exécuta avec tant d'activité & de bonheur, qu'en moins de huit jours les côtes d'Angleterre furent couvertes de troupes, la mer de vaiſſeaux, & les principaux partiſants de Jacques arrêtés. C'eſt ainſi que, ſans ſortir de la Hollande, ce Prince, par la ſeule force de ſon génie, vint à bout de confondre les projets & les efforts de l'infortuné Stuard.

Hiſtoire de Guill. III, Tom. II, pag. 22, 23.

Mémoires de Barvick.

Libre déſormais d'inquiétude ſur la deſtinée d'une couronne qui lui étoit d'autant plus chere qu'elle lui avoit coûté un crime, Guillaume ne penſa plus qu'à ſecourir Namur. Si la fortune l'eût autant favoriſé dans les Pays-Bas qu'en Angleterre & ſur l'Océan, s'il eût vaincu Luxembourg, & fait lever le ſiege de Namur, il devenoit le Roi le plus puiſſant & le plus glorieux de l'univers.

Il n'en falloit pas tant pour exciter

citer le courage d'un Prince qui n'eut jamais d'autre passion que l'ambition. Il s'ébranle le 6 Juin, & paroît le 8 sur les bords de la Méhaigne ; son armée n'étoit séparée de celle des François, que par la largeur de ce ruisseau presque par-tout guéable ; quelqu'activité qu'il eût mis dans ses mouvements, Louis XIV plus actif encore avoit déja pris la ville de Namur. Quoiqu'on comptât pour rien cette conquête en comparaison de celle des châteaux, cette expédition ne laissoit pourtant pas que d'être utile ; elle mettoit le Roi en état de fortifier Luxembourg d'un corps de 16 mille hommes que le duc de Villeroi & le comte d'Auvergne lui amenerent. 1692.

Luxembourg étoit alors campé dans la plaine d'Acoche ; on ne savoit comment il pourroit empêcher l'ennemi qui avoit une infanterie beaucoup plus nombreuse, mieux exercée, mieux armée que la sienne, de passer un ruisseau qui avoit un cours fort long ; le feu

Campagne de 1692.

ſeul de la mouſquéterie ſuffiſoit
1692. pour aſſurer ce paſſage.

Déja la Méhaigne étoit couverte de ponts ; en vain le Maréchal les foudroya de toute ſon artillerie. Celle des Alliés plus nombreuſe, & d'ailleurs favoriſée par les hauteurs qui dominent le ruiſſeau, leur donnoit une ſi grande ſupériorité, qu'il jugea à propos de retirer ſes batteries ; il fit plus, ſur la nouvelle que le roi Guillaume devoit paſſer la Méhaigne la nuit du 10 au 11, il ordonne aux gardes qu'il avoit placés ſur ſes bords de rejoindre le gros de l'armée ; lui-même recule, laiſſant le paſſage libre, & cédant à l'ennemi une partie de la plaine. Mais il avoit choiſi ſes poſtes avec tant d'intelligence, ſa cavalerie étoit diſpoſée avec tant d'art, que ſans être expoſée au feu des Alliés, elle pouvoit fondre ſur eux à meſure qu'ils paſſeroient la Méhaigne, & les renverſer dans la riviere.

Mémoires de Feuquieres, Tome III, pages 171, 172.

On s'attendoit de part & d'autre à une ſanglante bataille ; tout in-

vitoit Guillaume à décider les armes à la main le ſort de Namur : 1692.
l'intérêt de ſa gloire, que la perte de Mons & les malheureux ſuccès de la campagne précédente avoient obſcurcie ; l'avantage de la Hollande plus ſacré pour lui que celui de l'Angleterre, & qui alloit être expoſée aux coups de la France, s'il laiſſoit tomber Namur entre les mains de Louis XIV ; les ardentes prieres de l'électeur de Baviere qui frémiſſoit d'indignation de ſe voir enlever la plus forte place d'un gouvernement dont il avoit à peine pris poſſeſſion ; enfin la nouvelle de la victoire complette que ſa flotte & celle de Hollande venoient de remporter à la Hogue ſur les François, victoire qui en lui donnant l'empire de la mer, rempliſſoit ſes troupes de joie, de confiance & d'audace.

Mais quelque puiſſants que fuſſent ces motifs pour haſarder une bataille, ſoit que Guillaume fût étonné de la manœuvre hardie de Luxembourg, ſoit qu'il ſe défiât

1692. de l'aſcendant de ce Général, il reſta immobile dans ſon camp, rejettant ſon inaction ſur la crue ſubite & imprévue de la Méhaigne: cette raiſon ne ſubſiſta que juſqu'au 15 Juin.

Ce jour-là même, Guillaume & l'électeur de Baviere paſſent la riviere, chacun à la tête d'un détachement conſidérable; ils entrent dans la plaine, font élargir les routes, coupent ou occupent les haies qui ſéparoient les deux armées: on n'attendoit de part & d'autre que le ſignal du combat. Le Maréchal avoit peine à contenir l'impatiente ardeur des ſiens; mais Guillaume n'approcha pas aſſez près de lui, pour pouvoir être chargé; l'électeur de Baviere moins prudent, fut attaqué par les Carabiniers, & forcé de repaſſer la riviere en déſordre. Depuis le 15 juſqu'au 20, il ne ſe paſſa preſque point d'heure le jour & la nuit qu'il ne ſe livrât de vives eſcarmouches entre les deux armées, les partis en venoient continuelle-

Campagne de 1692.

ment aux mains; mais les François avoient presque toujours l'avantage. 1692.

Dans une de ces rencontres, on prit un capitaine Espagnol qui ne rendit les armes qu'après avoir fait des prodiges de valeur. On le présenta au Maréchal qui se plaisant à honorer le courage jusques dans ses ennemis, le traita avec beaucoup de distinction, & le retint à diner avec lui. A la fin du repas, il lui parla ainsi : *Je sai que vous autres Espagnols vous faites la guerre en honnêtes gens ; je veux la faire de même avec vous. Vous êtes libre, Monsieur ; promenez-vous dans mon camp, & allez rendre compte à M. le prince d'Orange de tout ce que vous aurez vu.* *Lettres de Racine à Boileau Tom. V, page 171.*

Vers le même temps, un soldat François se jetta dans le camp des Alliés; le roi Guillaume lui demanda pourquoi il avoit quitté l'armée de M. de Luxembourg. *C'est qu'on y meurt de faim*, reprit le déserteur : *cependant ne passez pas la riviere; car il vous battra.* *Ibidem.*

1692. Le rapport de ce ſoldat, quoiqu'exagéré, n'étoit pas ſans fondement; il s'en falloit bien que l'abondance régnât dans le camp des François; la cavalerie ſur laquelle le Maréchal fondoit la principale eſpérance de la victoire, ſouffroit beaucoup de la diſette des fourages; les convois qu'on tiroit de fort loin, n'arrivoient que difficilement, parce que les pluies avoient rendu les chemins preſqu'impraticables; mais quelque grandes que fuſſent les incommodités & les fatigues, il n'y avoit pas un officier dans l'armée, pas un ſoldat, qui ne les ſoutînt avec un courage & une gaieté extraordinaires.

C'eſt que le Général animoit tout par ſon exemple; il étoit ſi *Ibidem.* certain du ſuccès de ſes meſures, que dans ces circonſtances ſi critiques pour d'autres chefs, on ne l'avoit jamais vu ſi tranquille. Il fut trois jours ſans monter à cheval, ſans ſortir de ſa tente; il paſſa tout ce temps avec ſes amis,

jouant, converſant avec eux, les excitant à la joie par ſa vivacité & ſon enjouement. Il faut avouer que cette confiance magnanime part d'une ame bien ſupérieure; mais elle étoit tellement dans le caractere du Maréchal, que Madame de Maintenon diſoit de lui, *qu'il prenoit des villes, & gagnoit des batailles en badinant.*

1692.

Lettre de Madame de Maintenon.

Il n'y avoit que le Roi qui, à la veille d'un événement déciſif, ne pouvoit ſe défendre de quelqu'inquiétude; il écrivoit de quatre heures en quatre heures au Maréchal, pour ſavoir des nouvelles de l'ennemi; dans un de ces billets, ce Prince propoſoit de nouvelles idées à ſon Général, puis ſe reprenant avec une modeſtie digne d'un grand homme, il ajoutoit ce qui ſuit: *Ne faites de tout ce que je vous propoſe, que ce que vous jugerez à propos; il n'y a rien que vous n'ayez mieux vu que moi; quelque grandes d'ailleurs que ſoient les forces du prince d'Orange, j'ai une ſi grande confiance en votre capacité, en votre bonheur, & en*

Billet du Roi au Maréchal de Luxembourg du 10 Juin.

1692. *la connoiſſance parfaite que vous avez du pays, que je ne doute point que vous ne le battiez par-tout où il oſera vous attaquer.*

Cependant Guillaume qui ne pouvoit plus excuſer l'inaction à laquelle le Maréchal le réduiſoit ſur les débordements de la Méhaigne rentrée depuis pluſieurs jours dans ſon lit, publioit qu'il feroit périr l'armée Françoiſe ſans la combattre, ou qu'il la feroit décamper faute de ſubſiſtances; bientôt inſtruit par ſes eſpions de la grandeur d'ame avec laquelle les François bravoient la diſette & les fatigues, il renonça à cette vaine eſpérance; il tint conſeil ſur conſeil avec ſes généraux, le réſultat de toutes ces délibérations fut de faire en même-temps les derniers efforts contre l'armée du Roi & celle du Maréchal.

Relation du ſiege de Namur.

En conſéquence de ce nouveau plan, le comte de Tſerclaës-Tilli part d'Hui avec un nombreux corps de cavalerie, pour tomber ſur le quartier du marquis de Boufflers; pendant

pendant ce temps-là Guillaume remonte la Méhaigne jusqu'à sa source, dans l'espérance de surprendre un passage moins dangereux que celui dont le Maréchal lui laissoit la liberté, & de se jetter entre l'armée du Maréchal & les assiégeants. C'étoit le seul moyen de faire lever le siege; mais la vigilance & l'activité du Roi furent telles que Tserclaës se trouva heureux de revenir à Hui sans être battu. Luxembourg, de son côté, n'eut pas plutôt vu l'ennemi décamper, qu'il le suivit sans jamais le perdre de vue: l'une & l'autre armée marcha plusieurs jours à la portée du mousquet, séparées seulement par la Méhaigne: les Alliés s'efforcerent plusieurs fois de la passer; mais Luxembourg les prévint toujours, en leur opposant sa cavalerie qui manœuvra supérieurement.

1692.

Ibidem.

Guillaume, sans se rebuter de tant d'efforts inutiles, vint camper le 22 Juin à Sombref sur la Sambre. Ce mouvement inquiéta le Roi, attendu qu'il ne falloit qu'un

jour aux Alliés pour paſſer cette
1692. riviere, & fondre ſur ſon quartier.
Ibidem. Telles furent les meſures que Luxembourg prit pour ſe garantir d'inſulte; le marquis de Boufflers avec un corps détaché de l'armée des aſſiégeants, eut ordre de s'avancer entre la Sambre & la Meuſe; le Maréchal s'approcha lui-même de la Sambre, ſur laquelle il établit des ponts pour communiquer avec Boufflers; le lendemain il poſta au-delà de la riviere, mais avec ordre de reſter ſur ſes bords, le duc de Vendôme avec la réſerve, & la ſeconde ligne de la droite; ce Prince étoit également à portée de joindre Boufflers ou Luxembourg, ſelon que les circonſtances l'exigeroient. Les Alliés ne pouvoient plus s'ouvrir les paſſages de Namur que l'épée à la main.

Pendant que Guillaume héſite & délibere ſur le parti qu'il doit prendre, les châteaux de Namur capituloient. Il y avoit vingt-deux jours que Barbançon & Cohorn les dé-

fendoient avec une vigueur ſurprenante. Le ſecond étoit bleſſé dangereuſement ; de dix mille hommes, la garniſon étoit réduite à quatre mille. Mais le Roi ne triompha qu'au prix du ſang d'environ neuf mille hommes tués ou bleſſés ; les maladies cauſerent d'ailleurs tant de ravages dans ſon camp, qu'il fut impoſſible de tirer parti des troupes qui ſervirent à cette fameuſe expédition. Ce n'eſt pas que le Roi n'eût pris des ſoins étonnants du ſoldat, ſoit en le ménageant dans les attaques, ſoit en tâchant de lui procurer une ſubſiſtance facile & commode ; mais tous les éléments ſembloient agir d'intelligence avec les Alliés. Les convois furent arrêtés par le débordement des rivieres & des ruiſſeaux ; l'air corrompu par un déluge continuel ; delà, la diſette & les maladies plus funeſtes que le fer ennemi : il eſt conſtant que le ſiege de Namur coûta plus au Roi que toutes ſes conquêtes dans la guerre précédente.

1692.

Campagne de 1692.

M. D. M. D. L. F.

1692. Au reste cet exploit, le plus grand & le dernier de Louis XIV, fut aussi celui où ses vertus guerrieres brillerent avec plus d'éclat; il mit le comble à sa gloire. Actif, infatigable, entrant dans les plus légers détails, plein de prévoyance, d'humanité, d'application, donnant à toute l'armée des exemples de constance, de fermeté, de patience, s'exposant autant & peut-être plus qu'il ne convenoit à un Roi & à un Général d'armée : on sait que le comte de Toulouse fut blessé à ses côtés, & que plusieurs personnes de la Cour eurent le même sort derriere lui ; mais ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est la générosité qu'il témoigna à l'égard d'un sexe fait pour charmer & attendrir les ames magnanimes.

Relation du siege de Namur.

Cinquante femmes de qualité des Pays-Bas s'étoient réfugiées au commencement de la campagne dans la ville de Namur, comme dans un asyle inaccessible aux armes des François ; elles n'avoient pas plutôt vu la place investie,

qu'elles avoient envoyé demander des passeports pour se retirer. On les leur refusa, dans l'espérance que ces femmes effrayées des bombes, amoliroient par leurs pleurs & leurs cris le courage de la garnison, & lui communiqueroient leur frayeur. Mais ces dames pleines de confiance en la bonté d'un Roi dont on publioit par-tout les vertus, ne voyant d'ailleurs que le danger qui les menaçoit, sortent à pied du château, suivies des femmes les plus distinguées de la ville, de leurs enfants & de leurs domestiques ; à la vue de cette longue file de malheureux, le Roi parut surpris ; mais il n'eut pas plutôt appris que c'étoit une multitude de femmes qui réclamoient sa clémence, qu'il les fit conduire avec toute sorte d'honneurs & de respects jusqu'à Philippeville, d'où chacune eut la liberté de se rendre dans la retraite qui lui convenoit le plus.

1692.

Ibidem.

Le jour même que le Roi entra dans Namur, le Maréchal annonça sa victoire aux Alliés par une triple

1692. décharge de ſon Artillerie : à cette triſte nouvelle, ils demeurerent comme immobiles. Luxembourg repaſſa la Sambre en leur préſence, ſans qu'ils oſaſſent l'inquiéter dans ſa retraite ; il vint camper dans la plaine de S. Gérard, tant pour favoriſer les réparations les plus preſſantes de la ville & des châteaux de Namur, que pour procurer à ſes troupes un repos qu'elles avoient mérité par cinq ſemaines de fatigues.

Avant que de retourner en France, le Roi donna rendez-vous au Maréchal à l'Abbaye de Floref. Le réſultat d'une longue conférence fut de ſe tenir le reſte de la campagne ſur la défenſive, attendu que les troupes avoient trop ſouffert pour les conduire à de nouvelles expéditions. Le Maréchal jetta dix mille hommes dans Namur dont le marquis de Guiſcard avoit obtenu le gouvernement ; il en diſperſa autant dans les places de la frontiere; le comte de Coigni fut détaché pour l'Alſace avec un pareil nombre ; enfin, après avoir compoſé

au marquis de Boufflers un corps
de douze mille hommes pour agir 1692.
ſur la Meuſe, les deux armées réunies & incorporées enſemble n'en formerent plus qu'une d'environ 60 mille hommes.

Jamais Louis XIV ne fut reçu dans ſon Royaume avec de plus grands applaudiſſements, qu'après la conquête de Namur ; mais ces témoignages de la joie publique le conſoloient moins du ſang verſé devant cette place, que l'eſpérance de la paix à laquelle il croyoit avoir réduit les Alliés. Après avoir forcé Guillaume d'être ſpectateur de la priſe de Namur avec cent mille hommes, il ſe flatoit d'avoir détruit ſon crédit, crédit dont cet ennemi mortel ne ſe ſervoit que pour aigrir de plus en plus, & perpétuer la haine, l'envie, & la crainte dont l'Europe étoit prévenue contre le nom François. Mais l'événement confondit ſes vœux : les Alliés outrés de la fierté avec laquelle on inſultoit en France à leur diſgrace, n'en demeurerent

1692. que plus fortement attachés les uns aux autres. Guillaume fit valoir si adroitement la destruction de la marine de France dans le combat de la Hogue, la ruine de son commerce, l'épuisement de ses finances & de ses troupes; il annonça enfin de si grands succès, qu'il n'y eut pas un seul Prince parmi les Alliés qui parût desirer la paix.

Tout concouroit à donner de la vraisemblance aux promesses magnifiques de Guillaume. La supériorité du nombre n'étoit que le moindre des avantages de ce Prince. En jettant un coup d'œil sur son armée & sur celle de France, il étoit difficile de croire que celle-ci tînt devant celle-là; on voyoit d'un côté une cavalerie mieux payée, mieux entretenue, & qui avoit toujours vécu dans l'abondance, une infanterie composée de l'élite des troupes Angloises, Allemandes, Espagnoles, Hollandoises, aussi redoutables par la discipline, que par le nombre & la valeur. L'armée Françoise offroit

un ſpectacle bien différent ; la cavalerie qui avoit beaucoup ſouffert 1692.
par la diſette des fourages ſur les bords de la Méhaigne, étoit ruinée ; l'infanterie épuiſée par les travaux du ſiege, par les fatigues des marches & des contre-marches, par des pluies continuelles, étoit hors d'état d'agir.

Les Alliés connoiſſoient ſi bien leur ſupériorité, qu'ils ne paroiſſoient incertains que du choix de leurs conquêtes. Les Hollandois, que la perte de Namur expoſoit aux coups de la France, conjuroient Guillaume de reprendre cette importante place. Les Anglois maîtres de la mer, depuis la journée de la Hogue, exigeoient de lui qu'il vînt aſſiéger Dunkerque, comme le ſeul exploit capable d'indemniſer la nation des frais prodigieux de cette campagne. Ils préparoient déja un embarquement immenſe ſur la Tamiſe. Si Guillaume n'avoit eu à ſe déterminer qu'entre ces deux expéditions, ſon penchant pour la Hollande l'eût

Campagne de 1692.

fait voler devant Namur. Mais il
1692. avoit conçu un deſſein encore plus grand & plus glorieux ; c'étoit de battre le Général qui par ſa manoeuvre l'avoit empêché de ſecourir Namur.

Ce projet qui flatoit ſa vengeance, étoit en même-temps très-ſage ; car quoique Guillaume exagérât ſans ceſſe le triſte état des troupes Françoiſes, il ſavoit que Luxembourg ne lui laiſſeroit jamais entreprendre un ſiege important. Pour ne point éprouver d'obſtacle de ſa part, il falloit donc, par une victoire mémorable, le réduire à n'oſer plus tenir la campagne devant lui.

Cependant, pour cacher ſon deſſein, il ordonne des préparatifs immenſes à Maeſtrecht & à Liege ;
Ibidem. on avoit déja aſſemblé ſur la Meuſe quatre mille bateaux chargés de munitions de guerre & de bouche ; on travailloit avec chaleur à l'embarquement de la Tamiſe ; Namur & Dunkerque paroiſſoient également menacés.

Pendant que Guillaume tenoit

l'Europe en suspens par la grandeur de ses projets, Luxembourg, 1692.
qui les campagnes précédentes, n'avoit eu pour objet que de couvrir la frontiere de la Champagne la plus foible du Royaume; tranquille depuis la conquête de Namur sur le salut de cette province, cherchoit à fixer le théâtre de la guerre dans les provinces maritimes des Pays-Bas, plus riches & plus fertiles que les environs de la Meuse & de la Sambre: en conséquence des ordres du Roi, qui en partant ne lui avoit rien tant recommandé, que de ne pas exposer ses troupes fatiguées à l'événement d'une bataille, son dessein étoit de choisir des camps avantageux, d'où il pourroit arrêter les Alliés; mais il vouloit les choisir dans le pays ennemi, afin de faire subsister son armée à ses dépens jusqu'au mois de Novembre.

Au commencement de Juillet, il décampe d'auprès de Namur, pour se rendre à Soignies. Quoique sa marche fût très-lente, tel étoit l'épuisement de l'infanterie qui avoit

pris Namur, que la plûpart des soldats ne pouvoient le suivre; les chemins étoient remplis de traîneurs, de convalescents, & de malades. Le Maréchal laissa sur la route de gros partis de cavalerie & de dragons pour ramener ces malheureux au camp; il ne perdit pas un seul homme.

1692.

Ibidem.

Arrivée à Soignies, l'armée se trouva dans une extrême abondance de vivres & de munitions. La pureté de l'air, la bonté des eaux, le repos & les soins du Maréchal acheverent de la rétablir.

Dépêche de Luxembourg au Roi du 10 Juillet.

Ce fut dans ce camp tranquille que Luxembourg réfléchissant sur le nombre des Officiers généraux qui étoient dans son armée, & qui approchoit de trente, écrivit au Roi pour lui représenter qu'on n'en avoit jamais employé la moitié dans les armées les plus nombreuses. Ses remontrances furent inutiles. Le Roi pouvoit-il se dispenser d'accepter les services de ses plus illustres sujets; il est vrai qu'on en comptoit beaucoup moins à

proportion dans les armées d'Alsace & d'Italie. Mais tout ce qu'il y avoit de grand dans le Royaume, demandoit comme une grace de servir sous le Maréchal, moins encore à cause de sa haute réputation, que parce qu'on n'avoit jamais vu de Général plus aimable. Aucun n'avoit eu comme lui l'art d'inspirer la confiance, l'émulation : modeste, affable, bienfaisant, il faisoit consister toute sa gloire à faire valoir le zele, le courage, les talents. De toutes les mortifications qu'il reçut de la Cour, la plus sensible fut toujours le refus des graces qu'il demandoit pour les officiers qui s'étoient distingués. Racine témoin oculaire de la conduite du Maréchal, de l'amour & du respect qu'on lui portoit dans son armée, écrivoit à Boileau : *Vous n'avez jamais vu d'homme de cette bonté & de cette magnificence : il est encore plus à ses amis, plus aimable à la tête de sa formidable armée, qu'il ne l'est à Versailles & à Paris.*

1692.

Lettre de Racine à Boileau, tom. V. p. 158.

On a cru devoir entrer dans ce

détail, pour préparer le lecteur à
1692. la bataille de Steinkerque. On sait que Luxembourg fut surpris : tout autre Général peut-être l'eût été en sa place; mais aucun avec des talents égaux aux siens, n'eût évité une sanglante défaite, s'il n'eût eu comme lui le secret de se faire également adorer des officiers généraux, des subalternes & des soldats.

Le roi Guillaume s'étoit approché du Maréchal, feignant toujours de n'être occupé que de l'idée d'un siege. Luxembourg étoit persuadé qu'il tenteroit plutôt l'événement d'un combat; cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, il jette des troupes dans Dunkerque & Calais que les flottes victorieuses d'Angleterre & de Hollande bloquoient; il ordonne au marquis de Boufflers de renforcer la garnison de Namur de dix bataillons, & de venir sur la Lys avec le reste de son corps, pour être à portée de le joindre, supposé que les Alliés l'attaquassent.

Campagne de 1692.

Si, malgré toutes ces précautions, le roi Guillaume eût entrepris le siege de Dunkerque, le Maréchal, pour sauver une place si importante, étoit résolu de livrer bataille à l'ennemi. Son expérience, la connoissance parfaite du pays, & les ressources de son génie sembloient lui en garantir le succès; mais si Guillaume cédant aux instances des Hollandois s'attachoit au siege de Namur, il vouloit avoir la gloire de le faire lever, sans qu'il en coûtat une goutte de sang à la France: dejà il avoit jetté les yeux sur un camp admirable entre Hui & Dinan d'où il eût intercepté les convois que l'ennemi auroit tirés de Liege par la Meuse. Il étoit si certain du succès de ses opérations qu'il avoit d'avance écrit au Roi, que si Guillaume s'attachoit au siege de Namur, il lui feroit essuyer le même affront qu'à Charleroi. C'est avec cette supériorité de vues que Luxembourg faisoit la guerre.

1692.

Quoique l'armée fût très-affoi-

1692. blie, Guillaume, avant que de l'attaquer, jugea à propos de lui tendre un nouveau piege, pour l'affoiblir encore davantage. Il détacha de ſon armée le comte de Hornes avec dix à douze mille hommes; les garniſons de Gand & d'Oudenarde devoient ſe joindre à ce Général, & lui former une armée de vingt mille hommes, à la tête de laquelle il avoit ordre d'aller ſe préſenter devant les lignes de la Flandre Françoiſe. Le Maréchal n'attendit pas que le marquis de la Valette chargé de la défenſe des lignes, lui demandât du ſecours, pour faire partir le comte de Choiſeul avec 36 eſcadrons; mais comme il ſoupçonnoit la ruſe du prince d'Orange, le Comte avoit ordre de s'arrêter à Chievres, pour être également à portée de retourner au camp, ou de voler aux lignes, ſelon que les circonſtances l'éxigeroient.

Après avoir pourvu au ſalut de Dunkerque, de Calais, de Gravelines, de Namur & des lignes, il

il n'étoit pas poſſible que l'armée Françoiſe ne fût très-inférieure à 1692.
celle des Alliés; Luxembourg s'appliqua donc à ne choiſir que des camps très-avantageux ; c'eſt dans ce deſſein qu'il vint ſe poſter à la fin de Juillet dans la plaine d'Enghien, la droite appuyée au village de Steinkerque, la gauche à Hérines, & le quartier général à Hoves. Il n'étoit éloigné que de deux petites lieues de l'ennemi ; mais cet eſpace étoit rempli de haies & de défilés, que Guillaume ne pouvoit franchir, ſans s'expoſer à être battu. Quoique le Maréchal n'appréhendât rien dans ce camp, cependant il ne négligea aucune des précautions que le Général le plus vigilant a coutume d'employer, pour être informé de tout ce qui ſe paſſoit dans l'armée des Alliés ; il tenoit continuellement un grand nombre de partis ſur eux, pour éclairer leurs mouvements ; il entretenoit d'étroites correſpondances dans leurs camps. Mais la fortune ſembla prendre plaiſir à ſe

jouer de ses soins, & même à les tourner contre lui.

1692.

Mémoires de Feuquieres tom. III. p. 276.

M. D. M. D. L. F. Campagne de 1692.

L'électeur de Baviere étoit à-peine arrivé dans les Pays-Bas, que Luxembourg avoit déja trouvé le moyen de corrompre un de ses secretaires, d'autres disent un de ses musiciens, pour être instruit de ses desseins. Cet homme qui avoit la confiance de son maître, ne manquoit pas de donner au Maréchal les avis les plus sûrs. Luxembourg en avoit toujours été très-fidélement servi, parce qu'il lui prodiguoit l'or. Le traître fut découvert dans le temps qu'il écrivoit au Maréchal qu'il alloit être attaqué. Avant que de le livrer au supplice, Guillaume & l'Électeur lui dicterent une autre lettre par laquelle il mandoit à M. de Luxembourg, que les Alliés devoient la nuit du 2 au 3 Août faire avancer de l'infanterie & du canon vers les défilés qui séparoient les deux armées, mais qu'il ne s'en alarmât point; que le roi Guillaume n'avoit d'autre objet que de couvrir un

grand fourage qu'il avoit ordonné vers Steinkerque: cette lettre ne fut pas plutôt partie, que le prince d'Orange fit garder exactement toutes les avenues de son camp, afin que le Maréchal ne pût recevoir d'avis qui le désabusât. 1692.

A la lecture de cette lettre, Luxembourg qui avoit une confiance particuliere en cet espion, non-seulement demeura tranquille; mais il choisit le jour même qu'il devoit être attaqué, pour faire quelques remedes que le dérangement de sa santé lui rendoit nécessaires.

Sur le minuit, les Alliés se mettent en route, ils s'avancent pleins de joie, de fierté & d'espérance. Le roi Guillaume sur-tout triomphoit du succès de sa ruse; peut-être n'avoit-il pas goûté d'instants plus agréables depuis qu'il étoit monté sur le trône; il croyoit toucher au moment glorieux où il alloit remporter une victoire signalée sur un Général qui l'avoit toujours battu: tout sembloit lui an- *Ibidem.*

noncer un ſuccès certain & déciſif.
1692. Il attaquoit l'ennemi dans un poſte où il lui étoit impoſſible d'étendre & de faire manœuvrer ſa cavalerie, par le moyen de laquelle il avoit triomphé juſqu'alors ; c'étoit donc à l'infanterie ſeule à décider du combat, & quels avantages n'avoit pas celle des Alliés ſur la Françoiſe ! Le nombre , l'état floriſſant , un meilleur exercice, de meilleures armes : pour comble de bonheur , le Général ennemi avoit envoyé ſon artillerie à Mons ; le marquis de Boufflers qu'il avoit appellé des bords de la Meuſe, étoit encore éloigné de plus de trois lieues de Steinkerque. Enfin Luxembourg ce chef ſi actif, ſi vigilant, ſi ruſé , étoit ſurpris ; il etoit malade. D'après toutes ces circonſtances étoit-il permis de douter de la victoire ? Cependant la fortune trahit encore ſon attente ; le génie de Luxembourg devoit encore prévaloir ſur le ſien, & la valeur triompher du courage appuyé de l'artifice.

Quelque ſecrete que fût la mar-

che des Alliés, le chevalier de Traci qui commandoit un des partis du Maréchal, apperçut avec l'aurore une colonne qui s'avançoit vers le village de Sainte-Renelle à une lieue de Steinkerque; il écrit sur le champ à son Général, pour lui faire part de sa découverte. Le Maréchal prévenu par son espion, lui répond qu'il sait de quoi il s'agit, & qu'il ait seulement soin de l'observer. Une demi-heure après un capitaine des carabiniers qui étoit aussi en campagne, lui mande qu'il voit une colonne de cavalerie approcher, mais que ce n'est qu'une escorte de fourageurs, attendu qu'il avoit apperçu des travailleurs qui fauchoient; il n'en fallut pas davantage pour confirmer au Maréchal l'avis qu'il avoit reçu du camp des Alliés. Préoccupé de cette idée, il ne fit aucun cas d'un second & d'un troisieme billet de Traci, qui l'assuroit que la plaine se remplissoit de troupes ennemies; enfin sur un quatrieme billet du même partisan, que l'armée entiere

1692.

Mémoires du marquis de Feuquieres.

1692. des Alliés laiſſant Sainte-Renelle à gauche, prenoit la route de Steinkerque, tout malade qu'il eſt, Luxembourg ſe leve, s'habille & monte à cheval; l'alarme ſe répand dans le camp; les Princes, les Généraux ſortent de leurs tentes à demi-habillés; les uns vont ſe mettre à la tête de leurs brigades; les autres en plus grand nombre volent auprès du Maréchal. On conçoit quels furent le déſordre, la confuſion & la terreur dans toute l'armée.

Relation de la bataille de Steinkerque.

Cependant, Luxembourg ſuivi du duc de Bourbon, du prince de Conti, de MM. de Vendôme, du duc de Villeroi, ducomte d'Auvergne, du comte de Tilladet, du duc de Barwick, du prince de Turenne, du prince d'Elbœuf, du chevalier de Gaſſion, s'avance ſur une hauteur entre Rebeck & Steinkerque, d'où il apperçut, le plus grand & le plus terrible ſpectacle, une armée de 80 mille hommes qui marchoit à lui avec autant d'ordre que de fierté.

Dans de si terribles circonstances, il n'y avoit que des prodiges de génie, de valeur & d'activité, qui pussent garantir l'armée Françoise de sa ruine. Luxembourg, sans laisser appercevoir sur son front & dans ses yeux le plus léger nuage d'inquiétude & d'embarras, fait ses dispositions en présence de tous les Officiers généraux qui l'accompagnoient. Son armée n'avoit point de champ de bataille ; il lui en assigne un à la tête du camp : il la forme sur un terrein entrecoupé de fossés, de haies & de petites maisons : persuadé que l'ennemi dirigera sa principale attaque contre le village de Steinkerque, il remplit les avenues de ce village de l'élite de son infanterie ; sa gauche pouvoit être tournée & enveloppée à la faveur des bois, elle est sur le champ renforcée d'une brigade d'infanterie ; enfin, Luxembourg embrassant tous les objets à la fois, mande à Boufflers d'accourir avec la cavalerie & les dragons ; il donne ordre au duc

1692.

Mémoires du marquis de Feuquieres t. III. p. 279.

Relation de la bataille de Steinkerque.

du Maine qui commandoit la ca-
1692. valerie de la gauche, d'avancer jusqu'au-dessus d'Enghien, & d'y attendre l'ennemi en bataille, pour tomber sur lui, lorsqu'il l'auroit lui-même repoussé & chassé de devant Steinkerque. Quoique la disposition du pays rempli de haies & de défilés ne permît point à ce Prince d'exécuter cet ordre, il est constant qu'il contribua infiniment à la victoire; le soldat, en voyant son Général, tout surpris qu'il étoit, non-seulement ne pas désespérer du succès, mais encore agir, comme s'il eût eu l'événement entre ses mains, sentit renaître sa confiance & son audace; il combattit avec un courage dont il n'y a presque point d'exemple dans l'histoire.

Pendant que tous les Officiers généraux, qui dans cette mémorable journée signalerent à l'envi les uns des autres leur zele & leur valeur, vont par-tout exécuter les dispositions du Maréchal, lui-même rangeoit en bataille sous Steinker-
que

que, les brigades à mesure qu'elles arrivoient; il fut obligé de les former sur six lignes, à cause de la disposition du terrein qui étoit très-resserré. Voici le nom de ces braves légions qui eurent le plus de part à la gloire de cette bataille; on les nommera, comme elles furent placées, sans distinction de rang. La brigade de Bourbonnois occupoit la premiere ligne; à sa droite étoit un corps de dragons à pied soutenus par les régiments Royal-Italien, Royal-Roussillon & Provence; à gauche le régiment de Champagne; la seconde ligne étoit composée de la brigade de Stoup, Suisse; la troisieme, de Porlier de la même nation; la brigade des Gardes remplissoit la quatrieme; elle étoit suivie de celle de Zurlauben, & enfin de celle du Roi qui formoient la cinquieme & la sixieme ligne. La Maison du Roi à la tête de laquelle combattoit le comte de Choiseul, soutenoit ce corps immense d'infanterie; la gendarmerie étoit à sa droite, les

1692.

Ibid.

grenadiers à cheval défendoient
1692. le cimetiere de Steinkerque : le Maréchal, afin de faire agir tous ces différents corps en ordre & ſans confuſion ménagea entr'eux un aſſez grand intervalle.

En parcourant les rangs, Luxembourg, les Princes, les Généraux exhortoient le ſoldat à combattre avec une fermeté digne du nom François : par-tout ils entendirent des cris de *vive le Roi*, qui ſembloient annoncer la victoire.

Cependant il y avoit plus de deux heures que les Alliés foudroyoient l'armée françoiſe de toute leur artillerie. Le Maréchal ne pouvoit y répondre, parce que ſon artillerie n'arriva qu'à l'inſtant même que l'action commença, c'eſt-à-dire, ſur les neuf heures du matin; il la diſtribua avec la même ſupériorité que ſon armée.

Mémoires du marquis de Feuquieres t. III. p. 185.

Jamais Général n'avoit fait en ſi peu de temps de ſi belles diſpoſitions; mais, quoique la rapidité avec laquelle elle fut exécutée tînt du prodige, le Maréchal eût été

battu, si le prince d'Orange, à la sortie des défilés, au lieu de ranger ses troupes en bataille, les eût menées aux François, distribuées comme elles étoient en colonnes; le choc des colonnes eût ouvert, pénétré & séparé l'armée ennemie, qui jamais n'eût pû se rallier: cet excès de sagesse est la seule faute qu'on puisse reprocher au prince d'Orange dans cette fameuse journée. Mais on n'en faisoit pas impunément devant le Maréchal: lui laisser le temps de se reconnoître, c'étoit lui abandonner la victoire. Telle étoit la confiance qu'il avoit en ses troupes, que dès qu'il les eut vu en état de combattre, il se regarda comme victorieux.

1692.

Les commencements de l'action ne furent pourtant rien moins qu'avantageux. Déja la brigade de Bourbonnois écrasée par le feu des Alliés, avoit perdu du terrein & une batterie de canons; la seconde ligne avoit eu le même sort: tout annonçoit une sanglante défaite, lorsque le duc de Virtemberg, par la plus

1692. audacieuſe de toutes les manœuvres, vint encore augmenter le trouble & le déſordre parmi les François. Ce Prince s'étoit tenu juſqu'alors embuſqué derriere les haies avec huit bataillons Anglois & Danois; il n'eut pas plutôt apperçu la brigade de Stoup plier, qu'on le voit ſortir tout-à-coup de ſon poſte; il accourt, s'approche juſqu'à vingt pas de la troiſieme ligne, plante des chevaux de friſe, à couvert deſ quels il fait un feu tel qu'on n'e avoit jamais vu de plus terrible les François qui n'étoient armés qu de mouſquets, tandis que l'ennem ſe ſervoit du fuſil, ne pouvoient répondre que foiblement. Ce qu devoit arriver, arriva. La troiſiem ligne plie, l'ardent Virtember pourſuit la victoire; il s'empa d'une batterie de dix pieces de c non qu'il pointe auſſi-tôt contre l reſte de l'infanterie Françoiſe.

Hiſtoire de Guillaume III. tome II, p. 16.

Rélation de la bataille de Steinkerque.

Quoique la défaite de ces tro lignes ne parût point intimider le autres, le Maréchal ne jugea pa à-propos de ſoutenir plus long

temps le combat avec des armes si inégales. Il n'y avoit qu'un moyen d'arracher la victoire à l'ennemi; c'étoit de le priver de l'avantage de son feu. Luxembourg suivi des Princes & de la plus haute noblesse du Royaume, se met à la tête de la brigade des Gardes, & lui déclare qu'il faut marcher aux Alliés la pique & l'épée à la main. 1692.

Le duc de Chartres commandoit la réserve: en apprenant que le duc de Bourbon, le prince de Conti, MM. de Vendôme, de Villeroi, de Barvick s'ébranloient pour attaquer l'ennemi, il envoya conjurer M. de Luxembourg de lui permettre de combattre avec eux. Luxembourg persuadé que la présence d'un petit-fils de France exposé au plus grand danger, ne pouvoit qu'exciter le courage des troupes, se rendit à ses instances; mais en arrivant, le jeune Prince reçut une blessure considérable à l'épaule: le Maréchal effrayé se vit obligé de se servir de toute son autorité, pour le forcer de retourner à son poste. *Ibidem.*

1692. Cependant l'ordre d'attaquer avec la pique & l'épée avoit été reçu des officiers & des soldats des deux regiments des Gardes avec transport : ils l'exécuterent avec une gaieté qui caractérise le génie de la nation Françoise : en marchant à l'ennemi à travers un déluge de plomb & de feu, les uns chantoient, les autres rioient & plaisantoient. Après l'action hardie & brillante du corps de Virtemberg, il n'y avoit personne qui ne s'attendît de sa part à la plus terrible résistance ; mais soit que les Alliés fussent épuisés de la longueur & de la fureur du combat, soit qu'ils fussent étonnés de l'audace avec laquelle les François dédaignant les armes à feu, marchoient à eux, il est constant qu'ils ne soutinrent pas dans ce nouveau combat la gloire qu'ils venoient d'acquérir. Il n'y eut de danger pour les François, qu'en franchissant l'intervalle qui les séparoit de l'ennemi : en effet, ils n'eurent pas plutôt arraché les chevaux de frise, qu'ils

Lettre du maréchal de Luxembourg au Roi du 6. Août.

s'élancent & se précipitent dans les rangs, furieux & ne respirant que le sang. Les Anglois & les Danois ne s'abandonnerent pas à la vérité à une fuite honteuse, mais ils se laissoient égorger sans se défendre & sans demander quartier: de sept mille hommes que Virtemberg avoit conduits au combat, il ne s'en sauva peut-être pas cent: c'est dans cet endroit que furent tués les généraux Anglois Mackai, Douglas, d'Anglus & un nombre étonnant d'officiers: non-seulement on reprit le canon qu'on avoit perdu, mais on s'empara encore d'une batterie qui appartenoit à l'ennemi.

1692.

Relation de la bataille de Steinkerque.

Luxembourg, sans donner à l'ennemi le temps de se reconnoître, le poursuit & le précipite dans les défilés dont il étoit sorti pour combattre. La cavalerie des Alliés tenta en vain les plus grands efforts pour soutenir son infanterie vaincue; les bataillons que le Maréchal avoit jettés dans les haies dont il s'étoit emparé, la re-

poussa toujours & la mit en dé-
1692. sordre.

Mémoires de Barwich. t. I. page 120.

Pendant qu'on combat avec tant de gloire & de succès sous Steinkerque, il se livroit des actions sanglantes le long du front des deux armées. Le chevalier de Gassion à la tête du régiment Dauphin tailla en pieces un bataillon Anglois embusqué derriere des haies; il le poursuivit jusqu'à la plaine, où il eut encore la gloire de défaire plusieurs bataillons qui étoient venus à son secours. Le prince de Conti de son côté & le duc de Barwick n'eurent pas plutôt vu la destruction du corps de Virtemberg qu'ils étoient retournés à la droite; le Prince & le Duc menerent eux-mêmes le régiment de Provence à la charge; ils défirent quatre bataillons. Le régiment de Champagne & celui de Nice conduits par le marquis du Montal, détruisirent presqu'entiérement le régiment des Gardes Angloises; le marquis de Boufflers qui avoit volé aux ordres du Maréchal, arriva assez tôt avec

ſa cavalerie & ſes dragons pour tailler en pieces une brigade Allemande commandée par le prince de Naſſau-Sarbruck. Enfin on peut dire qu'il y eut autant d'actions remarquables qu'il y eut de haies & de ravins à franchir : mais les François furent par-tout victorieux ; le Maréchal pourſuivit les vaincus par les mêmes chemins par où ils étoient arrivés, avec tant d'ordre & de vivacité, qu'il leur fut impoſſible de ſe rallier.

1692.

Ibidem.

Le roi Guillaume voyant ſon armée par-tout repouſſée, fit ſonner la retraite ſur les ſept heures du ſoir : on le pourſuivit juſqu'à la nuit. Si le duc du Maine eût pû exécuter, avec la cavalerie de la gauche, l'ordre que le Maréchal lui avoit donné d'approcher du petit Enghien, & d'y attendre l'ennemi, il ne ſeroit peut-être pas échappé dix bataillons du champ de bataille ; mais malgré tous les efforts du Duc, la ſituation du pays, rempli de haies, de foſſés & de bois, ne lui permit pas, comme

on l'a déja dit, de ranger ſa cavalerie en bataille.

1692.

C'eſt ainſi que protégé par les ténebres de la nuit, & les défilés, Guillaume eut le bonheur de regagner ſon camp. Dans ſa retraite il fit mettre le feu à une prodigieuſe quantité de poudre & de chariots; il laiſſa ſur le champ de bataille environ douze mille hommes: on prétend qu'il en ramena preſqu'autant de bleſſés.

Lettres du maréchal de Luxembourg au Roi du 8. Août.

Quoi qu'il en ſoit, cette victoire ne produiſit aux François que beaucoup de gloire; elle leur coûta ſix mille hommes tués ou bleſſés: il eſt vrai que le Maréchal dans une lettre qu'il écrivit au Roi, prétend que le nombre n'en parut ſi grand, que parce qu'on y comprit tous les déſerteurs depuis le commencement de la campagne, & tous les ſoldats qui étoient morts de maladie depuis le ſiege de Namur. Mais on perdit des officiers du mérite le plus diſtingué, entr'autres le prince de Turenne, digne par ſa valeur & ſes talents de porter un ſi grand nom.

Il ne faisoit presque que d'arriver de la Morée, où il avoit gagné des batailles contre les Turcs. La gloire de servir sa patrie en qualité de subalterne, lui avoit paru préférable à celle de commander les armées étrangeres; le marquis de Tilladet, dont on a parlé plusieurs fois avec éloge, tous les deux étoient lieutenants-généraux; le marquis de Bellefonds, le colonel Stoup, le marquis de Firmarcon, brigadiers ou colonels, eurent le même sort. 1692.

On ne trouvera pas le carnage de part & d'autre étonnant, si l'on considere que le terrein sur lequel on combattit avec acharnement pendant dix heures, n'avoit gueres qu'une demi-lieue d'étendue. Le vainqueur ne fit que quinze cents prisonniers; il prit douze drapeaux & dix pieces de canon.

Dans la relation de cette mémorable journée, Luxembourg ne parle que du courage & des talents des officiers généraux. Voici le nom de ceux à qui la fortune ou le zele fournirent le plus d'occa-

Manuscrits de la maison de Lux.

sions de se signaler: le prince de
1692. Conti, qui après Luxembourg eut le plus de part à la victoire; ce Prince aussi éclairé que brave eut deux chevaux tués sous lui; en changeant pour la troisieme fois de cheval, il disoit froidement: *Je vois bien que l'ennemi en veut à mon écurie*: le duc de Chartres blessé, le duc de Bourbon qui, quoique malade, fit des prodiges de valeur; le duc de Vendôme, le duc de Villeroi, le duc de Barvick, le prince de Turenne, le marquis de Tilladet, le marquis de Boufflers, le marquis du Montal, le Grand-Prieur, le chevalier de Gassion, le prince d'Elbœuf, le comte d'Artagnan, le marquis d'Alegre, qui y fut blessé; les comtes de Mailli, de Luxe, d'Albergotti, le chevalier d'Angoulême; ces cinq derniers n'étoient que brigadiers ou colonels.

Au reste Luxembourg usa de la victoire comme à Fleurus: non-seulement il prodigua aux blessés des vaincus les mêmes soins qu'aux

ſiens, mais il permit à ceux qui pouvoient ſoutenir le mouvement 1692.
de la voiture de retourner au camp.

La nouvelle de la victoire fut reçue en France avec des tranſports incroyables. Quoique la nation fût accoutumée à vaincre, elle ſembloit toujours triompher avec une nouvelle joie, lorſque c'étoit le prince d'Orange qui fourniſſoit matiere à ſes triomphes; ce ſentiment n'étoit pas dicté par la crainte, mais par la haine; les François pénétrés de reſpect & de vénération pour l'autorité légitime, ne voyoient dans Guillaume qu'un uſurpateur, un nouvel Abſalom, qui pour ſatisfaire ſa criminelle ambition, rempliſſoit l'Europe de troubles, de ſang & de calamités: il faut avouer auſſi que les circonſtances qui accompagnoient le dernier combat, les ſuites irréparables d'une défaite, ajoutoient encore à l'éclat de la victoire: après avoir vu Luxembourg avec une armée ſurpriſe & preſque vaincue, repouſſer & battre un ennemi for-

midable, il n'y avoit personne qui
1692. ne le regardât désormais comme un Général invincible; on ne pouvoit se lasser d'admirer un homme dont le génie & la fortune sembloient enchaîner les événements.

Mais pendant que la capitale, les provinces, les armées retentissoient des éloges qu'on prodiguoit à Luxembourg, d'ingrats & inutiles courtisans, pour diminuer aux yeux du Roi le mérite du vainqueur, ne cessoient de répéter : Mais enfin il a été surpris. *Eh qu'eût-il fait de plus*, s'écria enfin le Roi indigné, *s'il eût surpris?* Quoique Louis XIV n'aimât pas Luxembourg autant qu'il l'estimoit, quoiqu'il lui donnât, comme on verra dans la suite, d'assez grands dégoûts, telle étoit l'idée qu'il avoit de ses talents & de son amour pour l'Etat, qu'il regarda toujours comme de vils & méprisables jaloux, ceux qui tenterent d'affoiblir à cet égard la haute opinion qu'il avoit conçue de lui.

Tout vaincu qu'il étoit, le roi

Guillaume n'éprouvoit point chez les Alliés les traits de la malignité; il n'y avoit au contraire personne parmi eux qui ne vantât la sagesse avec laquelle il avoit préparé la bataille dans des lieux dont la situation sembloit lui annoncer la victoire; l'habileté avec laquelle il avoit affoibli & surpris un Général actif & vigilant; son courage héroïque dans le combat; ses ressources dans la retraite; enfin la grandeur d'ame avec laquelle il soutenoit un revers si imprévu, si accablant. 1692.

Ce Prince paroissoit en effet si peu effrayé de sa défaite, qu'il publioit déja que la campagne ne se passeroit point qu'il ne livrât aux François une nouvelle bataille plus sanglante encore que celle qu'il venoit de perdre; il n'attendoit, pour se mesurer de nouveau avec son vainqueur, que l'armée d'Angleterre qu'il avoit destinée à faire une invasion en France.

Luxembourg qui apprenoit tous les jours par les déserteurs des

Alliés, qui passerent au nombre de
1692. près de deux mille dans son camp, de nouvelles circonstances de la perte immense de ce Prince, vouloit de son côté tomber sur lui & le combattre, avant qu'il eût été joint par les vingt mille Anglois, qu'il avoit mandés. Dans le découragement où étoient les Alliés, il est constant qu'il eût achevé de détruire les troupes échappées au carnage de Steinkerque. Les partis, les détachements ne se présentoient qu'avec les marques de la plus vive frayeur devant ceux des François:
Campagne de 1692. quelques jours après la bataille de Steinkerque, le marquis de Rosen étant sorti du camp avec un parti de six cents chevaux, en rencontra un de deux mille, il fond sur lui; il avoit à peine enfoncé l'avant-garde, que la fuite avoit dispersé le reste. Mais Luxembourg eut beau représenter au Roi les suites avantageuses d'une nouvelle victoire; ce Prince à qui il étoit plus difficile, après ses succès, de trouver des soldats, qu'aux Alliés après

leurs

leurs défaites, n'approuva point les vues du Maréchal ; il affoiblit même son armée de cinq régiments de dragons, qu'on envoya au secours du Dauphiné dévasté par le duc de Savoie. 1692.

Le Maréchal qui avoit ainsi les mains liées, resta dans son camp jusqu'à ce que la disette des fourages, & l'infection des cadavres entassés les uns sur les autres, l'en chassassent : il vint se poster à Lessines, d'où il détacha le marquis de Bouffiers avec 60 escadrons, pour aller faire contribuer le pays des Alliés qui est situé sur la Meuse.

Guillaume dont l'armée, depuis la jonction des Anglois, étoit plus nombreuse qu'au commencement de la campagne, entreprit de faire *Ibidem.* repentir le Maréchal de sa confiance. Il s'ébranle pour s'emparer de Courtrai, ville ouverte & sans défense ; mais quoiqu'il eût un jour d'avance, le Maréchal le prévint, & le força de se retirer à Deinse. Après quelques jours d'inaction, Guillaume marcha de nouveau vers

1692. la Knoque ; il vouloit prendre ce fort & bombarder Dunkerque ; dans ſa marche il occupa Furnes & Dixmude qui étoient démantelés ; mais Luxembourg l'empêcha de pénétrer plus avant.

Au reſte, il ſe donna bien de garde d'empêcher les Alliés de fortifier Furnes & Dixmude, il vouloit les laiſſer travailler pour les François : en effet, au commencement de l'année ſuivante, le marquis de Boufflers emporta ces deux poſtes dans leſquels Guillaume avoit formé d'immenſes magaſins ; il y fit auſſi priſonniers quatre mille Anglois.

Pendant que le Maréchal fermoit aux ennemis le chemin de Dunkerque, le marquis de Boufflers portoit la terreur & le ravage le long de la Meuſe ; le marquis d'Harcourt battoit ſur la riviere d'Ourte, dans le Duché de Luxembourg, trois

Campagne de 1692. mille chevaux des Alliés ; enfin le comte de Guiſcard, gouverneur de Namur, vengeoit avec éclat l'échec qu'avoit reçu une partie de

sa garnison qui avoit été battue par celle d'Hui, en forçant le fauxbourg de Stat sous Hui, & en détruisant un corps de troupes des Alliés. 1692.

Cependant Guillaume rebuté de tant de mauvais succès, n'attendit pas la fin de la campagne pour quitter son armée; il se rendit à la Haie, pour obliger les Etats-Généraux à redoubler d'efforts la campagne suivante. On leva par ses ordres de nombreuses troupes en Allemagne, en Danemarck, & jusques dans la Suede; la promesse solemnelle qu'il fit aux Anglois de les mettre au commencement du printemps en possession de Dunkerque qu'il tenoit, disoit-il, bloquée par Furnes & Dixmude, leur fit non-seulement oublier les disgraces présentes, mais elle valut à Guillaume, de la part de cette nation, des secours immenses en argent & en troupes.

Tandis qu'il ébranle ainsi toute l'Europe, & l'épuise pour accabler la France sous le poids de sa haine

& de sa puissance, Luxembourg
1692. plus heureux que lui dans ses projets, faisoit bombarder Charleroi par le marquis de Boufflers : l'électeur de Baviere qui ne s'attendoit à rien moins qu'à voir les François oser entreprendre une expédition en présence d'une armée telle que la sienne, se hâta d'appeller à son secours le roi Guillaume qui ne s'étoit pas embarqué pour l'Angleterre. Guillaume accourut, mais ce ne fut que pour avoir la douleur d'être témoin de la ruine de Charleroi. Quelques efforts qu'il fît, soit pour attirer le Maréchal à une bataille, soit pour approcher du corps de Boufflers, Luxembourg par le seul choix de ses camps, l'arrête par-tout : le bombardement dura huit jours; Boufflers ne se retira qu'après avoir abymé une partie de la ville & des fortifications.

Tels furent les événements de la campagne en Flandres : ils furent presqu'aussi avantageux en Alsace; le Maréchal de Lorge défit

& prit au combat de Phortzeim le duc de Virtemberg; il fit lever le siége d'Ebernbourg au Lantgrave de Hesse; il n'y eut que du côté des Alpes qu'on éprouva d'assez grands désastres. M. de Catinat, faute de troupes, ne put empêcher le duc de Savoie de prendre Gap & Embrun. La France n'en eût pas été quitte pour la perte de ces deux places, si le duc de Savoie n'eût été arrêté, au milieu de ses succès, par une fâcheuse maladie; au reste les Alliés firent les plus terribles ravages dans le Dauphiné, funestes, mais justes représailles de la maniere dont les François avoient traité le Palatinat & la Savoie: c'est ainsi que la guerre devenoit de jour en jour plus terrible & plus ruineuse. 1692.

A son retour en France avec les Princes & les Seigneurs qui avoient partagé avec lui la gloire de la journée de Steinkerque, Luxembourg jouit sur la route & à Paris d'un triomphe aussi agréable qu'imprévu: les chemins, les rues étoient *Siecle de Louis XIV.*

1692. remplis d'une foule de citoyens qui, par leurs applaudiſſements, s'empreſſoient de lui témoigner, ainſi qu'aux braves compagnons de ſa victoire, la reconnoiſſance & le reſpect dont ils étoient pénétrés; les femmes ſur-tout plus ſenſibles à la gloire des héros, ſignaloient leur joie par des démonſtrations plus vives & plus flateuſes : on ſait que les hommes portoient alors des cravates de dentelle qu'on n'arrangeoit qu'avec aſſez de ſoin & de temps; dans le déſordre qu'avoit excité la ſurpriſe, les Princes & les Généraux, pour être plutôt prêts à recevoir l'ennemi, avoient négligemment paſſé ces cravates autour de leur cou. Les femmes, pour rappeller aux vainqueurs le ſouvenir de cette celébre journée, avoient inventé une nouvelle parure faite ſur le modele de ces cravates; il n'y en avoit point à la Cour ou à la ville qui ne s'empreſsât d'attirer ſur elle les regards des héros de Steinkerque, par cet ornement dont on voit encore aujourd'hui

des traces ; toutes les bijouteries, les modes nouvelles étoient à la 1692.
Steinkerque ; on regardoit avec une complaisance mêlée d'admiration un officier qui s'étoit trouvé à cette sanglante action ; on peut dire enfin, qu'il n'y a peut-être que la bataille de Fontenoi, gagnée par Louis XV en personne, qui ait fait une impression plus vive & plus agréable dans le Royaume.

Luxembourg n'avoit qu'un moyen de justifier & d'augmenter encore 1693.
les marques d'estime & de vénération qu'il recevoit de ses concitoyens ; c'étoit de leur procurer la paix par de nouveaux triomphes ; la paix, depuis la journée de la Hogue, devenoit de jour en jour plus nécessaire ; la victoire, en rendant les Alliés maîtres de la mer, les mettoit à portée de faire des descentes en France, de bloquer, de bombarder ses ports, d'interrompre & d'anéantir son commerce ; le Roi se voyoit forcé d'entretenir de nombreuses troupes dans les provinces maritimes ; ce-

1693. pendant les recrues devenoient plus rares; l'argent, le nerf de la guerre, manquoit; & ce qui étoit bien plus funeste, la disette affligeoit le Royaume. Dans ces circonstances, Louis XIV fit quelques propositions de paix; mais le Prince d'Orange ne manqua pas de les rejetter hautement. Si le Roi de France, disoit-il, malgré ses victoires, recherche la paix, c'est que son Royaume est épuisé, ou qu'il cherche à nous désunir pour nous accabler les uns après les autres: ainsi quel que soit le motif qui le fasse agir, les Alliés n'ont qu'un parti à prendre, c'est de poursuivre la guerre jusqu'à ce que ce Prince ambitieux, qui vouloit donner des fers à l'Europe, soit réduit aux anciennes bornes de son Empire. Luxembourg qui les voyoit s'aguerrir & s'animer de jour en jour, vouloit, tandis que le François étoit encore plein de vigueur & de courage, terminer la querelle par un coup décisif. C'est dans cette vue qu'il conseilla au Roi d'assembler ses

Manuscrits de l'Hôtel de Luxembourg.

ſes principales forces dans les Pays-Bas, de les partager en deux armées à la tête deſquelles ce Prince d'un côté, & lui-même de l'autre, iroient chercher le Prince d'Orange pour l'accabler. 1693.

Mais ce projet demandoit une exécution prompte & rapide : il falloit ſe mettre en campagne au commencement du printemps, & prévenir l'arrivée des troupes qui hivernoient en Allemagne. Il eſt conſtant que le prince d'Orange n'auroit eu alors à oppoſer aux François qu'environ 60 mille Anglois, Eſpagnols, ou Hollandois; s'il eût oſé attendre le Roi & Luxembourg, il n'y avoit point de camp dans les Pays-Bas qui eût pû le garantir d'une entiere défaite; s'il eût cherché un aſyle en Hollande, les deux armées Françoiſes l'euſſent pourſuivi ſans lui donner le temps de ſe reconnoître : le Maréchal étoit perſuadé qu'à la vue de l'orage prêt à éclater ſur eux, les Etats-Généraux ſe hâteroient de ſigner une paix particuliere; *Ibidem.*

1693. il n'en eût pas fallu davantage pour diſſoudre la grande alliance ; l'Eſpagne, la Savoie auroient certainement ſuivi l'exemple de la Hollande.

La grandeur du projet flatta le Roi ; il l'adopta. Tel fut en conſéquence ſon plan de campagne. *Campagne de 1693.* Une armée médiocre en Alſace, pour diſputer le terrein à l'ennemi ; une autre moins nombreuſe en Rouſſillon ; celle du Dauphiné fut augmentée ; Monſieur reſta en *M. D. M. D. L. F.* France en qualité de lieutenant-général du Royaume avec huit mille hommes.

Toutes ces meſures priſes, les côtes garnies de troupes, il reſtoit au Roi, pour exécuter ſon entrepriſe, cent vingt-deux bataillons, & deux cents ſoixante & ſix eſcadrons, ſans compter quinze mille hommes qui devoient garder les lignes, ou agir dans le Duché de Luxembourg.

Mais quoique le Roi eût ſaiſi le projet avec une ardeur incroyable, quoiqu'il fût le Prince de ſon temps le plus actif & le mieux ſervi, le

malheur des circonſtances fit perdre un temps précieux : tous les préparatifs qui auroient dû être faits au commencement d'Avril, ne le furent qu'à la fin de Mai. La diſette d'argent ne permit point d'établir des magaſins de fourage pour la ſubſiſtance de 60 mille chevaux.

1693.

Campagne de 1693.

Quelque fâcheux que fût ce contre-temps, le Maréchal chargé de l'exécution, avoit ſi bien pris ſes meſures, qu'il étoit impoſſible au roi Guillaume d'échapper au coup terrible qui lui étoit préparé ſans un accident imprévu qui ſuſpendit la marche des troupes.

Ibidem.

L'armée à la tête de laquelle le Roi devoit combattre, compoſée de l'élite des troupes du Royaume, étoit aſſemblée ſous Tournai ; elle montoit à 50 mille hommes, 52 bataillons & 116 eſcadrons. Celle du Maréchal plus nombreuſe, mais moins aguerrie, s'étoit déja avancée juſqu'à Givries ; elle conſiſtoit en 70 bataillons & 160 eſcadrons, environ 60 mille hom-

mes. Luxembourg n'attendoit plus
1693. que les derniers ordres du Roi pour marcher à l'ennemi, lorſqu'il apprit que ce Prince étoit tombé malade au Queſnoi. Les deux armées reſterent campées juſqu'au 3 Juin. Guillaume profita de ce temps pour raſſembler ſes troupes. Son activité ne l'eût pas encore ſauvé, ſi de nouveaux événements n'euſſent inſpiré de nouveaux deſſeins au Roi, ou plutôt ſi la providence qui a tant de fois ſauvé la France, lorſqu'on la croyoit au bord du précipice, n'eût veillé au ſalut des Alliés.

A la premiere nouvelle du rétabliſſement de la ſanté du Roi, Luxembourg vint camper à Felluy, couvrant l'armée royale juſqu'à ce qu'elle fût arrivée dans la plaine de Gemblours.

Cependant Guillaume, à l'aſpect des forces redoutables qui s'approchent de lui, ne ſachant où viendroit fondre l'orage, ſe hâte de pourvoir au ſalut de Bruxelles, de Gand, d'Oudenarde, d'Ath,

d'Ostende, de Nieuport, d'Anvers & de Malines ; il jette vingt-cinq mille hommes dans un camp qu'il avoit tracé sous Liege ; il ne lui restoit plus que soixante mille hommes avec lesquels il prit le parti, comme l'avoit prévu Luxembourg, de venir se poster à Parck sous Louvain : mais cette armée étoit dans une si grande consternation, qu'elle se seroit débandée sans la présence de Guillaume & de l'électeur de Baviere. C'étoit-là l'instant de marcher à elle ; mais par une fatalité qu'on a peine à concevoir, en arrivant au camp de Gemblours, le Roi proposa d'aller assaillir en personne le camp retranché de Liege, tandis que Luxembourg attaqueroit le Prince d'Orange. Ce n'étoit pas remplir le plan qu'on s'étoit proposé de réunir toutes les forces des Pays-Bas contre le seul Guillaume. Aussi Luxembourg combattit le sentiment du Roi : il représenta qu'en marchant avec les deux armées à celle des Alliés, on la dis-

1693.

Ibidem.

1693. ſiperoit aiſément ; qu'après ſon entiere défaite, non-ſeulement le camp de Liege tomberoit de lui-même, mais encore la plus grande partie des Pays-Bas, & Maeſtrecht même. Mais il eut beau vanter les avantages d'une victoire qu'il peignoit comme facile, le Roi demeura ferme dans ſa réſolution ; il étoit d'autant plus attaché à la conquête de Liege, qu'il vouloit humilier perſonnellement le Prince d'Orange qui avoit promis publiquement aux Etats-Généraux de leur conſerver cette grande ville.

Comme il y avoit après tout beaucoup de grandeur d'ame & de courage dans les vues du Roi, Luxembourg ſe détermina d'autant plus volontiers à exécuter ſes ordres, que dans l'effroi où il voyoit les Alliés, il étoit perſuadé qu'il remporteroit ſur eux une victoire, dont il ne partageroit la gloire avec perſonne. Mais dans le temps qu'il s'ébranloit pour marcher, il apprit que le Roi venoit encore de changer de ſentiment.

Campagne de 1693.

Ce Prince, depuis la mort de M. de Louvois, honoroit d'une 1693.
confiance particuliere M. de Chamlai dont on a parlé dans le volume précédent. Chamlai, ſans avoir le titre de Miniſtre, travailloit avec le Roi, lui donnoit des mémoires ſur toutes les opérations de la guerre ; il n'étoit gueres moins conſulté que les Généraux & M. de Barbeſieux même : mais avec de l'application, du zele, beaucoup d'amour pour l'Etat, de déſintéreſſement & de probité, M. de Chamlai n'avoit ni les vues, ni le génie, ni les reſſources d'un grand homme. Comme le Roi ſe préparoit à marcher à Liege, il lui repréſenta qu'il ne pouvoit ſe rendre maître de cette ville qu'il n'eût pris Hui; que le ſiege de Hui ſeroit aſſez long pour donner le temps aux Alliés de jetter de nouveaux ſecours dans Liege; qu'il faudroit forcer le camp retranché ſous les murs de cette ville, camp également fortifié par la nature & l'art, défendu par plus de vingt-cinq

mille hommes, muni d'une artillerie formidable : l'idée des obstacles que le Roi auroit à vaincre dans cette expédition, effrayoit tellement Chamlai, qu'il conjuroit Sa Majesté dans les termes les plus forts, de ne point exposer ses armes toujours victorieuses à un affront certain.

1693. *Manuscrits de l'Hôtel de Luxembourg.*

On venoit d'apprendre la nouvelle de la prise d'Heidelberg, capitale du Palatinat. Cet exploit étoit considérable; mais Chamlai entreprit de le faire regarder comme décisif, si on savoit en profiter. Il conseilla au Roi de transporter de la Meuse au Rhin l'élite de ses forces, & de les faire pénétrer jusques dans le cœur de l'Allemagne : *Puisque le Roi*, ajoutoit-il, *préfere le bonheur de ses sujets à sa gloire, & qu'il ne cherche qu'à terminer honorablement la guerre, qui doute qu'en inondant l'Empire de troupes, les Princes, les peuples déja intimidés par nos succès, l'Empereur lui-même pressé par les Turcs en Hongrie, ne se voient forcés à accepter la paix?*

Ibidem.

Si une fois l'Angleterre, la Hollande, l'Eſpagne, l'Italie, ſont privées du ſecours des troupes Allemandes, il faut qu'elles ſuccombent ; ou bien qu'elles ſuivent l'exemple de l'Empereur. 1693.

Ces raiſons plus ſpécieuſes que ſolides, furent détruites avec beaucoup de force par le Maréchal : *Quelque grands que ſoient les ſuccès qu'on ſe promet en Allemagne*, diſoit ce Général éclairé par une longue expérience, *on ne doit jamais ſe flatter de détacher de la ligue l'Empereur qui s'eſt toujours montré auſſi mortel ennemi des François que le prince d'Orange même : je veux qu'on pénetre dans l'Empire, qu'on le ravage, qu'on y faſſe des conquêtes ; mais après avoir brûlé dans toute l'étendue d'un pays riche & fertile, les villes, les bourgs fermés, les châteaux, comment conſerver des conquêtes éloignées de la frontiere ? ſi on oſe ſeulement y établir des quartiers d'hiver, nos troupes deviendront la proie de l'ennemi.* Ibidem.

On prétend qu'à l'aſpect de nos forces, la plupart des princes d'Allemagne ſe détacheront de la ligue, pour

ne pas voir leurs Etats dévastés. Cette
1693. *raison pourroit être de quelque poids, si l'expérience ne nous avoit appris à nous défier des princes d'Allemagne; l'exemple de M. de Baviere en* 1646, *celui de l'électeur de Brandebourg en* 1672, *nous font voir quelle confiance nous devons prendre aux traités particuliers faits avec les membres de l'Empire: tant qu'ils verront leurs domaines ravagés par nos armes, ils accepteront toutes les conditions qu'on leur présentera; mais nous n'aurons pas plutôt repassé le Rhin, qu'ils se réuniront à leur chef. On dira peut-être que s'ils ne sont pas fideles à la neutralité, on ruinera leurs provinces; qu'on les épuisera d'hommes & d'argent? Quel avantage, au prix de ceux que la fortune nous offre ici! c'est en Hollande, c'est dans ses propres foyers qu'il faut écraser une ligue que nos victoires & nos conquêtes n'ont fait jusqu'ici qu'affermir, parce qu'il n'y a que les sujets du roi d'Espagne & du duc de Savoie, les plus foibles de nos ennemis, qui en aient été les victimes.*

Compte-t-on d'ailleurs pour rien d'exposer les troupes de Sa Majesté au mi-

lieu des chaleurs de l'été, aux fatigues d'une longue & pénible marche? Quel parti prendra-t-on lorsqu'elles seront arrivées sur le Rhin? Les mettra-t-on tout d'un coup en campagne? mais on achevera de les ruiner: les laissera-t-on rafraîchir pendant quelques jours? mais il n'en faudra pas davantage au prince Louis de Bade, Général fameux par la science des campements, pour fortifier un poste dans lequel il nous arrêtera, jusqu'à ce que l'Allemagne cette pépiniere de soldats, lui envoie assez de troupes pour anéantir tous nos efforts.

1693.

Ibidem.

Enfin, & ce motif doit être sacré; que diroit l'Europe, si elle voyoit le Roi le plus sage de l'univers, changer de plan au milieu d'une campagne, renoncer à des projets qui la tiennent en suspens, pour en former de moins grands & de moins décisifs? Ce même prince d'Orange qui tremble aujourd'hui dans son camp, ne sera-t-il pas en droit de se vanter que sa seule contenance nous a effrayés? Réputé alors le libérateur de la Hollande, il rétablira sur des fondements inébranlables son crédit que ses

1693. *difgraces & nos préparatifs commençoient déja à ébranler.*

Ce difcours dicté par le zele & l'expérience ne perfuada pas le Roi. On prétend, au refte, que ce Prince fut moins déterminé par les raifonnements vagues & faux de Chamlài, que par fa complaifance pour Madame de Maintenon. Cette Dame encore effrayée de la maladie qui avoit arrêté le Roi au Quefnoi, ne pouvoit foutenir l'idée de lui voir expofer fa fanté
M. D. M. D. L. F. encore chancelante aux fatigues de la campagne; peut-être auffi fa tendreffe alarmée lui exagéroit-elle les périls de l'expédition qu'il alloit entreprendre. Quoi qu'il en foit, elle lui écrivoit tous les jours les lettres les plus preffantes pour le conjurer de retourner à Verfailles. Louis XIV, à qui l'amour n'avoit peut-être jamais fait commettre de fautes, céda aux inftances de Madame de Maintenon. L'Europe furprife, le vit retourner en France : mais l'événement juftifia les prédictions du Maréchal.

Le Roi ne fut pas plutôt parti que Monseigneur & le Maréchal de Boufflers conduisirent à grande journée sur le Rhin un corps de 32 mille hommes d'élite des deux armées; (a) le Dauphin, dont l'armée, après sa jonction avec les Maréchaux de Lorge & de Choiseul, étoit forte de 70 mille hommes, des meilleures troupes du Royaume, perdit d'abord huit ou dix jours. Le prince de Bade profita de l'inaction des François, pour rendre son camp d'Hailbron inattaquable. Après bien des efforts inutiles pour l'arracher de sa position, Monseigneur se vit obligé de repasser le Rhin. Cette armée qui devoit dompter l'Allemagne, ou la forcer à la paix, ne se rendit redoutable que par l'excès du désordre & du libertinage. On vit sous les yeux de l'héritier de la Couronne, & de trois Maréchaux de France, une

1693.

Mémoires du Maréchal de Villars, Tome I, pag. 245.

Ibidem.

(a) Les Ministres désavouerent hautement le parti qu'on prit. *M. D. M. D. L. F.* M. Chamlai lui-même se repentit d'avoir ouvert cet avis imprudent. *Lettres de Racine à Boileau.*

armée entiere continuellement en
1693. maraude, brûlant les villes, les bourgs & les villages. Un nombre considérable de soldats restoit enseveli sous les ruines des incendies, & dans des caves pleines de vin. Ce n'est pas que les Généraux ne tâchassent d'arrêter ces excès
Ibidem. odieux. Il leur arrivoit quelquefois de faire pendre vingt soldats en un jour; mais les châtiments ne faisoient qu'affoiblir l'armée, sans la corriger. Les exemples devenoient inutiles, parce qu'on avoit négligé d'établir au commencement de la campagne une discipline sévere.

D'un autre côté, le roi Guillaume qui s'étoit cru perdu sans ressource, eût peine à ajouter foi au retour du Roi en France, & à la marche de Monseigneur sur le Rhin. Ce Prince naturellement défiant, n'osa d'abord se livrer à toute sa joie, tant il craignoit que le nouveau plan des
M. D. M. François ne couvrît des mysteres
D. L. F. profonds; il s'imagina que l'Empereur & le Corps Germanique, las d'une guerre dans laquelle ils

n'avoient éprouvé que des diſgraces, l'avoient abandonné par un traité ſecret; il crut qu'ils avoient eux-mêmes exigé que M. le Dauphin marchât ſur le Rhin, afin de s'excuſer de leur défection, ſur la crainte d'être accablés : mais lorſqu'il fut ſûr de la conſtance de ſes Alliés, & de la légéreté de ſes ennemis, il fit éclater les plus grands tranſports; il ne manqua pas, comme l'avoit prévu le Maréchal, d'attribuer la retraite du Roi à la ſageſſe de ſes meſures & à la fierté de ſa contenance; dès-lors il ſe prépara à réunir à ſon armée les troupes du camp de Liege, & les garniſons de la Hollande, pour entrer dans la Flandre maritime avec cent mille hommes.

1693.

Cependant Luxembourg devenu Généraliſſime des troupes Françoiſes dans les Pays-Bas, ſe voyoit encore à la tête d'une armée de 96 bataillons, & de 201 eſcadrons; cette armée, ſi les corps euſſent été complets, eût monté à près de 90 milles hom-

1693. mes. Mais dans les revues fréquentes que le Maréchal fit de ses troupes, avant la bataille de Nerwinde, il ne trouva presque point de bataillon qui eût plus de quatre cents hommes effectifs : la cavalerie n'étoit pas dans un meilleur état; les escadrons manquoient d'hommes & de chevaux ; on voyoit dans le camp un nombre considérable de cavaliers démontés, qui devoient combattre avec l'infanterie ; mais loin d'en tirer du secours, le Maréchal avoit plus de peine à les contenir que le reste de l'armée qui ne montoit gueres qu'à 70 mille hommes.

Manuscrits de l'Hôtel de Luxembourg.

En partant pour Versailles, le Roi qui savoit combien les Alliés desiroient la destruction de Dunkerque, dont les armateurs depuis le commencement de la guerre leur avoient enlevé sept ou huit cents vaisseaux, ne recommanda rien tant au Maréchal que de fixer la guerre sur la Meuse ; il le laissa aussi le maître de livrer bataille aux Alliés, si les circonstances l'exigeoient : ce plan

plan n'étoit décidé ni pour l'offensive, ni pour la défensive; c'étoit à Luxembourg à préparer par son génie une campagne heureuse & triomphante. 1693. *Campagne de 1693.*

Mais les moyens que la Cour lui fournissoit pour vaincre, ne répondoient point à ceux des Alliés. L'armée du Maréchal n'étoit presque composée que du rebut de l'infanterie Françoise; il ne comptoit sous ses ordres que neuf vieux régiments (*a*); le reste étoit un assemblage de nouveaux corps, sur la fermeté desquels il n'osoit compter dans une bataille; les anciens mêmes étoient remplis de recrues que les officiers avoient tellement négligé d'exercer, que la plupart ne savoient pas tenir leurs armes.

Ce n'étoit pas au reste la qualité des troupes qui inquiétoit le plus le Maréchal; il savoit que le François n'a besoin que d'émulation

(a) Les Gardes-Françoises & Suisses, Piémont, Navarre, le Roi, Lyonnois, Provence, Bourbonnois & Chartres.

pour devenir ſoldat, que le courage lui tient lieu d'expérience.
1693.
Mais la Cour le laiſſoit manquer de fonds au point que l'armée fut quatre mois entiers ſans toucher la ſolde; l'indigence de Louis XIV. ne doit ſurprendre perſonne; il y avoit ſix ans qu'il ſoutenoit la guerre contre toute l'Europe, ſans le ſecours de la capitation & du dixieme: il eſt vrai qu'il avoit fait entrer dans ſes coffres la ſomme d'environ quatre cents millions d'affaires extraordinaires; mais cette reſſource ſuffiſoit-elle avec les revenus ordinaires, pour entretenir cinq à ſix cents mille hommes, c'eſt-à-dire, beaucoup plus que les Romains, maîtres de la plus belle & de la plus grande partie de l'univers, n'en ont jamais mis ſur pied?

Manuſcrits de l'Hôtel de Luxembourg.

Par la ſuite de cette indigence, il fut impoſſible à la Cour de fournir à l'armée les beſtiaux qu'elle avoit coutume de diſtribuer au commencement de la campagne: cette privation jetta le Général dans une étrange perplexité; il falloit ſe ré-

ſoudre à voir les troupes réduites au pain de munition fondre par la diſette, les maladies & la déſertion, ou fermer les yeux ſur la maraude. 1693.

Pour comble de malheur, les entrepreneurs des vivres firent voiturer à l'armée des bleds de ſi mauvaiſe qualité, que le ſoldat tomboit malade en foule. Le Maréchal au déſeſpoir, fit enterrer ſecrétement une quantité prodigieuſe de ce mauvais bled : M. de Barbeſieux eût deſiré qu'on l'eût vendu; mais jamais le Maréchal ni M. de Bagnols, intendant de l'armée, ne voulurent prêter leur miniſtere à un trafic d'autant plus honteux, qu'il eût coûté la vie à pluſieurs milliers de malheureux. Le Roi remédia promptement à ce terrible abus; mais il ne rendit pas au camp un grand nombre de ſoldats qui étoient morts, qui avoient déſerté, ou qui rempliſſoient les hôpitaux. *Ibidem.*

D'après toutes ces obſervations, il eſt conſtant qu'il ne falloit pas moins que le ſouvenir des victoires

1693. précédentes pour ne pas redouter un ennemi à qui la retraite du Roi, le nombre & le choix des troupes, l'abondance de l'argent, des vivres & des munitions de guerre, inſpiroit une fierté extraordinaire.

Avant que d'entrer dans le détail de la campagne, il convient de faire connoître au lecteur les officiers généraux qui ſeconderent le Maréchal. Indépendamment des maréchaux de Villeroi & de Joyeuſe qui étoient à ſes ordres, on comptoit dans l'armée trois Princes du Sang, M. le duc de Chartres, le duc de Bourbon & le prince de Conti, le duc de Barwick, le marquis d'Harcourt, les marquis de Rubantel, de Ximenès, de Vatteville, de Roſen, de Feuquieres, de Montchevreuil, lieutenants-gégéraux; le duc d'Elbœuf, le duc de Roquelaure, les marquis de Créqui, de Mailli, de Beſons, de Pracontal, de Breſſey, les comtes de Marſin & d'Artagnan, le marquis de Puiſégur, [a] le comte de Solre, le

[a] De la Maiſon de Croy.

duc de Montmorenci & milord Lucan, maréchaux de camp. 1693.

On eſt peut-être ſurpris de ne point voir ici MM. de Vendôme, les compagnons de toutes les victoires du Maréchal, ſes amis dans l'une & l'autre fortune; mais une rupture éclatante avoit ſuccédé à l'amitié la plus vive. Le duc de Vendôme, ſi célebre depuis par ſa valeur & ſes talents, n'avoit pû voir ſans chagrin le Maréchal, pour ainſi dire, ſubjugué par le mérite brillant du prince de Conti. Il cherchoit à ne plus ſervir ſous Luxembourg, lorſque le comte d'Albergotti lui en fournit un prétexte plauſible. Le Comte chargé par le Maréchal d'apporter à la Cour la nouvelle de la bataille de Steinkerque, parla des grandes actions de tous les officiers généraux, & ſe tût ſur celles des princes de Vendôme; après le Maréchal, & le prince de Conti, c'étoit pourtant l'aîné des deux freres qui avoit le plus contribué à la victoire.

Il eſt conſtant que le Maréchal, M. D. M. D. L. F.

1693. dans la relation de cette terrible journée, comble Vendôme & son frere d'éloges : mais le prince de Conti y est encore plus loué ; ses actions y sont plus particularisées : il n'en falloit pas tant pour irriter la jalousie des deux freres. Après la campagne, ils publierent à la Cour & à la ville, que le Maréchal laissoit prendre sur lui un empire despotique au prince de Conti, au duc de Montmorenci son fils aîné, & au comte d'Albergotti ; qu'eux seuls travailloient aux relations ; que les officiers généraux n'avoient de part à la gloire qu'ils distribuoient, qu'autant qu'ils en avoient à leur amitié. Quoique ces accusations fussent exagérées, il est constant que les princes de Vendôme n'étoient pas les seuls qui parlassent ainsi du Maréchal. M. de Villars en le peignant comme un général bienfaisant, officieux, l'accuse de trop de complaisance pour ses amis.

Mémoires de Villars, pag. 214.

Quoi qu'il en soit, MM. de Vendôme demanderent à aller servir en Italie sous le Maréchal de Ca-

tinat : ils reſterent brouillés avec le Maréchal juſqu'à ſa mort. Quoique Luxembourg n'eût rien à ſe reprocher à l'égard des deux princes, il fut vivement touché de la rupture ; dans ſa derniere maladie, il leur envoya demander leur amitié : la grandeur d'ame du Maréchal mourant les toucha juſqu'aux larmes ; ils ſentirent revivre toute leur ancienne tendreſſe pour lui : ils volerent chez lui pour lui en donner des marques éclatantes ; mais la mort du Maréchal ne leur laiſſa que des regrets plus amers de ſa perte. Au reſte, le duc de Vendôme témoigna au chevalier de Luxembourg, le dernier des fils du Maréchal, la même amitié qu'il avoit eue pour le pere. Celui-ci ſervit ſous ce Prince dans toutes ſes campagnes d'Italie & des Pays-Bas. Il eut la gloire de contribuer autant aux victoires du duc de Vendôme, que le duc avoit contribué à celles du Maréchal. Il eſt temps de reprendre le fil des événements.

1693.

M. D. M. D. L. F.

Après le retour de Louis XIV en

France, & la marche du Dauphin
1693. en Alſace, les Alliés avoient cru que Luxembourg ſe tiendroit ſur la défenſive dans les Pays-Bas; rien ne les étonna plus que la démarche de ce Général, qui pour les empêcher de pénétrer dans la Flandre maritime, s'approche de Louvain, menaçant d'un ſiege cette place où étoit le dépôt général de leurs magaſins : le camp qu'il occupa, connu ſous le nom de Meldert, n'étoit éloigné que d'une lieue de celui du prince d'Orange; mais la ſituation en étoit telle que le prince d'Orange ne pouvoit l'en arracher, ſans s'expoſer à une défaite certaine.

Cependant le Roi qui voyoit la campagne perdue en Allemagne, avoit tourné toutes ſes eſpérances du côté des Pays-Bas. Quoique le Maréchal commandât une armée inférieure à celle de l'ennemi, il lui donna ordre ou d'aſſiéger Hui, ou de forcer le camp retranché de Liege, ou de battre le prince d'Orange.

Campagne de 1693.

Ces

Ces ordres étoient également difficiles & dangereux ; quelque desir qu'eût le Maréchal d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'il avoit moissonnés, le bien de l'État le touchoit plus sensiblement que sa propre gloire : il écrivit donc au Roi pour lui représenter, combien on hasarderoit en entreprenant un siege devant un ennemi qui avoit beaucoup plus d'infanterie que lui ; que la conquête de Liege deviendroit inutile & même onéreuse, à moins qu'on n'y ajoutât celle de Maestrecht ; expédition devenue impossible, depuis qu'on avoit jugé à propos d'envoyer en Alsace l'élite de l'infanterie : il ajoutoit que l'ennemi ne pouvoit conserver Liege, qu'en se privant chaque campagne d'un corps de vingt-cinq mille hommes ; qu'après avoir conquis cette place, on ne pourroit la conserver qu'au même prix ; mais que l'armée seroit alors tellement affoiblie, qu'elle ne pourroit plus tenir la campagne devant les Alliés : le projet d'attaquer Guillaume avec des

1693.

Dépêche de Luxembourg au Roi, du camp de Meldert du 28 Juin.

troupes peu diſciplinées, mal
1693. payées, mal nourries, ne lui ſembloit gueres moins téméraire. Le réſultat des idées du Maréchal, étoit qu'on le laiſſât accoutumer ſes troupes aux travaux de la guerre, pour en tirer plus de ſecours dans les projets éclatants qu'il méditoit, & dont il ne vouloit pas précipiter l'exécution.

Louis XIV qui n'étoit pas à ſe repentir d'avoir préféré les conſeils de Chamlai à ceux du Maréchal, n'inſiſta pas davantage. Luxembourg ne s'appliqua donc qu'à conſerver le camp excellent qu'il occupoit : il envoyoit tour à tour ſes troupes en détachement ; il les accoutumoit à voir l'ennemi, & ſurtout à ne le pas craindre. Ce plan ſage lui réuſſit au point que non-ſeulement les vieux ſoldats, mais les nouveaux ne rentroient au camp qu'avec des priſonniers, & chargés de butin : ces légers ſuccès entretenoient la joie, la confiance & l'abondance dans le camp.

Il y avoit plus de trois ſemaines

qu'il tenoit ainſi les Alliés en échec: mais la diſette des fourages conſumés dans une étendue de pays fort éloignée de Meldert, le miſérable état de l'équipage des vivres ruiné par la difficulté des chemins, & la qualité des eaux reconnue pour pernicieuſe aux chevaux, le déterminerent à abandonner ce camp avantageux. 1693.

Avant que d'en ſortir, il écrivit au Roi pour lui expliquer ſes vues. Ce Prince qui croyoit déja voir les Alliés entrer dans la Flandre maritime, & s'attacher au ſiege de Dunkerque, répondit au Maréchal qu'il falloit tout haſarder, pour empêcher l'ennemi de pénétrer du côté de la mer; & que ſon intention étoit qu'il lui livrât bataille entre Louvain & Bruxelles. L'exécution de cet ordre étoit impoſſible; il ne falloit qu'un jour au roi Guillaume pour ſe mettre en ſûreté derriere le canal de Bruxelles, & il en auroit fallu au moins trois au Maréchal qui avoit quatre rivieres à franchir, la Dyle, le Jaar, l'Yſ-

che & le ruiſſeau de Terverüen ;
1693. pour troubler ſa marche.

Pendant qu'il concerte avec la Cour les moyens de prévenir les Alliés ſur l'Eſcaut , & de ſauver Dunkerque menacé par plus de cent vaiſſeaux de guerre , Guillaume honteux de voir le pays ruiné par les courſes de l'armée Françoiſe, entreprenoit de lui couper les ſubſiſtances : il avoit détaché de nombreux corps de cavalerie pour intercepter les convois qu'elle ne tiroit qu'avec d'extrêmes difficultés de Maubeuge & de Namur ; mais le marquis de Ximenès que Luxembourg avoit poſté à Jennevaux avec 30 eſcadrons, pour aſſurer la communication du camp avec ces deux places , étoit ſi actif & ſi vigilant , les comtes de Guiſcard & de Vertillac , Gouverneurs de Namur & de Mons , chargés de la conduite & de la protection des convois , agiſſoient avec tant de concert & de capacité , que les détachements des Alliés furent toujours battus & repouſſés.

De tous les combats livrés par ces trois officiers généraux, le plus célebre fut celui de Slenrieu gagné le 1 Juillet. Luxembourg attendoit avec impatience un convoi de huit cents chariots chargés de farine qui étoit resté à Mons; le convoi n'osoit se mettre en route, parce que la campagne étoit inondée de troupes ennemies; le roi Guillaume, pour tendre un piége au Maréchal, affoiblit tout d'un coup la garnison de Charleroi. Soit que Luxembourg ne soupçonnât pas les vues de l'ennemi, soit plutôt que la nécessité le forçât à tout hasarder, il écrivit au comte de Vertillac d'escorter lui-même le convoi, & de ne le remettre qu'entre les mains du comte de Guiscard; il le prioit même de rester auprès de ce dernier, supposé que les circonstances l'exigeassent. Vertillac exécute l'ordre; il conduit lui-même le convoi, & le remet au gouverneur de Namur: celui-ci qui croyoit n'avoir aucun besoin de Vertillac, prend congé de lui;

1693.

Campagne de 1693.

Mémoires de Barwick, t. 1. p. 137, 138.

1693. mais il avoit à peine marché une lieue, qu'il se vit attaqué par un corps de six mille hommes que M. du Bui, lieutenant-général Espagnol, commandoit. Son premier soin fut de rappeller Vertillac : quoique les François ne fussent qu'au nombre de 2 mille, les dispositions de Guiscard & de Vertillac furent si belles & si rapides, leurs troupes combattirent avec tant de courage, que non-seulement le convoi fut sauvé, mais l'ennemi battu & mis en fuite : la victoire ne coûta qu'un seul officier François ; malheureusement c'étoit Vertillac lui-même, que son courage, son application, ses talents eussent un jour appellé au commandement des armées. Sa mort causa au Maréchal les regrets les plus sensibles ; c'étoit le sixieme (*a*) officier général de la plus haute réputation que la guerre avoit moissonné dans les seuls Pays-Bas.

Mémoires de Barwick, tome I, pag. 138.

Campagne de 1693.

Ibidem.

(a) MM. de Gournai tué à Fleurus ; d'Auger & de Neufchelles, à Leuse ; de Turenne & de Tilladet, à Steinkerque.

Cependant le séjour de l'armée sur la Dyle devenoit de jour en jour plus difficile par la disette absolue des fourages ; les Alliés qui étoient campés dans le même pays, n'étoient point exposés aux mêmes incommodités, parce qu'ils faisoient la guerre avec des frais immenses ; Guillaume avoit établi en Hollande des magasins de fourage sec & d'avoine, par le moyen desquels sa cavalerie subsistoit. Le Roi pressé par le Maréchal de lui donner ses ordres, ne lui permit de quitter la Dyle, qu'à condition d'attaquer Hui, Liege, Leaw, ou l'armée ennemie. Le Maréchal qui avoit déja démontré l'illusion & le danger de la plupart de ces projets, crut entrevoir que le Roi le soupçonnoit de ne pas faire usage de tous ses talents pour le satisfaire. Dans la douleur que lui causa un soupçon aussi injuste, il lui écrivit ainsi : *Je suis homme qui ai autant d'envie d'entreprendre que qui que ce soit ; mais cette envie ne m'engagera jamais à m'attacher à des choses im-*

1693.

Dépêche du Maréchal au Roi du 30 Juin.

prudentes , & contre toute apparence de
1693. *ſuccès ; cependant, comme il ſeroit fâcheux que Votre Majeſté penſât que je manque de zele ou de capacité , je la ſupplie d'envoyer ici M. de Chamlai ; il verra la ſituation des affaires ; je ne doute point qu'il ne trouve obſtacle invincible, tout ce qui me paroît tel : ce ſera , Sire , une grande conſolation pour moi , qu'on puiſſe confirmer à Votre Majeſté mes idées ; ou un grand bien pour ſon ſervice , ſi l'on reconnoît que c'eſt par incapacité que je penſe ainſi ſur la plupart des projets qu'on croit de loin pouvoir exécuter.*

Dans le cours de ſa dépêche il rappelle au Roi avec autant de franchiſe que de courage, que lorſqu'on agita en ſa préſence à Gemblours le ſiege de Hui, M. de Chamlai l'avoit trouvé impraticable , à moins qu'on n'y employât les troupes que Monſeigneur avoit conduites en Allemagne ; quant au ſiege de Liege , le même Chamlai avoit conjuré le Roi de ne pas y haſarder la réputation de ſes armes. Cependant , ajoutoit le Maréchal , le

camp de Liege auquel on travaille encore, doit être plus fortifié qu'au commencement de la campagne ; est-il possible que pour avoir changé de climat, M. de Chamlai ait changé de sentiment sur des objets aussi importants ? Il combat ensuite la proposition du siege de Leaw avec la même force : La place, disoit-il, est située fort avant dans le pays ennemi ; nous manquons de chevaux & de chariots pour les convois ; on ne peut entreprendre cette expédition, qu'en partageant l'armée en trois corps, tant pour contenir le camp de Liege, l'armée du prince d'Orange, que pour attaquer la ville même ; le siege sera long & difficile ; le prince d'Orange aura le temps de réunir à son armée plus de 40 bataillons qui sont dispersés dans les places de la Hollande ; peut-on douter qu'il ne profite de sa supériorité pour m'attaquer, ou pour forcer les lignes qui couvrent Dunkerque ? 1693.

Le projet de livrer bataille au prince d'Orange lui paroissoit

1693. plus ſage ; mais il vouloit que le Roi lui laiſsât prendre tous les avantages que ſa longue expérience, & la connoiſſance profonde qu'il avoit du pays, lui donnoit ſur le roi Guillaume & l'électeur de Baviere.

Campagne de 1693. Quoiqu'on ait accuſé Louis XIV d'être trop fortement attaché à ſes idées ou à celles de ſes Miniſtres, il céda pourtant à la force des raiſons du Maréchal : on a pu obſerver que ce n'eſt pas le premier ſacrifice que ce grand Prince ait fait de ſa volonté. En laiſſant à Luxembourg la liberté d'agir ſelon ſes vues, il lui recommanda ſeulement d'entreprendre quelque choſe qui pût ſoutenir ou même augmenter l'éclat & la gloire de ſes armes.

Ibidem.

C'étoit bien le deſſein du Maréchal ; mais il ne vouloit rien précipiter : le 8 Juillet il décampa de Meldert pour ſe rendre à Halyſſem ſur le Jaar. Cette marche étoit audacieuſe ; il s'agiſſoit de repaſſer la Ghéete en préſence des Alliés : Telles furent les diſpoſitions du

Maréchal, que Guillaume qui s'étoit approché avec 60 escadrons pour charger l'arriere-garde, demeura tranquille spectateur de la retraite. Ces manœuvres hardies & savantes avoient inspiré une si grande confiance aux François, qu'il n'y avoit point de jour qui n'éclairât la défaite d'un parti, d'un détachement, ou la prise des convois : les Alliés étoient si rebutés de ces mauvais succès, que dès qu'ils voyoient des troupes Françoises, ils prenoient la fuite.

1693.

Dépêche de Luxembourg du 10 Juillet.

Guillaume, pour rappeller la confiance dans son armée, écrivit aux Etats Généraux de lui envoyer vingt-deux bataillons, qui étoient dispersés dans les places de la Meuse ; il donna ordre en même temps au comte de Tilly, qui campoit sous Tongres avec 30 escadrons, de le venir joindre.

Luxembourg heureusement servi par ses espions, entreprit d'enlever l'un & l'autre corps. Le hazard déroba le premier à sa vigilance ; l'avis qu'il attendoit de sa marche,

fut envoyé au comte de Guiſcard
1693. qui eſcortoit un convoi loin du camp; Luxembourg ne le reçut, que lorſque l'ennemi étoit en sûreté.

Le comte de Tilly étoit campé au-delà du Jaar à Hamal près de Tongres. Le 13 Juillet, le Maréchal ordonne un fourage à la gauche de ſon armée; ce jour-là même ſur les huit heures du ſoir, il part du camp avec 13 eſcadrons de la Maiſon du Roi; il eſt joint ſur ſa route par 47 autres eſcadrons & 16 compagnies de grenadiers qu'il diſtribue en deux colonnes. Il ſe met à la tête de la premiere, & donne la conduite de l'autre au maréchal de Villeroi; quoiqu'il ne fut que trois heures du matin, lorſqu'il paſſa le Jaar, un Curé avoit déja averti le comte de Tilly de ſa marche: Tilly, ſans perdre un inſtant, raſſemble ſes eſcadrons, fait défiler ſes équipages vers Maeſtrecht; le Maréchal étoit encore ſi éloigné, qu'il croyoit avoir le temps de ſe retirer, ſans perdre un homme ni

un chariot : il ne connoiſſoit pas l'activité du Maréchal ; ſes équi- 1693.
pages étoient à peine en chemin qu'il le vit paroître.

L'arriere-garde compoſée de douze cents chevaux étoit rangée dans le plus bel ordre ; mais à la vûe des François elle s'enfuit ſans tirer un ſeul coup ; le Maréchal n'eut que le temps de faire débander après elle toutes ſes troupes détachées ; on pourſuivit l'ennemi juſques ſous le canon de Maeſtrecht ; ce fut une vraie déroute. Cependant, malgré la fuite précipitée des Alliés, on ne laiſſa pas que de leur tuer beaucoup de monde, & de leur faire un grand nombre de priſonniers, entr'autres trois colonels ; on prit auſſi trois étendarts, deux paires de timballes & tous les équipages de ce corps. Cet exploit ne coûta la vie qu'à un ſeul exempt des Gardes appellé Sanguinette, & à 10 ou 12 ſoldats.

Sur les ſix heures du ſoir, le Maréchal rentra dans ſon camp avec les dépouilles des vaincus, & un

1693. nombre prodigieux de vaches & de moutons : la courſe qu'il venoit de faire étoit de vingt lieues.

Cependant l'infanterie que le roi Guillaume avoit reçue de la Hollande, lui donnoit une ſi grande ſupériorité, qu'il réſolut d'en profiter, pour forcer les lignes de la Flandre Françoiſe. Le duc de Virtemberg fut détaché avec quinze mille hommes pour cette expédition. Le Maréchal à qui la Cour avoit promis de rendre les lignes reſpectables, n'eut pas plutôt vu l'ennemi affoibli par le départ du duc de Virtemberg, qu'il ne s'occupa plus que de la conquête de Hui.

Campagne de 1693.

Mémoires de Barwick tom. I, pag. 141.

Le 18 Juillet il s'approcha de cette ville : il avoit fait les préparatifs du ſiege avec tant de ſecret & de rapidité, que le roi Guillaume n'apprit cette entrepriſe, que lorſque la tranchée étoit ouverte. Le maréchal de Villeroi que Luxembourg avoit chargé de cette expédition, preſſa le ſiege avec tant de vigueur, que Hui, cette ville qui, au jugement de M. de Chamlai

Ibidem.

devoit arrêter les François au moins quinze jours, fut réduite en quatre. 1693.
La garnison de la ville, forte de deux mille hommes, obtint les honneurs de la guerre; mais celle du Fort Picard fut faite prisonniere.

A la nouvelle de la perte de Hui, les citoyens de Liege qui croyoient déja voir les François, maîtres de cette place, porter le fer & le feu dans leur territoire, se soulevent contre les Alliés; il fallut que le comte de Tserclaës qui commandoit dans le camp retranché sous les murs de Liege, entrât avec ses troupes dans la ville pour en désarmer les habitants: le Maréchal instruit de la sédition, vint se poster à Leski, entre l'armée des Alliés & la ville de Liege, comme pour montrer en sa personne un défenseur aux Liégeois, s'ils avoient le courage de secouer le joug des Alliés.

Ce fut dans le camp de Leski, qu'il apprit que les lignes de la Flandre avoient été forcées au pont d'Epieres. La Cour qui s'étoit

chargée de leur défenſe, n'avoit
1693. pu envoyer au marquis de la Valette les ſecours qu'elle lui avoit
Campagne de 1693. promis. Au reſte, la Valette avoit agi en homme de tête & de courage; après une vigoureuſe réſiſtance, voyant que le duc de Virtemberg avoit pénétré dans les lignes par trois endroits différents, il s'étoit retiré en bon ordre & preſque ſans perte, à Hautbourdin, pour empêcher l'ennemi d'étendre les contributions juſques dans l'Artois.

Cependant, l'exploit du duc de Virtemberg qui déja avoit raſé les lignes, donnoit aux Alliés une ſupériorité, dont le Maréchal avoit toujours été en poſſeſſion depuis le commencement de la guerre. Il n'y avoit qu'un moyen de délivrer la frontiére du Royaume des courſes & du pillage; c'étoit de remporter ſur les Alliés une victoire qui les forçât de rappeller le duc de Virtemberg. Le Maréchal qui vouloit vaincre, ſans qu'il en coûtât trop de ſang à la France

étoit

étoit profondément occupé des moyens d'affoiblir & de surprendre l'ennemi, lorsqu'il reçut ordre du Roi d'attaquer le camp retranché de Liege. 1693.

Luxembourg avoit déja tenté deux fois de désabuser le Roi sur les prétendus avantages de la conquête de Liege. Il paroît que ce Prince ne s'obstinoit à cette expédition que pour avoir, comme on l'a déja dit, la gloire d'humilier le prince d'Orange, qui avoit juré aux États-Généraux de leur conserver une place qui couvroit Maestrecht. Forcé d'obéir, le Maréchal s'approche de Liege; il va reconnoître le camp retranché; il jugea qu'il ne lui étoit pas impossible de le forcer; mais venant à réfléchir, que le combat lui coûteroit nécessairement une partie de son infanterie déja inférieure à celle des Alliés, appréhendant que Guillaume ne tombât ensuite sur lui avec des troupes fraîches, & ne lui arrachât les fruits de la victoire, il se confirma de plus en plus dans l'idée de réserver toutes ses forces,

Campagne de 1693.

pour combattre la grande armée
1693. des Alliés. Loin de laiſſer pénétrer ſon projet, il fit toutes les démonſtrations imaginables pour tromper l'ennemi, & ſa propre armée.

Ibidem. Déja il avoit commandé à chaque bataillon, de préparer trois cents faſcines, pour combler les foſſés du camp retranché. Il avoit détaché le maréchal de Joyeuſe, avec un corps conſidérable, pour voler au ſecours de la Flandre Françoiſe. Mais Joyeuſe avoit reçu un ordre ſecret de s'arrêter à la tombe d'Aveiſnes, & de ſe tenir prêt à marcher à la premiere nouvelle qu'il recevroit de lui.

Le prince d'Orange, averti des préparatifs du Maréchal, abandonne le mont Saint-André où il étoit retranché, & vient ſe poſter à Nerwinde auprès de la Ghéete, pour être à portée de ſecourir Liege. Le camp qu'il occupoit paroiſſoit excellent ; ſa droite étoit appuyée à la Ghéete, ſa gauche au ruiſſeau de Landen; il avoit l'Aa derriere

lui. Mais le Maréchal qui connoissoit parfaitement le pays, savoit que le terrein sur lequel l'ennemi combattroit, étoit si resserré, qu'il lui seroit impossible de faire manoeuvrer sa cavalerie au centre & à la droite : tout ce qu'il craignoit, c'est que le roi Guillaume, à son approche, ne se hâtât de repasser la Ghéete ; mais le Maréchal comptoit au moins atteindre son arriere-garde, & la tailler en pieces.

1693.

Mémoires de Feuquieres, Tome III, page 291, & suiv.

Au reste, les Alliés étoient si persuadés que Liege étoit menacée, qu'ils jetterent encore dix bataillons & deux escadrons dans le camp retranché de cette place; ils firent aussi entrer dans la ville de nouvelles troupes, afin de contenir le peuple & de prévenir une révolution en faveur des François.

Le Maréchal pouvoit à peine contenir sa joie : il ne s'étoit pas cru encore assez vengé de la surprise de Steinkerque par la victoire ; il vouloit surprendre à son tour & sur-tout vaincre le roi Guillaume. Tout concouroit au succès de son

entreprise; déja il avoit ordonné
1693. à la cavalerie & aux dragons de se
Campagne de 1693. tenir prêts à marcher à l'entrée de la nuit du 27 au 28 Juillet; l'infanterie devoit le suivre, lorsque l'ignorance d'un de ses partisans manqua de faire échouer un projet si bien concerté; cet Officier lui manda que les Alliés venoient de prendre la route de Tirlemont; la nouvelle étoit fausse; cependant Luxembourg qui ne pouvoit s'empêcher d'y ajouter foi, désespérant d'atteindre l'ennemi, étoit prêt de prendre de nouvelles résolutions, lorsque six heures après, il apprit de deux autres partisans, que les Alliés paroissoient tranquilles dans leur camp de Nerwinde.

Il étoit minuit; il y avoit huit lieues de Leski à Nerwinde; une pluie mêlée d'éclairs & de tonnerre inondoit les chemins: mais malgré l'obscurité, l'éloignement, l'orage, Luxembourg se met en route avec
Ibidem. toute l'armée; arrivé aux bords du Jaar, il prend les devants avec la cavalerie & les dragons; il joint

ſur ſa route le maréchal de Joyeuſe; il paroît enfin ſur les deux heures après midi à la vue des Alliés. En attendant ſon infanterie, ſon premier ſoin fut de ſe ſaiſir des villages de Landenfermé & de Sainte-Gertrude, afin d'être à portée de contenir l'ennemi dans ſon camp, ou de tomber ſur lui s'il entreprenoit de repaſſer la Ghéete. 1693.

Cependant ſon infanterie n'arrivoit point; c'étoit moins l'orage qui dura toute la journée qui avoit rallenti ſa marche, que l'émulation & l'amour de la gloire. On avoit donné, ſelon l'uſage, la queue des colonnes aux vieux corps; mais ils ne ſe furent pas plutôt apperçu qu'on marchoit à l'ennemi, qu'ils réclament avec une noble fierté le poſte d'honneur, c'eſt-à-dire, la tête des colonnes; comment refuſer à ces braves légions un rang qui leur étoit dû, & dont elles ſe montroient ſi dignes. Cependant le prince de Conti, le duc de Barwick, & le marquis de Rubantel, chargés de la conduite de l'infan- *Ibidem.* *Ibidem.*

1693. terie, perdirent plusieurs heures à assigner son rang à chaque régiment; les premiers corps n'arriverent qu'à sept heures du soir, & les derniers à minuit : à mesure qu'ils arrivoient, le Maréchal les rangeoit en bataille; mais quoiqu'il eût pour maxime de ne laisser jamais à l'ennemi le temps de respirer, il n'osa mener au combat, au milieu des ténebres de la nuit, des troupes horriblement fatiguées d'une marche de 18 heures; il remit donc la bataille au lendemain 29. Il est constant, que, s'il eût marché sur le champ aux Alliés, la victoire lui eût coûté beaucoup moins cher que le jour suivant, tant la surprise & la terreur étoient grandes dans leur camp.

Mémoires de Barwick, Tome I, page 147 & suiv.

Campagne de 1693.

En le voyant paroître, Guillaume avoit d'abord cru que ce n'étoit qu'un détachement qu'il avoit envoyé pour lui dérober quelque projet. L'erreur au reste étoit pardonnable; les officiers généraux de Luxembourg n'avoient pénétré eux-mêmes son dessein que lors-

qu'ils eurent paſſé le Jaar. Mais Guillaume & l'électeur de Baviere n'eurent pas plutôt monté à cheval, pour obſerver le prétendu détachement, qu'ils apperçurent la cavalerie Françoiſe rangée en bataille, & l'infanterie qui déja rempliſſoit la plaine. Étonnés, confondus, ils ſe hâtent de regagner le camp ; ils convoquent un grand conſeil pour délibérer ſur le parti qu'il y avoit à prendre dans une circonſtance ſi critique. Leur perplexité étoit d'autant plus grande, que la moitié des chevaux de l'armée étoit diſperſée dans les campagnes voiſines. 1693.

Le conſeil fut très-nombreux ; indépendamment du roi d'Angleterre, de l'électeur de Baviere, on y voyoit les princes de Brandebourg, d'Hanovre, le duc de Holſtein-Ploeun, le prince de Vaudemont, deux princes de Naſſaw, le comte de Solmes, le comte de Hornes, le comte de la Lippe, tous les Généraux enfin & les députés de la Hollande. Pluſieurs

opinerent pour la retraite : c'étoit
1693. tellement l'avis des Députés, qu'ils conjurerent le roi Guillaume avec les plus vives inſtances de donner ſes ordres pour faire marcher l'armée.

Ibidem. Mais Guillaume qui avoit réſolu de combattre, appuya ſon ſentiment de grandes & fortes raiſons : il repréſenta que n'ayant que peu de ponts ſur la Ghéete, il ne pouvoit repaſſer cette riviere, ſans ſacrifier la moitié de l'armée, & ſur-tout ſon artillerie, ſes bagages, & les chevaux qui ne reviendroient qu'à minuit de la prairie ; que ſon armée à peu près égale en nombre à celle des François, l'emportoit infiniment ſur elle en diſcipline & en valeur ; qu'on voyoit dans ſon camp l'élite & la fleur des nations alliées, tandis que Luxembourg ne comptoit dans le ſien que le rebut de l'infanterie Françoiſe ; que la cavalerie ennemie à la vérité étoit redoutable, mais qu'il l'empêcheroit d'avoir part au combat, en fortifiant ſon front de retranchements

ments & d'artillerie; enfin il donna de ſi grandes eſpérances de la victoire, que l'électeur de Baviere s'écria que *c'étoit à ce coup qu'ils tenoient les François, & qu'il falloit rompre tous les ponts.* Les autres Généraux ayant honte de ne pas paroître auſſi généreux que ces deux Princes, ſe ſoumirent à toutes leurs vues.

1693.

Lettres de Racine à Boileau, Tom. V, page 205.

Sur le champ, Guillaume occupa toute ſon armée à la conſtruction d'un long & profond retranchement qui coupoit la plaine l'eſpace d'une lieue depuis Nerwinde juſqu'à Néerlanden; il le garnit de cent pieces d'artillerie; on éleva auſſi à la gauche, derriere un chemin creux, un parapet pour tirer à couvert: ce Prince profita enfin en grand capitaine de tous les avantages du terrein.

Mémoires du marquis de Feuquieres, t. III. p. 292.

Luxembourg, de ſon côté, paſſoit la nuit à faire ſes diſpoſitions; mais il ne pouvoit croire que l'ennemi osât l'attendre dans le poſte qu'il occupoit: il étoit ſi prévenu de cette idée, qu'il tint toute la nuit des

1693. troupes ſur lui, pour ſaiſir le moment de ſa retraite, & tailler en pieces ſon arriere-garde. Il fut trompé dans ſon attente; le jour ſuivant devoit éclairer l'une des plus célebres batailles dont nos faſtes, d'ailleurs ſi chargés de ces terribles événements, faſſent mention.

Au lever de l'aurore, tous les officiers généraux s'étant rendus chez le Maréchal, il leur communiqua ſes diſpoſitions. Pendant que chacun d'eux ſe rend au poſte qu'il lui avoit aſſigné, il monte à cheval pour obſerver la poſition & la contenance de l'ennemi; mais qu'on juge de ſon étonnement, lorſqu'il apperçut le vaſte & profond retranchement que Guillaume avoit élevé dans la plaine; cet ouvrage d'une ſeule nuit paroiſſoit celui de pluſieurs ſemaines; il étoit impoſſible d'emporter ce rempart défendu par cent pieces de canon & 60 mille hommes, ſans avoir forcé les villages de Nerwinde & de Laër où l'ennemi s'étoit puiſſamment fortifié.

Relation de la bataille de Nerwinde.

Quoique le Maréchal n'eût vu qu'avec beaucoup de chagrin les obſtacles qu'il avoit à vaincre, & auxquels il ne s'étoit pas attendu, il n'en demeura que plus ferme dans la réſolution qu'il avoit priſe de combattre : le péril ſembloit augmenter ſon courage & ſes lumieres. Tel étoit ſon ordre de bataille : à la droite, il rangea vingt-cinq bataillons ſur pluſieurs lignes. Le prince de Conti qui commandoit cette partie de l'armée, devoit ſe ſaiſir des villages de Rumſdorp & de Néerlanden, occuper la gauche de l'ennemi, & protéger l'attaque des retranchements : Luxembourg le fortifia encore d'un corps de deux mille quatre cents dragons auxquels il fit mettre pied à terre.

1693.

Campagne de 1693.

A la gauche, où le Maréchal vouloit faire de plus grands efforts, il avoit rangé ſur une ſeule ligne 29 bataillons, à la tête deſquels combattoient, les marquis de Rubantel, de Montchevreuil, le duc de Barwick, le marquis de Breſſey & milord Lucan; cette ligne étoit

soutenue d'une autre composée
1693. d'infanterie & de dragons à pied : le duc de Bourbon commandoit ces deux lignes ; il avoit ordre de forcer les villages de Laër & de Nerwinde ; plus loin étoit la réserve qui obéissoit au maréchal de Joyeuse, & sous lui aux marquis de Ximenès, de Bezons & de Pracontal ; elle devoit tomber sur la droite des Alliés aussi-tôt que le duc de Bourbon lui auroit ouvert un passage à travers le retranchement.

Le reste de l'armée occupoit le centre sur huit lignes ; la premiere, la troisieme, & les quatre dernieres étoient composées de cavalerie ; la seconde & la quatrieme de 32 bataillons d'infanterie au nombre
Ibidem. desquels la brigade des Gardes ; à la droite des deux premieres lignes, étoit la Maison du Roi commandée par le duc de Chartres : le centre entier étoit aux ordres du maréchal de Villeroi secondé par les marquis de Rosen, de Feuquieres, de Créqui, les comtes de Mailli, d'Artagnan & le duc de Roque-

laure : Luxembourg lui avoit ordonné de ne marcher au retranchement de la plaine, qu'au moment qu'il verroit les villages de Nerwinde & de Laër emportés. L'artillerie qui ne consistoit qu'en 70 pieces de canon, fut distribuée en partie à la tête de la premiere ligne du centre, & en partie contre les villages qu'il s'agissoit d'emporter. Luxembourg ne prit point de poste ; il vouloit se porter avec le duc de Montmorenci son fils aîné par-tout où le besoin l'appelleroit. 1693.

L'armée s'ébranla entre cinq & six heures du matin, par un mouvement si beau & si savant, que sa marche formoit son ordre de bataille ; il y avoit déjà près de trois heures que l'ennemi foudroyoit la plaine avec toute son artillerie : le Maréchal y eut à peine répondu par quelques décharges, qu'il donna le signal du combat.

Mémoires du marquis de Feuquieres, tom. III, p. 295.

Aussi-tôt l'infanterie destinée à l'attaque des villages de Laër & de Nerwinde, fond sur l'ennemi avec l'impétuosité de la foudre ; on em-

porte le premier des deux villages,
1693. & la plus grande partie du ſecond. Guillaume qui comprenoit que de ce poſte dépendoit la victoire, y jette ſans ceſſe de nouveaux ſecours; lui-même rallie les troupes qui plient, & les mene à la charge; le feu épouvantable que les Alliés faiſoient à l'abri des retranchements qu'ils avoient élevés les uns ſur les autres, commençoit à rallentir l'ardeur de la premiere ligne; le Maréchal qui s'en apperçoit, fait avancer la ſeconde, à la tête de laquelle le duc de Bourbon renverſe tout ce qui ſe préſente à lui, & force juſqu'au dernier retranchement. C'étoit-là l'inſtant d'attaquer le centre & la gauche de l'ennemi; mais l'ordre qu'avoit donné le Maréchal ne fut point exécuté. Guillaume, à qui l'on donnoit ainſi le temps de ſe reconnoître, en profita pour retirer du grand retranchement une partie de l'infanterie qui le défendoit; il la conduiſit lui-même à la charge. Le combat fut furieux; mais enfin les

Mémoires du marquis de Feuquieres.

François furent obligés de céder à la supériorité du nombre. Le duc de Bourbon, le marquis de Montchevreuil qui y fut tué, le duc de Barwick firent des prodiges de valeur. Au reste ce n'étoit pas seulement l'amour de la gloire qui excitoit ce dernier, c'étoit la haine, la vengeance; il prétendoit combattre, & immoler de sa main l'usurpateur du trône de son pere. Il n'y eut point d'efforts qu'il ne fit pour le joindre; il perça jusqu'à la troisieme ligne; mais enfin accablé par le nombre, blessé & pris, il est conduit au prince d'Orange qui lui demanda d'un air triomphant si le maréchal de Luxembourg ne se repentoit pas de l'être venu attaquer: Monsieur, *c'est vous,* reprit fiérement Barwick, *qui ne tarderez pas à vous repentir de l'avoir attendu.*

1693. *Campagne de 1693. Mémoires du marquis de Feuquieres, tom. III pag. 297.*

Mémoires de Barwick, tome I, pag. 151.

Le succès de Guillaume à Nerwinde, & les renforts qu'il envoya aux troupes de Brandebourg & de Hanovre chassées du village de Laër, les encouragerent tellement qu'elles reprirent ce poste. Le mar-

Ibidem.

quis de Bezons, qui avec une par-
1693. tie de la réſerve avoit déja pénétré dans les lignes, & battu un corps de cavalerie, attaqué à ſon tour de front & en flanc, ſe vit obligé de ſe retirer en déſordre.

Il n'y avoit d'eſpérance de la victoire, que dans la priſe des deux villages qu'on venoit de perdre. Luxembourg retire du centre douze bataillons; il les joint aux troupes qu'il avoit ralliées, & confie la conduite de cette nouvelle attaque au duc de Bourbon; ce Prince combattit en héros: il força les deux poſtes après un combat ſanglant; tout ce que l'ennemi put faire, fut de conſerver les dernieres haies du village de Nerwinde; mais à peine eſt-on le maître des deux villages, qu'on vient avertir Luxembourg que ſa droite avoit reçu un échec; les 16 eſcadrons de dragons dont on a parlé, après avoir inſulté & emporté le village de Néerlanden, voulant pourſuivre la victoire au-delà des bornes qu'il avoit preſcrites, avoient été re-

Mémoires du marquis de Feuquieres.

Campagne de Flandres de 1693.

poussés en désordre.

Pendant qu'il rétablit l'ordre & la confiance à la droite, le centre qui devoit attaquer le retranchement de la plaine, ne s'ébranla point ; on ne conçoit pas par quelle fatalité: tout ce qu'il y a de vrai, c'est que si l'on eût suivi ses ordres, dès-lors la bataille eût été gagnée. 1693.

Cependant Guillaume voyant le centre des François immobile, a recours à la même manoeuvre qui l'avoit déja fait triompher ; il dégarnit les retranchements pour attaquer, avec des troupes fraîches, Laër & Nerwinde. Luxembourg avoit à peine rallié sa droite, qu'on lui annonce que l'ennemi est maître de Laër & de Nerwinde. C'étoit moins la supériorité du nombre, une meilleure discipline, de meilleures armes (ils tiroient cinq coups contre les François trois) qui avoient fait vaincre les alliés, que la négligence des officiers François ; ils avoient oublié d'abattre les haies & les petits murs qui remplissoient

Mémoires du marquis de Feuquieres, tom. III, p. 304.

Ibidem.

les rues des deux villages. Nos trou-
1693. pes ne pouvoient communiquer & agir de concert, tandis que les Alliés formoient un front d'attaque redoutable ; elles furent donc chassées en détail, & avec un grand carnage.

Il étoit midi : il y avoit environ cinq heures qu'on combattoit avec cette alternative de succès & de revers ; la perte étoit considérable des deux côtés, mais plus grande de celui des François ; la droite avoit souffert ; le centre étoit exposé au feu de plus de cent pieces de canons ; enfin la gauche avoit été repoussée deux fois. L'armée entiere paroissoit rebutée d'un combat si long, si furieux, si inutile ; déja les officiers généraux avoient député le prince de Conti au Maréchal, pour le prier de donner ses ordres pour la retraite. Mais Luxembourg n'étoit pas homme à renoncer à la victoire pour deux attaques infructueuses ; le danger ne faisoit qu'irriter son courage : au reste, de tous les officiers géné-

raux, il n'y en eut qu'un ſeul qui témoignât la même réſolution; c'étoit le duc de Bourbon; il propoſa au Maréchal de recommencer le combat, & de le charger de l'attaque des deux poſtes. Luxembourg enchanté de la grandeur d'ame du jeune Prince, ne put s'empêcher de lui dire : *Oui, je reconnois en vous le digne petit-fils du Grand Condé: j'accepte vos offres ; mais je partagerai avec vous le péril de l'exécution.*

1693.

Mémoires de Barwick, tom. I, pag. 154.

Campagne de Flandres de 1693.

Auſſi-tôt Luxembourg retire 13 bataillons du centre ; il les fait avancer dans les haies de Nerwinde ; la brigade des gardes eut ordre de s'attacher à la partie du retranchement qui tenoit à Nerwinde. Elle étoit ſoutenue de la Maiſon du Roi commandée par le maréchal de Villeroi, le duc de Chartres & le marquis de Roſen, qui avoient ordre de pénétrer, à quelque prix que ce fût, dans les lignes, & de s'y former. Le marquis de Feuquieres reſta chargé du commandement du centre ; le Maréchal qui avoit une confiance particuliere en ſes

1693. *Campagne de Flandres de 1693.*

talents, ne lui recommanda rien tant que de ſaiſir le moment qu'il verroit le retranchement dégarni, pour l'attaquer. La réſerve ſous le Maréchal de Joyeuſe, qui quoique bleſſé, n'avoit jamais voulu ſe retirer, devoit en même-temps pénétrer par des chemins creux juſqu'à la droite de l'ennemi; enfin le marquis d'Harcourt, qui au bruit de l'artillerie, étoit accouru de plus de quatre lieues avec dix eſcadrons pour avoir part à la gloire & au danger de cette bataille, eut ordre de ſoutenir la cavalerie de la gauche. Cette nouvelle diſpoſition fut exécutée avec cette rapidité qui caractériſe le maréchal de Luxembourg. Lui-même ſe mit à la tête des troupes deſtinées à l'attaque de Nerwinde. Tout plie ſous ſes coups, il preſſe l'ennemi, il le pourſuit au milieu des plus affreux périls; déja il avoit eu un cheval tué ſous lui, un autre de bleſſé: les officiers effrayés pour les jours d'un Général dont le ſalut de l'armée dépendoit, le preſſent en vain de ménager une

Manuſcrits de la Maiſon de Luxembourg.

vie si précieuse à l'Etat; en vain le duc de Montmorenci plus effrayé encore, le conjure de s'arrêter; à l'instant même, part des retranchements ennemis une horrible décharge; tout ce que put faire Montmorenci, ce fut de se jetter sur le Maréchal, & de le couvrir de tout son corps; la piété du fils sauva le pere. Montmorenci fut atteint à l'épaule d'une bale qui alloit déchirer le Maréchal; quelques minutes après Luxembourg eut la douleur de voir emporter son second fils, qui en forçant une barricade, venoit de recevoir une blessure à la cuisse qui le mit depuis hors d'état de servir.

1693.

Lettre de Racine à Boileau, tom. V. p. 206.

Dans ces terribles instants, le Maréchal oublie qu'il est pere, pour ne se souvenir que des devoirs de Général; il parut dans cette sanglante journée quelque chose de plus qu'humain; volant par-tout, encourageant tout, conduisant lui-même les bataillons & les escadrons à la charge; la fortune seconda enfin ses efforts; il parvint à se rendre maître des deux

Ibidem.

1693. villages dans le temps que tous défespéroient du fuccès.

Cet avantage étoit grand ; mais il n'étoit pas encore décifif : en effet le roi Guillaume qui avoit déja arraché deux fois la victoire des mains des François, prend l'élite des troupes du retranchement, & les mene lui-même contre Luxembourg. Il y avoit long-temps que l'ardent Feuquieres épioit ce mouvement ; cependant il fe contint jufqu'à ce qu'il eût vu le roi Guillaume trop éloigné pour revenir au fecours de fes lignes. Alors il ordonne au marquis de Créqui de pénétrer avec l'infanterie par un endroit qui n'étoit fermé que par des chariots ; lui-même le fuit avec la cavalerie ; il attaque, il renverfe les efcadrons qui fe préfentent à lui ; il fe forme au-delà de l'enceinte prêt à attaquer en flanc & en queue les troupes que Guillaume menoit à Nerwinde. Le Maréchal, en apprenant ce fuccès, redouble d'efforts ; il emporte enfin les dernieres haies ; le régiment des

Mémoires de Feuquieres tom. III, pag. 299 & fuiv.

Gardes-Suiſſes força la partie du grand retranchement qui tenoit au village de Nerwinde ; auſſi-tôt le Maréchal de Villeroi, le duc de Chartres entrent avec la Maiſon du Roi dans la plaine : mais ils ne purent s'y ſoutenir faute de terrein ; ils furent obligés de reculer ; le duc de Chartres n'évita d'être pris qu'en tuant d'un coup d'épée un officier qui l'arrêtoit déja par ſon habit ; Guillaume veut profiter de cet inſtant précieux pour attaquer les Suiſſes de front & en flanc ; Luxembourg, à qui rien n'échappe, lui oppoſe rapidement le régiment des Gardes-Françoiſes.

1693.

Relation de la bataille de Nerwinde.

Les deux régiments ſoutinrent ſeuls pendant quelque temps tout le feu de l'infanterie & de la cavalerie ennemie ; pendant que les premiers rangs combattent avec un courage héroïque, les derniers détruiſent le retranchement pour donner un nouveau paſſage à la Maiſon du Roi. Ce corps invincible ne ſe fut pas plutôt formé, que a victoire fut décidée. En moins

1693. de quelques minutes, la cavalerie des Alliés fut enfoncée & mise en déroute : les Généraux ennemis firent en vain des prodiges de valeur pour rallier les fuyards ; en vain le roi Guillaume, qui sembloit ne vouloir pas survivre à sa défaite, se mêle au milieu des escadrons François. Ceux-ci furieux d'avoir vu si long-temps balancer la victoire, sans s'amuser à faire des prisonniers, passent au fil de l'épée tout ce qui se présente à eux : la droite & le centre des Alliés furent entiérement défaits ; une partie tomba sous les coups des victorieux ; l'autre fut précipitée dans la Ghéete & dans l'Aa, dont les eaux demeurerent teintes de sang pendant plusieurs jours ; il est constant que si les chevaux des François qui n'avoient pas mangé depuis 48 heures, eûssent pu marcher, il ne seroit pas resté un seul corps à l'ennemi.

Mémoires de Feuquieres, Tome III, page 302.

Lettre de Racine à Boileau, tom. V, pag. 203.

Au reste sa perte fut immense : les uns la font monter à 18 mille hommes tués, noyés ou pris ; d'autres

Mémoires de Feuquieres, Tome III, page 323.

tres à 22 mille. Toute l'artillerie qui consistoit en plus de cent pieces de canon, un pareil nombre de drapeaux & d'étendards, neuf pontons tomberent entre les mains du vainqueur; enfin la déroute fut telle, que l'infanterie qui échappa au carnage, jetta ses armes, & s'enfuit jusqu'en Hollande.

1693. *Campagne de Flandres de 1693.*

Ce fut du champ même de la bataille & au milieu de trente mille morts ou mourants que le Maréchal écrivit au Roi la nouvelle de cette victoire l'une des plus grandes que la France ait jamais remportées: *Sire*, lui mandoit-il, *M. d'Artagnan dira à V. M. comme tout s'est passé: les ennemis ont fait des merveilles; mais vos troupes ont encore mieux fait: les Princes de votre sang s'y sont surpassés; pour moi, je n'y ai point eu d'autre part, que celle d'avoir pris Hui, d'avoir donné le combat au prince d'Orange, & de l'avoir battu, ainsi que V. M. l'avoit expressément ordonné.*

Lettres de Racine à Boileau, tom V, pag. 214.

Le lendemain il envoya au Roi par M. d'Albergotti le détail de la bataille: il représentoit à ce Prince

Campagne de Flandres de 1693.

que l'armée des Alliés étant misé-
1693. rablement fondue & dispersée, c'étoit à sa Majesté à voir à quelle expédition il vouloit employer ses troupes victorieuses; qu'elle avoit à choisir entre Liege, Leaw, Louvain, Charleroi, Ath, & même Maestrecht. En attendant la réponse de la Cour, il établit par-tout de grandes contributions.

M. D. M. D. L. F. Mais après un si grand exploit, ce n'étoit pas la conquête d'une place que la nation attendoit du vainqueur; elle eût voulu que sans donner le temps au prince d'Orange de rallier les débris de sa défaite, il fût entré en Hollande; on étoit généralement persuadé que la victoire eût été alors décisive: cependant ceux qui raisonnoient ainsi, ignoroient que Luxembourg avoit été arrêté par des obstacles invincibles; qu'il manquoit de chevaux d'artillerie; que son équipage des vivres étoit tellement ruiné, qu'avec le secours des chariots de la frontiere, on ne pouvoit voiturer à l'armée des vivres pour quatre jours; sans

Mémoires de Feuquieres.

magaſins, ſans équipages, ſans artillerie, étoit-il de la prudence de s'engager dans un pays dévaſté, défendu par de fortes places ? Si le Maréchal l'eût entrepris, ne couroit-il pas riſque d'éprouver le même ſort que les maréchaux de Châtillon & de Brezé, qui après avoir gagné la bataille d'Avein, étant entrés ſans précaution dans le pays ennemi, avoient eu la douleur de voir leur armée fondre miſérablement par la diſette, heureux de s'en retourner preſque ſeuls en France ? Le Roi lui-même qui dans les premiers tranſports de ſa joie, avoit écrit à l'Archevêque de Paris, *qu'après une ſi terrible défaite, il n'y avoit rien que ſes ennemis ne duſſent appréhender, rien qu'il ne fût en droit d'eſpérer*, connoiſſoit pourtant ſi bien l'état de ſon armée, qu'il approuva hautement la conduite de ſon Général. La joie, les éloges du Prince n'empêchoient pas les courtiſans jaloux du Maréchal, d'éclater contre lui en murmures, & même de le condamner : ils affectoient de le compa-

1693.

Lettre du Roi à M. l'Archevêque de Paris.

rer à Annibal qui savoit vaincre, &
1693. non pas profiter de la victoire.

Les Alliés de leur côté attribuoient l'inaction de Luxembourg, non au peu de moyens que lui fournissoit la Cour, pour poursuivre la victoire, mais à la grandeur de sa perte. Quoiqu'elle ne fût pas si considérable qu'ils le prétendoient, elle étoit cependant plus grande que ne le publioient les relations Françoises, qui réduisoient le nombre des morts à deux mille : il est constant qu'elle consistoit en sept ou huit mille hommes tués ou blessés. Au nombre des premiers on comptoit le marquis de Montchevreuil, lieutenant général, également distingué par sa valeur, sa probité, & l'amitié du Roi; le duc d'Uzès, le prince Paul de Lorraine, le comte de Gassion, les marquis de Montrevel, de Quadt, & de Bohlen, tous brigadiers ou colonels. Les plus distingués des blessés, étoient le maréchal de Joyeuse, les ducs de Barwick, de Montmorenci, de la Rocheguion, milord Lucan,

le comte de Luxe, les marquis de Villequier, de Salis, de Surville, de Saillant, de Rochefort, les chevaliers de Silleri & de Traci. 1693.

Si la perte du vainqueur fut ſi conſidérable, qu'on juge de celle du vaincu : le nombre des officiers tués ou noyés fut prodigieux; les François ne firent à la vérité que deux mille priſonniers ; mais on voyoit parmi eux le duc d'Ormond, capitaine des Gardes du roi Guillaume, pris à côté de ce Prince, le comte de Solmes, général de l'infanterie Hollandoiſe, les comtes de la Lippe, de Brouai, de Montfort, MM. Zuyleſtein, Sgravenmoer, Vaileſtein, tous officiers généraux, douze colonels & deux ou trois cents officiers.

Luxembourg ſe comporta à leur égard comme à Fleurus & à Steinkerque : on les avoit conduits à Tirlemond; dès le lendemain de la bataille, le Maréchal leur envoya le chevalier du Roſel, pour leur demander leur parole, & leur offrir tout ce qui dépendoit de lui.

Dans le tranſport de ſa reconnoiſ-
1693. ſance, le comte de Solmes ne put s'empêcher de dire à M. du Roſel : *Quelle nation eſt la vôtre ! vous vous battez comme des lions, & vous traitez les vaincus, comme s'ils étoient vos meilleurs amis.*

Lettres de Racine à Boileau, tom. V, pag. 207.

Pendant que le Roi perdoit un temps précieux à examiner avec ſes miniſtres les difficultés & les avantages des expéditions que le Maréchal lui avoit propoſé, le roi Guillaume qui s'étoit échappé lui huitieme avec l'électeur de Baviere, avoit pris la route de Bruxelles, où il rallioit les débris de ſon armée ; ſi quelque choſe eût pu le dédommager de ſon déſaſtre, c'eût été la gloire qu'il avoit acquiſe dans ſa défaite : il faut l'avouer ; nul Général n'avoit jamais diſputé la victoire avec plus d'habileté & de courage. On l'avoit vû mettre quatre fois pied à terre, pour conduire ſon infanterie à la charge ; il s'étoit ſouvent mêlé avec les eſcadrons François ; enfin il combattit juſqu'à la derniere extrémité à la tête du

Ibidem.

régiment de Ruvigni composé de Calvinistes réfugiés ; ce régiment fut entiérement défait ; le lieutenant - colonel tombé entre les mains du vainqueur, disoit à ceux qui le prenoient, en leur montrant le roi Guillaume qui fuyoit presque seul : *Tenez, Messieurs, voilà celui qu'il vous falloit prendre.* Mais la maniere héroïque dont Guillaume soutint & répara ce revers, lui fit encore plus d'honneur, que les prodiges de valeur qu'il avoit faits dans l'action. Jamais Prince ne parut plus grand dans l'adversité, plus fécond en ressources, plus redoutable ; il semble que l'ame de l'amiral Coligni son trisaïeul étoit passée toute entiere dans la sienne. Ce n'est pas qu'il ne connût toute la grandeur de sa perte. Tandis que les Alliés exténuoient la victoire des François, en exagérant le nombre de leurs morts, & qu'ils attribuoient leur malheur à la trahison d'un Ingénieur, qui les avoit laissé manquer de poudre, (quoiqu'en effet ils eussent tiré plus de neuf mille

1693.

Lettres de Racine à Boileau, tom. V, pag. 206.

Ibidem.

coups de canon, contre les Fran-
1693. çois cinq ou ſix mille ;) Guillaume faiſoit à l'électeur de Brandebourg l'aveu magnanime de ſa défaite, en ces termes : *Je viens encore d'être battu par ce Duc qui eſt en poſſeſſion de me battre par-tout.* Il diſoit à des officiers François : *Il faut avouer que M. de Luxembourg a un terrible aſcendant ſur moi.* Mais quelqu'idée qu'il eût conçue de ſon vainqueur, ce ſentiment ne diminuoit ni ſon courage, ni ſa confiance ; c'étoit aſſez que la victoire lui échappât, pour ſe ſentir dévoré du deſir de l'arracher une autrefois. Au reſte les forces de toute l'Europe qu'il avoit entre les mains, excitoient moins ſon audace & ſes eſpérances, que l'épuiſement & la diſette à laquelle la France étoit en proie ; il étoit ſi perſuadé qu'il falloit que la France fût accablée tôt ou tard ſous le poids de la guerre, qu'au milieu des déſaſtres qu'il éprouva, on ne le vit jamais tenté un inſtant du deſir de la paix ; il n'y acquieſça, que lorſqu'il s'y

vit forcé par le cri de l'Angleterre & de la Hollande. 1693.

Campagne de Flandres de 1693.

Déja le duc de Virtemberg lui avoit ramené des Châtellenies Françoises son corps de quinze mille hommes; les troupes du camp retranché de Liege étoient venu le joindre au nombre de plus de vingt mille hommes; il ne craignoit plus la défection des Liégeois, parce que le lendemain de la bataille, il avoit fait arrêter les principaux citoyens de cette ville, dont la tête lui répondoit de la fidélité des autres; enfin quelques Régiments qu'il fit venir en même temps des extrémités de la Hollande lui composoient 50 bataillons qui n'avoient eu aucune part au dernier combat: cette infanterie seule égaloit celle du Maréchal; mais elle ne rétablissoit pas encore la confiance dans son camp. C'est pourquoi il écrivit à la Reine son épouse, qui pendant son absence tenoit les rênes du gouvernement, de lui envoyer une armée de vingt mille hommes, qu'il avoit destinée à faire une invasion

en France. Mais la nouvelle du dé-
1693. ſaſtre de Nerwinde avoit excité
Ibidem. une telle fermentation à Londres & dans toute la Grande-Bretagne, que la Reine n'oſa laiſſer ſortir d'Angleterre l'armée qui ſeule contenoit les mécontents ; tant elle craignoit que les revers de ſon époux ne lui coûtaſſent un trône, qu'il n'avoit acheté que par un crime.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que Guillaume avoit raſſemblé une armée plus puiſſante que celle de Luxembourg, avant que Louis XIV ſe fût déterminé ſur la conquête dont il devoit aggrandir ſon empire : il ſe décida enfin pour le ſiege de Charleroi, la plus forte place qui reſtât aux Alliés dans les Pays-Bas ; les préparatifs de l'entrepriſe furent encore plus lents que la déciſion de la Cour. Eſt-ce que Louis XIV qui avoit toujours ſurpris, étonné, confondu l'Europe, par une exécution rapide, avoit moins d'activité, de vigueur, de force dans l'eſprit ? Non, ſans doute : il étoit toujours le Prince le plus ar-

dent, le plus appliqué. Mais les circonſtances avoient changé; l'épuiſement de ſes finances, la cherté, la diſette des vivres ne lui permettoient plus de prodiguer l'or, pour accélérer le ſuccès; d'ailleurs, il ne s'étoit pas attendu en Flandres à des ſuccès qui le miſſent àportée d'entreprendre de grandes expéditions; enfin il s'en falloit beaucoup qu'il fût auſſi bien ſecondé par le marquis de Barbeſieux, qu'il l'avoit été par M. de Louvois. 1693.

Lorſque Luxembourg eut appris les réſolutions du Roi, tout ſon ſoin fut, ſans les laiſſer pénétrer aux ſiens & à l'ennemi, de maſquer Charleroi; il vint camper à Nivelle; mais les ſuites de l'inaction à laquelle ſon armée étoit réduite, manquerent d'être funeſtes à l'Etat.

Campagne de Flandres de 1693.

Il y avoit long-temps que les ſoldats en montrant leurs bleſſures & leurs corps uſés par les travaux de la guerre, ſe plaignoient amérement de ne pas toucher la mo-

dique paie, pour laquelle ils sa-
1693. crifioient leur vie. Le Maréchal qui étoit adoré des troupes, les consoloit par son affabilité, ses promesses & les petits secours qu'il leur procuroit; mais le mécontentement augmentoit de jour en jour, sur-tout depuis la victoire de Nerwinde; le soldat s'étoit flaté, que
Ibidem. la Cour sensible au service éclatant qu'il lui avoit rendu, lui feroit au moins payer tout ce qui lui étoit dû: Luxembourg lui-même avoit cru qu'au lieu de laisser entre les mains des trésoriers de l'armée, les contributions considérables qu'on avoit levées sur le pays ennemi, le ministre de la guerre les feroit distribuer à l'armée: vaines espérances, l'attente du soldat, l'opinion du Général furent également confondues.

Cependant la nuit du 16 au 17 Août, différents corps s'atroupent tumultuairement, & menacent des plus terribles extrémités, si on ne leur compte sur le champ une paie qu'ils ont si légitimement ga-

gnée: peut-être que sous un Général moins respecté, on eût passé des menaces aux effets. Luxembourg promptement averti de la sédition, ramasse tout ce qu'il a d'argent, en emprunte aux Princes, aux Officiers généraux, aux Colonels, & le fait distribuer aux régiments qui en avoient le besoin le plus urgent; en même temps, pour détruire le mal jusques dans sa racine, il se fit remettre le nom des chefs de l'émotion, dont il fit condamner quelques-uns à la mort. C'est ainsi que par sa modération & sa fermeté, il vint à bout d'étouffer un mal qui alloit devenir contagieux & dont les suites eussent été funestes.

1693. *Ibidem.*

Ibidem.

En apprenant les excès auxquels une partie de ses troupes s'étoient laissé emporter, le Roi effrayé, donna les ordres les plus absolus, pour satisfaire toute l'armée; il écrivit en même temps au Maréchal, pour le remercier de la conduite sage & vigoureuse, avec laquelle il avoit réprimé la sédition.

1693. Deux jours après le Maréchal décampa, tant pour tenir les troupes en haleine, que pour ménager les fourages auprès de Charleroi; il conduisit son armée à Braine-le-Vicomte, où elle vécut dans une extrême abondance aux dépens du pays ennemi: le roi Guillaume inquiet du mouvement du Maréchal, jetta deux mille hommes dans Ath qu'il croyoit menacé.

Ce ne fut que le 9 Septembre, c'est-à-dire, 40 jours après la victoire de Nerwinde, que le Maréchal apprit enfin que tout étoit prêt pour le siege de Charleroi; ce jour-là même il fit investir Charleroi par les marquis de Ximenès & de Guiscard. L'armée destinée à cette expédition forte de trente bataillons & de trente-deux escadrons, étoit commandée par le maréchal de Villeroi; M. de Vauban conduisoit les attaques.

Campagne de Flandres de 1693.

Le siege de Charleroi ne surprit pas moins les Alliés que s'ils eussent été vainqueurs à Nerwinde. Ils avoient attribué l'inaction du Ma-

réchal à la perte qu'il avoit faite, & rien n'avoit plus contribué à rétablir la confiance dans leur armée. Déja le roi Guillaume qui venoit de recevoir un nouveau renfort de vingt bataillons, publioit que si le Maréchal avec une armée inférieure d'un tiers à la sienne, osoit se commettre à de nouveaux événements, il lui livreroit une bataille encore plus sanglante que la derniere. Mais Luxembourg qui avoit tout prévu, craignoit moins ce nouvel effort de l'audace des Alliés, qu'une diversion. Déja il avoit établi sous les murs de Furnes un camp dans lequel il avoit jetté 6 bataillons & 16 escadrons; il avoit fortifié de troupes les lignes de Flandres. 1693.

Si cependant, malgré les marques de défiance & de crainte qu'il avoit apperçu chez les Alliés, Guillaume entreprenoit de troubler son expédition, comme il ne pouvoit approcher de Charleroi que par la haute-Sambre, attendu que les fourages étoient consumés par-tout ailleurs,

1693. le Maréchal avoit dessein de l'attendre dans la vaste plaine de Morbai. Il étoit sûr de vaincre par-tout où il pourroit faire agir sa cavalerie, & sur-tout la Maison du Roi. Enfin il avoit si bien concerté ses mesures, qu'il écrivit au Roi, qu'il le mettroit en possession de Charleroi en moins d'un mois.

Les Alliés, pendant toute la durée du siege, firent de grands & continuels mouvements; ils menacerent tantôt Menin, tantôt Furnes, tantôt les lignes : c'étoit pour tromper le Maréchal; car Guillaume n'avoit d'autre vue que de faire lever le siege de Charleroi, comme le Maréchal le lui avoit fait lever 16 ans auparavant; c'est dans ce dessein qu'il partage sa nombreuse armée en deux corps. L'électeur de Baviere, à la tête du premier, passe l'Escaut, & prend sa route vers la Flandre Françoise; il espéroit que le Maréchal le suivroit. Pendant ce temps-là Guillaume, qui auroit trouvé les passages ouverts, devoit tomber sur le Maréchal de Villeroi.

Mémoires de Barwick, t. I. page 159.

Mais Luxembourg qui déja avoit pénétré leur projet, se contente de 1693. mettre son armée en colonnes pour être plutôt à portée de tomber sur l'un ou l'autre Prince. Guillaume qui redoute la vigilance & l'activité du général François, n'ose avancer vers Charleroi ; l'Electeur de son côté, dans la crainte d'être surpris & prévenu, rebrousse chemin ; il se *Ibid.* hâte de repasser l'Escaut, afin de donner la main au roi Guillaume : c'est ainsi que sans fatiguer son armée, & par la seule terreur de son nom, Luxembourg fit échouer tous les desseins des Alliés.

Cependant la ville de Charleroi faisoit la plus vigoureuse résistance : personne n'ignore que c'est une des places les plus modernes & les mieux fortifiées de l'Europe ; les Espagnols l'avoient construite en 1668, pour couvrir Bruxelles, & arrêter les victoires de Louis XIV. On y avoit ajouté depuis de nouveaux ouvrages. Le marquis de Castello, l'un des plus braves généraux des Alliés, la défendoit avec une garnison de

1693. quatre mille hommes; il s'étoit flaté que Guillaume hazarderoit tout pour sauver l'unique rempart qui restât à la Hollande & aux Pays-Bas ; mais enfin, après vingt-six jours de tranchée ouverte, voyant sa garnison réduite à quinze cents hommes, & que le maréchal de Villeroi étoit près de livrer l'assaut, il battit la chamade. Luxem-
Le 11 Octob. bourg & Villeroi userent généreusement de la victoire; l'estime qu'ils avoient pour la valeur du général Espagnol, lui valut une capitulation honorable. Cette belle conquête ne coûta au Roi que douze cents hommes par la sagesse de Vauban, qui faisoit consister toute sa gloire à ménager le sang du soldat.

Tels furent en Flandre les succès de cette brillante campagne; ils ne furent gueres moins grands dans toutes les autres parties du théâtre de la guerre; en Italie, le maréchal de Catinat gagna la mémorable bataille de la Marsaille : le maréchal de Noailles conquit Rose en Ca-

talogne ; le maréchal de Tourville
battit, prit ou coula à fonds une 1693.
flote de 80 vaiſſeaux marchands, Anglois & Hollandois, entre Lagos & Cadix. Enfin les habitants de la Martinique repouſſerent les Anglois qui avoient entrepris la conquête de leur Iſle.

Mais les victoires que la France remportoit dans les Pays-Bas étonnoient davantage les Alliés : c'étoit l'élite de toutes les nations réunies qui périſſoit ; c'étoit leur plus fortes places qu'ils perdoient ; ces déſaſtres paroiſſoient d'autant plus douloureux, que le héros de la ligue étoit plus humilié. On avoit eſpéré, en voyant Louis XIV ſe retirer, & Monſeigneur marcher en Allemagne, que Guillaume vangeroit enfin ſes anciennes défaites ; mais au lieu de triompher, ce Prince avoit eſſuyé de plus terribles revers ; c'eſt alors que les Alliés commencerent à déſéſpérer du ſuccès d'une guerre entrepriſe avec de ſi grandes forces & tant d'animoſité, tant que Luxembourg commanderoit les armées de France.

Si les ennemis intéressés à dimi-
1693. nuer l'éclat de tant de victoires, pensoient ainsi du Maréchal, on ne doit point être étonné des sentiments de la nation qui en recueilloit le fruit. La reconnoissance publique éclatoit par-tout sous les pas du vainqueur de Fleurus, de Leuse, de Steinkerque & de Nerwinde; la capitale, les provinces retentissoient par-tout du bruit de ses exploits; les Princes du Sang, comme on va le voir par le trait suivant, ne dédaignoient pas d'être eux-mêmes les hérauts de sa gloire.

Au retour de la campagne, le Maréchal s'étoit rendu avec les Princes à Notre-Dame, pour assister à la cérémonie du *Te Deum* en action de graces de la victoire remportée à la Marsaille : le vaste vaisseau de la Cathédrale étoit rempli d'une multitude innombrable de citoyens qui à l'arrivée des Princes & du Maréchal, se précipitent les uns sur les autres, pour voir les défenseurs de l'Etat; il étoit impossible de percer la foule & de gagner

le chœur; le prince de Conti prend le Maréchal par la main, en criant: *Place, place au Tapiſſier de Notre-Dame*: cette qualité étoit certainement dûe au Maréchal qui avoit orné les voûtes du temple de plus de trois cents drapeaux ou étendards, arrachés aux plus belliqueuſes nations de l'Univers, non dans des villes, dont les garniſons s'étoient lâchement rendues priſonnieres de guerre, mais ſur le champ de bataille & dans le ſein de la victoire; les citoyens, en applaudiſſant aux paroles du Prince, ouvrirent le paſſage *au Tapiſſier de Notre-Dame*.

1693.

Lettres de Rouſſeau.

Au reſte, les éloges & les acclamations du public étoient la ſeule récompenſe des travaux du Maréchal; ſes victoires ne lui avoient procuré à la Cour ni plus de crédit, ni plus de faveur. Au retour de cette campagne, qui excitoit l'admiration de toute l'Europe, loin de recevoir du Roi l'accueil que méritoient ſes ſervices, ce Prince ne lui parla non plus, que s'il étoit revenu d'une de ſes terres.

1693. *Manuſcrits de l'hôtel de Luxembourg.*

On ne ſoupçonnera certainement pas Louis XIV, d'avoir été inſenſible à des triomphes d'autant plus flateurs, que la France n'a pas toujours vaincu les Anglois joints à la moitié de l'Europe. Mais le Général par les mains de qui il remportoit tant de batailles, ne lui étoit point agréable. Tout ce qu'il lui devoit de careſſes, de diſtinction, de reconnoiſſance, tomboit ſur le maréchal de Villeroi, avec qui il s'enferma pluſieurs fois, pour l'entretenir des détails de la journée de Nerwinde & des ſieges de Hui & de Charleroi.

Il y avoit trente ans que Luxembourg étoit lié de l'amitié la plus étroite avec Villeroi, qu'il n'appelloit jamais que ſon frere; il ne portoit point envie à la haute faveur d'un Seigneur qui la méritoit par ſon courage, ſa probité, ſon déſintéreſſement, & qui n'en avoit jamais abuſé; mais il eût déſiré que l'amitié du Roi n'eût point été excluſive, & ſur-tout que ce Prince qui lui avoit donné dans la précé-

dente guerre de grandes marques de bonté & de reconnoiſſance, l'honorât dans celle-ci d'un regard, d'un mot obligeant, lui témoignât enfin qu'il étoit content de ſa conduite. 1693.

On l'a déja dit, & on le répete, jamais homme ne pardonna les injures avec plus de grandeur d'ame que Luxembourg ; ſes amis lui en faiſoient des reproches ; ils taxoient ſa douceur & ſa facilité, d'indifférence & d'inſenſibilité : cependant, il n'oublia jamais l'indigne perſécution qu'il avoit eſſuyée en 1680. On a vu que l'autorité du Roi, pour laquelle il avoit d'ailleurs le plus profond reſpect, n'avoit pu l'engager à ſe réconcilier avec le marquis de Louvois. La Reynie lui étoit plus odieux que le Miniſtre, en faveur de qui il l'accuſa toujours d'avoir employé des moyens criminels pour le perdre. Après la mort du Marquis, il s'étoit flaté que le Roi lui abandonneroit le Magiſtrat. Au retour de la campagne de Leuſe, le Maréchal, dans la premiere audience qu'il obtint *Ibidem.*

du Roi, se jetta à ses pieds : *Sire*, lui dit-il, *je vous demande justice contre la Reynie, qui a si honteusement prévariqué dans la commission dont il a été chargé, pour recevoir les accusations pleines d'imposture & d'extravagance intentées contre moi ; je veux prouver à toute la France, par les voies ordinaires de la justice, qu'il étoit lui-même l'auteur des calomnies dont j'ai manqué d'être la victime.* Le Roi ému, incertain, fut quelque temps sans répondre au Maréchal ; mais enfin, soit qu'il appréhendât de voir la Reynie s'autoriser du nom & des ordres secrets du marquis de Louvois, soit plutôt que ce Prince ne voulût point réveiller une affaire, dont le Maréchal avoit, après tout, été justifié avec éclat, il pria le Maréchal de la laisser ensevelie dans un éternel oubli.

1693.

Luxembourg insista ; *Sire, ce que je demande à V. M. est une justice qu'elle ne pourroit refuser au dernier de ses sujets ; cependant, Sire, je la recevrai comme une grace insigne ; & loin de vous demander jamais de nou-*

veaux

veaux bienfaits, je vous remettrai tous ceux que je tiens de votre bonté, pourvu qu'il me ſoit permis de pourſuivre la Reynie. Après quelques moments de ſilence & d'incertitude, le roi lui ordonna de n'y plus penſer. 1693. Ibidem.

Eh quoi, diſoit le Maréchal perſuadé que le Roi n'étoit retenu que par le ſouvenir des ſervices qu'il avoit reçus du marquis de Louvois; le Roi préfere l'honneur d'un Miniſtre mort dans ſa diſgrace, pour avoir ſoulevé toute l'Europe contre lui, à la juſtice qu'il doit à un Général qui fait conſiſter toute ſa gloire, à prodiguer pour lui ſa fortune, ſa ſanté & ſa vie!

Ce chagrin le plus ſenſible qu'il ait reſſenti, n'étoit pas le ſeul auquel il fut en proie. En épouſant l'héritiere de Luxembourg, on lui avoit promis pour lui & pour toute ſa poſtérité (*a*), les honneurs de Princes étrangers dont MM. de Luxembourg avoient été en poſ-

(a) On voit dans les Etats de France de ce temps-là, le Maréchal & ſes enfants au nombre des Princes Etrangers.

ſeſſion. Cependant on ſouffroit que
1693. les Pairs lui conteſtaſſent le rang qu'il devoit tenir parmi eux ; on refuſoit à ſes enfants les honneurs du Louvre, dont l'Abbé de Luxembourg ſon beau-frere, la princeſſe de Tingri ſa belle-ſœur, & ſon épouſe même, avoient joui inconteſtablement, quoiqu'ils ne fuſſent pas plus de la maiſon de Luxembourg que les Montmorenci.

Le Maréchal répondoit à ceux qui trouvoient ſes prétentions exceſſives à cet égard, que la maiſon de la Trémoille ne jouiſſoit de pareils honneurs, qu'en vertu du mariage d'un Seigneur de cette maiſon avec une Laval qui lui avoit tranſmis ſes droits au royaume de Naples ; que la Cour lui ayant permis de revendiquer, au traité de Nimegue, le duché de Luxembourg, il devoit être traité comme
Ibidem. les autres Princes étrangers : qu'enfin le Roi avoit été autrefois ſi perſuadé de la légitimité de ſes prétentions, que lorſqu'il lui demanda le tabouret pour ſa brue, dont le

mari n'étoit pas encore Duc, Sa Majesté lui avoit répondu que ce n'étoit pas une grace, mais une justice. 1693.

Au commencement de cette année le Roi avoit élevé à la dignité de Maréchal de France, MM. de Choiseul, de Villeroi, de Joyeuse, de Boufflers, de Noailles, de Catinat. Il n'y avoit pas un seul de ces Seigneurs qui n'eût mérité le sceptre des guerriers par son courage & ses services ; mais enfin Luxembourg, dont ils étoient devenus les collegues, les avoit tous vu servir sous lui, soit en qualité de brigadier ou de colonel, ou même de simple capitaine. De tous les généraux de l'Europe, Luxembourg étoit celui que la victoire avoit le plus souvent couronné ; il semble que pour prix de nouveaux services, il méritoit de nouveaux honneurs ; Turenne eût été Connétable si la religion qu'il professoit alors, n'eût mis obstacle à son élévation ; il étoit au moins mort maréchal-général ; après des services peu inférieurs à

ceux de ce grand homme, Luxem-
1693. bourg dont les ancêtres avoient été élevés aux plus grandes charges, croyoit que le bâton de Maréchal de France ne devoit pas être le terme de ſa noble ambition.

Mais quelqu'autoriſé qu'il fût par ſes exploits à demander le même titre que Turenne, arrêté par ſa modeſtie, il ſollicita ſeulement la ſurvivance de ſa charge de Capitaine des Gardes pour ſon fils aîné. Qui le croiroit? ce jeune homme, dont le Roi avoit ſouvent propoſé la ſageſſe pour modele aux jeunes gens de la Cour, qui avoit donné des marques de la plus grande valeur, qui enfin venoit d'arroſer de ſon ſang les plaines de Nerwinde, ne put obtenir cette grace du Prince.

Les revenus du Maréchal épuiſés par l'argent qu'il prodiguoit aux eſpions, par les ſecours ſecrets qu'il fourniſſoit à de pauvres officiers pour les ſoutenir dans le ſervice, le forçoient à contracter tous les jours de nouvelles dettes; dans ces

circonſtances, il ſollicita encore le rembourſement des ſommes que le Roi avoit touchées des biens confiſqués du comte de Boutteville, rembourſement qui lui avoit été ſouvent promis. On lui répondit qu'il n'y avoit point de fonds; il ne fut pas plus heureux pour le rétabliſſement des droits de ſon comté de Ligny, dont le marquis de Louvois l'avoit fait dépouiller pendant ſa priſon. 1693.

Mais ces dégoûts n'étoient rien en comparaiſon de ceux qu'il éprouvoit à la tête des armées; cette diſcipline mâle & ſévere que le marquis de Louvois avoit eu tant de peine à établir dans les troupes, périſſoit ſenſiblement. Le Maréchal faiſoit en vain les plus grands efforts pour la ſoutenir. Il n'étoit ſecondé ni par les officiers, ni par les inſpecteurs, ni par le Miniſtre même; dans l'infanterie, la plupart des officiers étoient ſi pauvres, qu'ils exhortoient eux-mêmes les plus braves ſoldats à la maraude, afin de partager le butin avec eux; dans

1693. la cavalerie, les capitaines dont les compagnies n'étoient jamais complettes, n'osoient contenir le cavalier dans le devoir, dans la crainte qu'il ne les allât dénoncer. Les colonels étoient si jeunes & si inappliqués, que le Maréchal n'osoit les envoyer en parti, tant parce qu'ils observoient mal, que parce qu'ils rendoient encore plus mal leurs observations; les inspecteurs, par foiblesse, & dans la crainte de se faire des ennemis, fermoient les yeux sur les abus les plus criants; la corruption s'étoit glissée jusques dans les bureaux de la guerre, où l'on voyoit les colonels acheter publiquement les meilleurs quartiers pour leurs régiments. La Cour qui avoit tant d'intérêt à maintenir la discipline, contribuoit elle-même à sa décadence, en ne laissant jamais à un même Général les mêmes troupes deux campagnes de suite; lorsque le Maréchal avoit discipliné celles qui lui étoient confiées, on lui en donnoit la campagne suivante de nou-

Manuscrits du maréchal de Luxemb.

velles qu'il falloit former. D'ailleurs, l'habitude qu'on avoit prise 1693.
de faire voyager continuellement les armées de Flandres en Alsace, de l'Alsace en Italie, ou sur les côtes du Royaume, les ruinoient. Si sur le point d'exécuter un projet important, le Maréchal demandoit au Roi une prompte décision, le Prince répondoit qu'il avoit donné ses ordres au Ministre de la guerre; mais ces ordres parvenoient toujours trop tard au Général.

Pendant son ministere, le marquis de Louvois n'avoit jamais donné d'instruction aux Gouverneurs des *Ibidem.* places frontieres, aux officiers généraux qui commandoient des détachements, sans les communiquer au Général en chef, afin d'y faire les changements qu'il trouvoit convenables au bien du service; son fils n'avoit pas jugé à propos de s'assujettir à cet usage, ensorte que dans les occasions les plus pressantes, le Maréchal n'osoit leur envoyer des ordres, parce qu'ils en

avoient presque toujours reçu d'ab-
1693. solument contraires aux siens.

Quoique le Roi assignât exactement des fonds chez les trésoriers de l'extraordinaire des guerres, l'armée étoit des mois entiers sans toucher de solde; les trésoriers aimoient mieux se laisser protester les lettres de change que de payer: mais, à force de vouloir amasser des biens immenses, ils ne réussirent qu'à perdre leur crédit & celui du Roi.

Le marquis de Barbesieux portoit la négligence jusqu'au point de laisser, pendant des campagnes entieres, le produit des contributions entre les mains des trésoriers de l'armée; ceux-ci s'en servoient pour établir un commerce immense; ils faisoient en peu de temps des fortunes brillantes; cependant le Roi étoit ruiné, & ses troupes désertoient en foule, faute de paie.

C'étoit assez que le Maréchal demandât des graces pour les officiers qui se distinguoient le plus, pour essuyer des refus; les bienfaits du

du Roi, qui ne devroient être que la récompenſe de la vertu, du zele, des talents & des ſervices, commençoient à devenir le prix de la faveur, de la protection, de l'intrigue. 1693.

Le Maréchal qui ne reſpiroit que la gloire du nom François, ne voyoit qu'avec une douleur mêlée d'indignation ces abus deſtructeurs; il s'en plaignit au marquis de Barbeſieux; il lui repréſenta vivement les malheurs qui ne pouvoient manquer d'en réſulter. Mais le jeune Miniſtre mépriſa ſes conſeils. Le Maréchal crut alors devoir avertir le Roi. Barbeſieux furieux d'avoir reçu des reproches qu'il ne méritoit que trop, s'emporta juſqu'au point de dire publiquement qu'il perdroit le Maréchal à la Cour & juſques dans ſon armée.

Manuſcrits du Maréchal de Luxemb.

C'eſt ainſi qu'un Miniſtre de vingt-cinq ans ſans expérience, ſans application, traitoit un Général blanchi ſous les lauriers. Luxembourg qui, malgré le puiſſant crédit du pere, s'étoit ſoutenu

1693. à la Cour tant que celui-ci n'avoit point laissé agir la calomnie, dédaigna les menaces du fils.

Cependant, depuis cette rupture, ses dégoûts augmentoient sensiblement. Il essuyoit à la Cour de plus grandes contradictions; on lui proposoit plus souvent des projets inutiles, dangereux, ou impraticables. Il falloit, pour ainsi dire, lutter contre le Roi & tous les Ministres, pour leur en faire connoître l'illusion. Il est vrai que le Roi avoit quelquefois la grandeur d'ame de céder à l'expérience du Général; mais Luxembourg n'en sentoit pas moins combien on manquoit à la confiance qui lui étoit dûe, en préférant les conseils des autres aux siens.

Ibidem. Le dépit, l'inquiétude, le chagrin, lui inspirerent le desir de la retraite; il y étoit aussi porté par le triste état de sa santé; ses maux de reins étoient devenus si aigus, qu'il avoit peine à se tenir à cheval. Cette incommodité si cruelle pour un Général actif, en lui rappellant sans cesse son séjour à la

Baſtille, la ſeule récompenſe de ſes exploits dans la précédente guerre, lui faiſoit appréhender de perdre dans celle-ci, où il étoit d'ailleurs ſi mal ſecondé, la réputation qui le mettoit au-deſſus de tous les généraux de l'Europe. 1693.

J'ai gémi, diſoit ce grand homme, *dans une affreuſe priſon, par la haine & l'autorité d'un Miniſtre implacable; ma ſanté a été ruinée à la Baſtille, ma fortune à la tête des armées. Après une diſgrace injuſte & éclatante, on me rappelle au commandement ſans que je l'aie ſollicité. La fortune favoriſe mes efforts; j'ai gagné quatre combats; j'ai ſoutenu la gloire des armes Françoiſes: quelle ſatisfaction ai-je reçue? des traitements indignes qu'on m'a fait eſſuyer: quelles récompenſes m'ont valu mes travaux? On me dénie la juſtice, qu'on ne pourroit refuſer au dernier des hommes: on me dépouille de mes biens; on refuſe à mes enfants un rang qu'ils tiennent de la naiſſance; on combat ſans ceſſe mes vues; enfin dans le temps que toute la France paroît applaudir à mes ſuccès, le Roi ne me donne pas ſeu-*

lement la consolation de me temoigner
1693. *s'il est content ou non de ma conduite & de mes services.*

Dans la retraite où me condamnent l'indifférence du Prince, la haine du Ministre, & le dépérissement de ma santé, je n'aurai à gemir que comme citoyen des malheurs qui menacent l'Etat. Les lauriers dont la France est couronnée ne se flétriront point entre mes mains, & personne ne me reprochera de n'avoir pas fait tout ce qui dépendoit de moi, pour prévenir des désastres que je n'envisage qu'en frémissant.

C'est par ces plaintes ameres que Luxembourg soulageoit dans le sein de ses amis les chagrins dont il étoit déchiré. Mais le conseil de ces mêmes amis, les prieres de ses enfants, le desir si naturel à un grand homme de forcer son Prince à l'aimer à force de services, & plus encore l'amour de la patrie à laquelle il ne pouvoit se dissimuler qu'il fût nécessaire, le firent triompher de ses dégoûts ; il renonça à ses idées de retraite.

Au reste, en rendant compte des

mécontentements du Maréchal, on ne prétend pas cenſurer la conduite du Roi. Ce Prince chargé de l'adminiſtration d'un vaſte Empire, luttant ſeul contre toute l'Europe, pouvoit les ignorer; il eſt conſtant qu'il n'eut pas plutôt appris ſes chagrins, qu'il chercha à les lui faire oublier. Les regards du Roi toucherent l'ame ſenſible & généreuſe du Maréchal; ils acheverent de lui rendre le calme, la joie & l'eſpérance; Luxembourg fut plus diſpoſé que jamais à prodiguer de nouveau pour lui, les triſtes reſtes d'une vie uſée par les plaiſirs & les travaux de la guerre. 1693.



SOMMAIRE
DU SIXIEME LIVRE.

Conseils du Maréchal au Roi. Louis XIV offre la paix aux Alliés ; à quelles conditions. Guillaume les fait rejetter. Ambition de ce Prince. Efforts des Alliés. Le Roi renonce au dessein de porter la guerre en Hollande. Plan de la campagne de 1694. Monseigneur est nommé Général de l'armée de Flandre : Luxembourg commande sous ses ordres. Etat du Royaume. Le Roi ne peut opposer à l'ennemi qu'une armée inférieure. Projet audacieux de Luxembourg. Monseigneur entre dans le pays ennemi : ses succès. Le roi Guillaume veut envahir la Flandre maritime. Belle marche de l'armée Françoise. Monseigneur pré-

vient les Alliés ſur l'Eſcaut ; il fait échouer leurs deſſeins. L'ennemi prend Hui. Fin de la campagne. Maladie du Maréchal ; ſa mort. Regrets du Roi & de toute la France. Récapitulation de toutes les principales actions de ſa vie ; ſon éloge ; traits particuliers : ſa poſtérité.





HISTOIRE

DU MARÉCHAL

DE LUXEMBOURG.

LIVRE SIXIEME.

JAMAIS le Maréchal n'avoit reçu du Roi tant de marques de confiance 1694.
& de considération que depuis que ce Prince s'étoit vu menacé de le perdre ; dans les fréquents entretiens qu'il eut avec Sa Majesté sur les opérations de la campagne, Luxembourg toujours rempli de l'idée que le seul moyen d'étonner les Alliés & de dissoudre la ligue, étoit de pénétrer en Hollande, exhorta fortement le Roi à frapper les

1694. grands coups contre cette Républi-
que. Il raisonnoit ainsi dans un mémoire qu'il présenta au Prince :

Manuscrits de la Maison de Luxemb.

« Plus la guerre durera, plus on » trouvera de difficultés à vaincre. » Dans la précédente guerre, les » ennemis étoient presqu'aussi nom- » breux, mais moins animés, moins » aguerris. Depuis la paix de Ni- » megue, les Princes de l'Europe » & sur-tout ceux de l'Allemagne, » effrayés de la puissance du Roi » & des vaines idées de Monarchie » universelle dont le prince d'O- » range l'a accusé, se sont accou- » tumés à entretenir de nombreux » corps de troupes réglées ; il ne » leur manquoit qu'une excellente » discipline ; les officiers Fran- » çois l'ont portée chez eux avec » l'émulation & l'amour de la gloi- » re. Il est vrai que malgré le » nombre & les efforts de nos en- » nemis, nous avons jusqu'ici triom- » phé par-tout ; mais qui ne voit » que c'est en nous épuisant d'hom- » mes & d'argent ? Les Alliés au » contraire ont une quantité éton-

» nante d'Officiers braves & appli-
» qués; leurs défaites & leurs mal- 1694.
» heurs leur ont appris l'art de la
» guerre; tout abonde chez eux,
» argent, recrues, munitions de
» guerre & de bouche; chaque
» campagne, le prince d'Orange
» combat avec les mêmes corps,
» composés de l'élite des nations
» conjurées contre nous; ses trou-
» pes sont tellement exercées au
» maniement des armes à feu, qu'on
» ne peut se mesurer avec elles en
» ce genre de combat sans un ex-
» trême danger: avant donc que la
» durée de la guerre le rende in-
» vincible, il faut tâcher de l'ac-
» cabler.

» Rien de plus grand que le pro-
» jet que Sa Majesté avoit formé
» de rétablir le roi d'Angleterre sur
» son trône; quand elle n'auroit
» réussi qu'à entretenir la guerre ci-
» vile dans la grande Bretagne, il
» n'en auroit pas fallu davantage
» pour nous procurer une paix glo-
» rieuse; mais aujourd'hui que le
» désastre de la Hogue & la perte

» de l'Irlande nous empêchent de
1694. » pénétrer jusqu'à Londres, c'est
» sur la Hollande qu'il faut tom-
» ber, avec tout le poids de notre
» puissance : il n'y a d'autre plan
» à suivre que celui de la campa-
» gne derniere ; c'est le seul qui
» puisse être mortel au prince d'O-
» range & à la ligue: mais il est temps
» que Sa Majesté se repose de ses
» travaux guerriers; sa santé est trop
» nécessaire à l'Etat, pour aller
» la prodiguer dans de nouvelles
» expéditions ; parvenue au com-
» ble de la gloire par tant de con-
» quêtes, qu'elle confie à de plus
» jeunes mains la défense de son
» Royaume. Pendant que d'un cô-
» té, Monseigneur (le Dauphin)
» à la tête d'une puissante armée
» s'avancera sur le prince d'Oran-
» ge, j'irai, suivi de celle que le
» Roi daignera commettre à mes
» soins, l'attaquer de l'autre : peut-
» être que Dieu bénira nos efforts,
» & que nous serons assez heureux
» pour remporter sur cet ennemi
» constant & redoutable, une vic-

» toire décisive; une victoire qui » nous procure une paix triom- » phante ». 1694.

C'étoit bien le dessein du Roi; mais il ne vouloit l'exécuter qu'au défaut d'un autre encore plus grand & plus utile : ce Prince à qui l'expérience avoit enfin appris à connoître les malheurs qu'entraînent les guerres mêmes les plus glorieuses, avoit entrepris de donner la paix à toute l'Europe. On a vu que dès l'année derniere, il avoit sollicité plusieurs Princes alliés à se prêter à ses vues; on a vu aussi que le prince d'Orange, à force d'exagérer sa puissance & son ambition, à force d'interpréter malignement ses intentions, étoit venu à bout d'augmenter par-tout l'envie, la défiance, la crainte & la haine. Le Roi, pour écarter les soupçons injurieux qu'il leur inspiroit sur sa bonne foi, présenta aux États-Généraux, par les mains de l'Ambassadeur de Danemarck, un plan de pacification générale : il rendoit la Savoie, le marquisat de Saluces,

Histoire du roi Guillaume III, tom. II, pag. 49.

1694. Mons, Namur, Hui, Charleroi, Roſes que ſes armes venoient de conquérir en Catalogne; il rétabliſſoit le duc de Lorraine dans ſes États; il conſentoit, ſuppoſé que le roi d'Eſpagne mourût ſans enfants, que l'électeur de Baviere demeurât en poſſeſſion des Pays-Bas, pour former une barriere à la Hollande; enfin il reconnoiſſoit Guillaume en qualité de roi de la grande Bretagne: c'eſt ainſi que Louis XIV qu'on accuſoit d'aſpirer à la Monarchie univerſelle, ſacrifioit d'un trait de plume, le fruit de tant de travaux, de victoires, de ſang & d'argent. Cependant, quelque modeſtes que paroiſſent ces conditions de la part d'un Monarque victorieux, elles furent rejettées d'une voix unanime par les Alliés; il faut avouer qu'on n'avoit jamais vu tant de Puiſſances unies, agir avec plus de concert & d'animoſité; il ſemble que le prince d'Orange eût fait paſſer toute ſa haine & ſon ambition dans l'ame de chacun des Princes qui s'étoient déclarés contre la France.

C'est quelque chose de bien étonnant que l'ascendant de ce Prince sur tant de peuples, de religion, de mœurs, de loix différentes; loin d'altérer son crédit, ses défaites; ses revers sembloient augmenter ses ressources & son courage. 1694.

Que prétendoit donc ce Prince qui de la vie privée étoit devenu le Roi d'une des plus puissantes nations de l'univers? La conquête de la France? Mais si ébloui par son ambition, il avoit, au commencement de la guerre, formé ce fastueux projet, l'inutilité de ses efforts, la soumission constante des Protestants sur la révolte desquels il avoit paru compter, la sagesse, le courage & les succès de Louis XIV n'avoient que trop confondu ses chimériques desseins. Espéroit-il démembrer quelques provinces, réduire la France aux bornes prescrites par le traité des Pyrénées? Cette espérance n'étoit pas moins vaine & illusoire; car enfin depuis six ans que le flambeau de la guerre étoit allumé, loin d'entamer la frontiere, loin de

1694. ſubjuguer un ſeul village, il n'y avoit point de campagne qu'il n'eût perdu de grandes batailles, ou quelques-unes des meilleures places des Pays-Bas : ſix ans de ſuccès pouvoient à peine rétablir les Alliés dans la poſſeſſion de ce que les François leur avoient enlevé ; cependant les Anglois & les Hollandois qui ſeuls payoient les frais immenſes de cette guerre, étoient accablés ; ils ne pouvoient la ſoutenir encore ſix ans ſans être ruinés ? Indépendamment de tous les déſaſtres que les deux nations éprouverent dans le continent, la premiere perdit dans le cours de la guerre, ſelon un mémoire du Parlement, quatre mille deux cents vaiſſeaux eſtimés 30 millions de livres ſterling ; les pertes de la Hollande n'étoient pas moins conſidérables ; c'étoit donc uniquement pour ſe voir à la tête de la moitié de l'Europe, pour jouer plus long-temps le perſonnage d'Agamemnon, que Guillaume qui avoit tant reproché à Louis XIV ſa fierté & ſon ambition, perpétuoit les malheurs de ſes

Mémoires de Barwick, tom. I.

ſes ſujets & ceux de la Républi-
que chrétienne. 1694.

Le Roi voyant que ſa modération & ſes ſacrifices ne faiſoient aucune impreſſion ſur ſes ennemis, prépara en Flandre la plus vigoureuſe campagne; il adopta toutes les vues de Luxembourg : mais l'amour de la gloire qui l'anima juſqu'au dernier ſoupir, ne lui permit point de goûter le conſeil que lui avoit donné le Maréchal de ménager ſa perſonne; il lui déclara qu'il partageroit avec lui la gloire & le danger de l'exécution ; la fortune n'offre pas toujours les occaſions de vaincre. Louis XIV qui avoit publié qu'il ſeroit au mois de Mai à la tête de ſes armées de Flandre, ſe vit arrêté par les préparatifs immenſes de ſes ennemis.

Campagne de 1694.

Le prince d'Orange qui frémiſſoit encore de la grandeur du péril, auquel il s'étoit vu expoſé au commencement de la derniere campagne, avoit ébranlé toute l'Europe, pour raſſembler dans les Pays - Bas des forces une fois plus nombreuſes

1694. que les années précédentes ; il n'avoit même voulu ſortir de Londres qu'après s'être aſſuré que les Alliés agiroient avec plus de quatre cents mille combattants, dont près de la moitié dans les Pays-Bas ; ſi on ajoute à ce nombre prodigieux d'hommes, les garniſons, les matelots, les ouvriers néceſſaires au ſervice, on avouera que depuis les Croiſades, jamais l'Europe n'avoit fait de plus grands efforts.

Hiſtoire de Guillaume III, t. II, pag. 51.

Campagne de 1694.

Pour oppoſer à l'ennemi des armées ſupérieures dans les Pays-Bas, il eût fallu laiſſer ſans troupes les frontieres du Dauphiné, de l'Alſace, du Rouſſillon, les provinces maritimes. Louis XIV forcé d'abandonner ſon premier plan, partagea ainſi ſes forces : il forma ſur le Rhin, & en Savoie deux armées à peu près égales à celles de l'ennemi ; il en deſtina une en Catalogne au maréchal de Noailles ſupérieure à celle d'Eſpagne ; car ce Prince qui ne pouvoit plus eſpérer de porter des coups mortels à la ligue en Hollande, vouloit au

moins lui faire éprouver du côté de l'Espagne, combien il étoit encore redoutable. 1694.

D'après ce plan, il ne lui fut pas possible d'envoyer en Flandre une armée qui égalât la moitié des troupes des Alliés ; mais pour encourager le soldat, il déclara Monsieur le Dauphin Généralissime.

En applaudissant à la sagesse des vues de la Cour, Luxembourg n'approuvoit pas qu'on envoyât Monsieur le Dauphin dans les Pays-Bas. *Ou nous prendrons*, disoit-il au Roi, *une résolution foible en nous retranchant sur la défensive; & alors Monsieur le Dauphin paroîtra fuir devant le prince d'Orange : ou nous agirons comme si nous avions des forces égales à celles de l'ennemi ; en ce cas convient-il d'exposer l'héritier de la couronne à l'événement d'une bataille ?* Le Roi lui répondit qu'il avoit tout prévu; mais qu'il avoit une si grande confiance en son génie & en sa fortune, que, malgré l'étrange disproportion de ses forces avec celles des Alliés, il ne doutoit point que *Ibidem.*

ſon fils guidé par ſes conſeils, n'ac-
1694. quît encore de la gloire.
Ibidem. L'armée n'étoit compoſée que de 78 bataillons & de 162 eſcadrons; le maréchal de Boufflers étoit à la tête d'un corps ſéparé de dix mille hommes; le marquis d'Harcourt couvroit le duché de Luxembourg avec dix eſcadrons; toutes ces troupes réunies pouvoient monter à 75 mille hommes: le maréchal de Villeroi commandoit conjointement cette armée avec le Maréchal ſous les ordres de Monſieur le Dauphin. Le duc de Chartres, le prince de Conti, le duc de Bourbon, le duc du Maine, les marquis de Roſen, de Montrevel, de Rubantel, de Ximenès, le duc de Barwick, les marquis de Feuquieres & de Buſca ſervoient en qualité de lieutenants généraux. Les marquis de Gaſſion, de Créqui & de Bezons, le duc de Roquelaure, le duc d'Elbœuf, les comtes de Marcin, de Vandeuil, le duc de Montmorenci, le comte de Naſſau & le marquis de Caſtries faiſoient les fonctions de maré-

chaux de camp ; le comte d'Artagnan, celles de major-général; enfin le marquis de Puiségur en qui Luxembourg avoit une confiance particuliere, étoit, comme les années précédentes, maréchal-général des logis de l'armée. 1694.

Camp. de Flandres.

Le roi Guillaume comptoit sous ses étendards 83 bataillons de huit cents hommes chacun, & 255 escadrons; cette armée seule montoit à plus de cent mille combattants ; indépendamment de ces forces prodigieuses, il avoit jetté trente mille hommes dans le camp retranché de Liege ; il en pouvoit retirer autant des villes de la Hollande & des Pays-Bas, en y laissant une garnison suffisante ; il ne l'emportoit pas moins sur les François en argent, en artillerie, en munitions de guerre & de bouche, qu'en hommes.

Quelque accablant que fût le poids de cette guerre pour la France, ce n'étoit pas alors le plus grand des fléaux auquel elle fut en proie ; la récolte qui l'année derniere avoit manqué dans presque toutes les

provinces, la laiſſoit expoſée aux
1694. horreurs de la diſette. Le Roi, pour nourrir la plus grande partie de ſes ſujets, s'étoit vu obligé d'envoyer acheter, à grands frais, des bleds en Barbarie & dans les Royaumes du Nord; l'épuiſement des finances étoit tel que loin de pouvoir établir des magaſins de fourage dans les places voiſines du théâtre de la guerre, il ne pouvoit fournir de viandes aux troupes qu'au mois de Juillet; on crut devoir les faire cantonner ſur les frontieres juſqu'au 15 de Juin; en même temps pour prévenir les ſéditions & la déſertion, on détachoit preſque tous les jours des partis dans le pays ennemi, pour aller à la chaſſe des bœufs, des vaches & des moutons : c'eſt ainſi que l'armée ſubſiſta pendant plus de ſix ſemaines; le ſoldat vécut dans une plus grande abondance que dans les quartiers d'hiver, où il étoit preſque réduit au pain de munition.

Campagne de 1694.

Pendant ce temps-là, Luxembourg formoit, de concert avec M.

le Dauphin, le plan de campagne le plus audacieux. On s'étoit attendu en France qu'il prendroit le parti d'une ſage défenſive ; mais le Maréchal qui ne pouvoit ſoutenir l'idée de voir M. le Dauphin reculer devant le prince d'Orange, perſuadé d'ailleurs que ce genre de guerre décourageroit le ſoldat, que le défaut de paie, d'habits & de viande inquiétoit déja, forma la réſolution de porter l'armée entre la Méhaigne & le Démer: par cette démarche hardie, il menacoit également Liege & Maeſtrecht; il étonnoit les Alliés; il acquéroit une ſupériorité d'armes, qui en rempliſſant les François de confiance, en impoſoit à toute l'Europe.

1694.

Ibidem.

Le roi Guillaume ne pouvoit faire échouer ce projet, qu'en tombant ſur lui avec toutes ſes forces, ou bien en les partageant en deux armées, dont l'une reſteroit ſur la Méhaigne pour faire tête à M. le Dauphin, tandis que l'autre favoriſée par les flottes d'Angleterre & de Hollande, iroit aſſiéger Dunker-

que. Si l'ennemi prenoit le premier
1694. de ces deux partis, Luxembourg n'auroit point évité la bataille ; mais il ne l'auroit reçue que dans des postes avantageux. La juste confiance qu'il avoit en son armée presque toute composée de vieux corps; ses succès précédents, & surtout la présence de M. le Dauphin, jeune prince adoré du soldat par son affabilité, son courage & sa générosité, lui faisoient regarder la victoire comme certaine. Si l'ennemi au contraire partageoit ses forces, s'il assiégeoit Dunkerque, le dessein du Maréchal étoit de jetter le maréchal de Villeroi dans cette place, d'appeller le maréchal de Boufflers, & de fondre sur l'armée qui resteroit sur la Méhaigne.

Ce plan n'eut pas plutôt été approuvé du Roi que l'armée s'ébranla; elle vint camper le 19 Juin à Jandrain entre Liege & les Alliés, de-là à Saint-Tron, où elle resta jusqu'au 11 Juillet dans une abondance incroyable aux dépens du pays ennemi. Guillaume déconcerté

certé des marches ſavantes de M. le Dauphin, inquiet ſur la deſtinée de Liege, de Maeſtrecht & de Mazeick, qu'il voyoit également menacées, ſe hâta de jetter de nouvelles troupes dans le camp retranché de Liege, & d'en conſtruire deux autres ſous les villes de Maeſtrecht & de Mazeick. 1694.

Avec des forces inférieures, Luxembourg n'étoit pas encore ſatisfait de ruiner le pays des Alliés, de les tenir en échec, de leur faire perdre la campagne; il deſiroit avec ardeur de contribuer à la gloire de M. le Dauphin par une victoire éclatante: en attendant que la fortune lui préſentât l'occaſion de combattre & de vaincre, il eut recours au même genre de guerre qui l'avoit fait triompher au commencement de la derniere campagne; il envoyoit les troupes tour à tour en détachement: le ſuccès couronna toutes ſes vues; il n'y avoit point d'heure le jour & la nuit qu'elles ne rentraſſent au camp avec des priſonniers, des chevaux, *Ibidem.*

du butin. On enlevoit à l'ennemi
1694. ſes convois, ſes eſcortes, ſes partis; on le harceloit; on le fati-
Ibidem. guoit au point qu'il n'oſoit preſque plus paroître en campagne.

Ces ſuccès avoient rempli le ſoldat d'une telle audace, qu'on ne pouvoit rien ajouter au mépris qu'il avoit conçu des Alliés: il ne voyoit jamais M. le Dauphin, les Princes du Sang & le Maréchal, qu'il ne demandât à grands cris, qu'on le conduisît à l'ennemi.

Ibidem. C'étoit-là la diſpoſition où le Maréchal ſouhaitoit l'armée pour combattre; ainſi, ſans perdre un inſtant, Boufflers reçut ordre de joindre M. le Dauphin. Mais le roi Guillaume qui s'étoit vanté de tomber ſur les François par-tout où il les trouveroit, évitoit la bataille avec autant de ſoin que s'il eût commandé une armée inférieure. Il étoit ſi attentif à ſes démarches, il choiſiſſoit des camps ſi fortifiés, que malgré l'envie extrême qu'avoit le Maréchal de procurer un triomphe ſignalé à M. le Dauphin, il

fut le premier à déclarer, qu'il ne falloit pas forcer l'ennemi à une bataille, dont le ſuccès coûteroit trop de ſang à la nation. 1694.

La joie qu'inſpiroit au Roi un début ſi brillant dans les Pays-Bas, fut bien augmentée par les victoires du maréchal de Noailles en Catalogne; ce Général avoit défait les Eſpagnols ſur les bords du Ter, conquis Palamos & Gironne. Le Roi écrivit au maréchal de Luxembourg ſur ces glorieux événements, une lettre que l'on a jugé à propos d'inſérer ici, pour donner une idée de la maniere dont il traitoit avec ſes Généraux.

La priſe de Gironne a été prompte, & ma ſurpriſe agréable; je ſuis bien perſuadé qu'elle vous ſera le même effet, & que votre joie ſera égale à la mienne: votre ami le maréchal de Noailles a mené les affaires bruſquement & heureuſement; j'eſpere que la fin de la campagne ne me ſera pas moins heureuſe par-tout; je le ſouhaitte de tout mon cœur, & ſur-tout que vous faſſiez parler de vous à l'ordinaire, & que mon fils

Manuſcrits de la maiſon de Luxemb.

profite de votre ſavoir-faire & de votre
1694. *bonheur pour acquérir quelque gloire.*

De Trianon, le 11 Juillet.

Le tendre intérêt que prenoit le Roi en la gloire de ſon fils, étoit bien juſtifié par tout ce que le Maréchal lui écrivoit de la conduite, de l'ardeur & de la modeſtie du jeune Prince. Dans cette campagne qui fut la derniere de ſa vie, M. le Dauphin donna de lui la plus haute idée à l'officier & au ſoldat; il eut le ſecret de s'en faire adorer.

Campagne de 1694.

Cependant l'Angleterre, la Hollande éclatoient en murmures & en invectives contre le roi Guillaume, qui avec des forces telles que les Pays-Bas n'en avoient jamais vues de ſi redoutables, loin de faire des progrès, laiſſoit ces floriſſantes provinces en proie au pillage. Guillaume s'appercevant que l'inaction honteuſe à laquelle il étoit réduit, le dégradoit plus dans l'eſprit de ſes ſujets & de ſes Alliés, que la perte d'une bataille, réſolut enfin d'agir: il s'ébranle le 23 Juillet, &

vient camper à Taviers, dans le dessein de couper à l'armée Françoise ses communications avec Hui & Namur d'où elle tiroit ses convois. Mais M. le Dauphin qui avoit pénétré les vues de l'ennemi, les déconcerta, en venant se poster à Vignamont à deux lieues de son aile droite; par ce mouvement audacieux, il étoit toujours entre l'armée des Alliés & le camp de Liege; Guillaume n'osoit ni l'affoiblir, ni le perdre de vue, dans la crainte qu'il ne fût insulté & emporté. 1694.

On n'eut pas plutôt appris dans toute l'Europe la position des armées, qu'on s'attendit à une bataille encore plus célebre que celles qui avoient illustré les campagnes précédentes : la crainte, l'espérance, l'inquiétude agitoient tour à tour les François & leurs Alliés; si ceux-là étoient encouragés par la valeur du Dauphin & le génie de Luxembourg, ceux-ci ne l'étoient pas moins par la fermeté du roi Guillaume, & par la supériorité de ses troupes.

1694. Cependant ce Prince qui par le moyen de sa nombreuse armée, se voyoit à portée de resserrer les François dans leurs subsistances & même de les affamer, oubliant tout à coup ses anciennes défaites, écrit aux Princes ses Alliés qu'enfin les François étoient tombés dans ses pieges; qu'en moins de huit jours ils seroient réduits à décamper faute de vivres ; qu'ils n'avoient de retraite que sur la Sambre; mais qu'ayant beaucoup de ruisseaux, de défilés, & la Meuse à franchir, avant que de gagner cette riviere, il leur étoit impossible d'éviter une défaite certaine.

Ibidem. Avant que de tenir un pareil langage, il auroit fallu se défier un peu plus de la fortune, ou prendre de meilleures mesures. En effet l'événement répondit mal aux promesses de Guillaume: M. le Dauphin, aidé de l'expérience du Maréchal, mit un si bel ordre dans cette armée qui devoit périr par la faim, ou faire une retraite funeste, qu'elle vécut jusqu'au 18 Août dans

l'abondance; ce fut Guillaume lui-même qui, faute de ſubſiſtances, ſe vit obligé à décamper le premier. Confus, déſeſpéré de voir un projet dont il avoit tant vanté la grandeur & l'importance, anéanti par la conduite des Généraux ennemis, il réſolut de ne point laiſſer écouler la campagne, ſans frapper un coup capable de le juſtifier auprès des Alliés: il vouloit prendre Dunkerque, dont la conquête flateroit plus la nation Angloiſe que la plus brillante victoire.

1694.

Mémoires de Barwick, tom. I.

Il décampe en conſéquence le 18 Août, & ſe porte par une marche rapide à Cambron. Ce fut-là qu'il détacha le duc de Virtemberg avec un gros corps de troupes, pour s'emparer du pont d'Epierres & des lignes Françoiſes, avant que le marquis de la Valette qui les défendoit, pût recevoir du ſecours. S'il eût réuſſi dans ce projet, rien n'eût pu l'empêcher d'aſſiéger & de prendre Dunkerque, déja bloquée par une flotte formidable.

Tout, pour le coup, ſembloit lui

Campagne de 1694.

répondre du ſuccès; il n'avoit que
1694. vingt lieues à parcourir en ligne droite & deux jours d'avance ſur les François. Ceux-ci, pour le prévenir, avoient une marche de 42 lieues à faire, & cinq rivieres à traverſer.

Ces obſtacles paroiſſoient ſi grands que d'autres Généraux n'auroient même oſé penſer à les vaincre; mais la confiance que M. le Dauphin & le Maréchal avoient dans le zele & le courage des troupes, les anima tellement, qu'ils entreprirent de prévenir l'ennemi & de déconcerter ſon projet: l'armée ſe
Le 22 Août. met en marche, & arrive à Hui; le maréchal de Villeroi prit les devants avec la cavalerie; M. le Dauphin & Luxembourg le ſuivoient à la tête de la Maiſon du Roi; enfin l'infanterie, ſous les ordres du prince de Conti & du duc de Barwick, venoit enſuite à grandes journées.

Après une marche de trois jours dans laquelle il ne s'arrêta preſque pas un inſtant, Villeroi arriva le 24 au matin ſur les bords de l'Eſ-

caut; quelques momens après paroît le duc de Virtemberg avec son corps d'armée. Mais qu'on juge de l'étonnement de ce Prince, en voyant de l'autre côté du fleuve 80 escadrons rangés en bataille; sa surprise redoubla lorsqu'il apperçut des drapeaux flotter en l'air; il crut que l'armée entiere de M. le Dauphin l'avoit prévenu sur l'Escaut: on conçoit que ces drapeaux n'étoient qu'un stratagême du maréchal de Villeroi, pour en imposer à l'ennemi, & lui faire croire qu'il avoit de l'infanterie. Le duc de Virtemberg déconcerté, n'osa exécuter l'ordre que Guillaume lui avoit donné de passer l'Escaut; en attendant l'arrivée de ce Prince avec le gros de l'armée, il établit des batteries pour foudroyer les François; mais Villeroi, qui dans une marche aussi étonnante, avoit eu le secret de traîner après lui quelques pieces de canon, répondit bientôt au feu de l'ennemi. 1694.

Cependant Monseigneur & Luxembourg arrivoient avec la Mai-

1694. ſon du Roi ; à la vue du duc de Virtemberg, perſuadés que Guillaume alloit bientôt paroître avec toutes ſes forces, ils écrivent au prince de Conti d'accourir avec les grenadiers & les ſoldats les plus diſpos, afin d'avoir bientôt un corps d'infanterie à oppoſer à celle de l'ennemi. Cet ordre n'eut pas plutôt été répandu, que tous les ſoldats ſe préſentent au Prince, en le conjurant avec de grands cris, de leur permettre de le ſuivre & de combattre avec lui. Le Prince ſenſiblement touché de tant de zele & de courage, ne put ſe refuſer à l'ardeur de ces intrépides légions. Il laiſſa les tentes & les havreſacs ſous l'eſcorte des troupes les plus fatiguées, & partit avec le reſte. Sur la route, il trouvoit des tables dreſſées & couvertes de toutes ſortes de rafraîchiſſements ; le ſoldat riant, mangeant, chantant, marcha avec tant de rapidité, que malgré la pluie, le mauvais temps, la difficulté des chemins, il arriva le 25 à midi au pont d'Epierres. M. le Dauphin

Campagne de 1694.

Mémoires de Barwick, tome I, pages 170, 171.

transſporté de joie, ſe hâta de faire cantonner cette brave infanterie 1694.
dans les villages ſitués ſur l'Eſcaut.

Pendant ce temps-là le roi Guillaume commandoit un nombre prodigieux de pionniers pour les ſieges de Furnes & de Dunkerque ; il comptoit tellement ſur le ſuccès de ſon expédition, qu'il avoit déja écrit en Hollande & en Angleterre, qu'enfin il alloit venger les deux nations dont les armateurs de Dunkerque avoient ruiné le commerce ; déja les Anglois & les Hollandois, dans la douce eſpérance de renverſer & de détruire une ville qui leur avoit été ſi funeſte, ſembloient oublier leurs défaites & leurs malheurs. Mais lorſqu'ils ſurent que M. le Dauphin avoit prévenu Guillaume, qu'il avoit fait échouer ſon projet, il n'y eut point de marques de mécontentement que les deux peuples ne témoignaſſent. Impatients, furieux de la honte de cette campagne, ils ſe déchaînerent hautement contre Guillaume ; ils demanderent la paix avec des cris ſéditieux.

Campagne de 1694.

1694. On prétend que Guillaume qui ſe voyoit l'objet des invectives de ſes ſujets, & de la raillerie de ſes ennemis, fut plus ſenſible à l'affront qu'il venoit de recevoir, qu'à la perte de toutes les batailles qu'on a décrites : ſa douleur étoit bien légitime ; car enfin quelques forces qu'il aſſemblât jamais, comment pouvoir eſpérer d'entamer les frontieres d'une nation dont les ſoldats ſembloient avoir des ailes quand il s'agiſſoit de le combattre ?

La marche de M. le Dauphin eſt une des plus belles dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire ancienne & moderne. Elle a toujours paſſé pour un prodige en ce genre ; on la célébra en France comme une victoire d'autant plus éclatante qu'on lui devoit le ſalut de la Flandre maritime.

Campagne de 1694. Cependant les Alliés, après être reſté quelque temps comme immobiles, retournent ſur leurs pas. Les François campés ſur l'autre bord de l'Eſcaut, eurent le plaiſir de les voir défiler, & reprendre triſte-

ment le chemin d'Oudenarde ; ils passerent le fleuve sur le pont de cette ville ; leur armée une fois supérieure à celle de France, occupoit toute l'étendue de pays qui est entre l'Escaut & la Lys ; indépendamment de ces forces prodigieuses, ils avoient encore sur la Meuse une armée de 45 mille hommes sous les ordres du duc de Holstein-Ploün.

1694.

Monsieur le Dauphin étoit campé à Courtrai ; bientôt il apprit que Guillaume avoit passé la Lys à Deinse. Dans la persuasion que ce Prince n'avoit fait ce mouvement que pour lui livrer bataille, M. le Dauphin se prépara à le recevoir avec une vigueur digne de lui : en moins de vingt-quatre heures les fossés qui étoient devant le camp furent comblés, les haies arrachées, l'artillerie distribuée sur le front de l'armée ; on peut dire enfin qu'à l'aide de l'expérience du Maréchal, ses dispositions furent telles qu'il pouvoit compter sur la victoire. Mais Guillaume éton-

Ibidem.

1694. né, n'osa mesurer sa fortune avec celle du jeune Prince. M. le Dauphin, après l'avoir inutilement attendu jusqu'au 18 Septembre, se rendit à Fontainebleau où il fut reçu du Roi & de toute la Cour avec les applaudissements que méritoit une campagne qui le couvroit de gloire.

Pendant ce temps-là, le duc de Holstein-Ploün assiégeoit Hui; cette expédition étoit d'autant plus facile que la France n'avoit pu opposer de troupes aux Alliés sur la Meuse; les flottes d'Angleterre & de Hollande se préparoient à bombarder Dunkerque. Luxembourg demeuré seul en possession du commandement, détacha le marquis d'Harcourt avec 60 escadrons, non pour secourir Hui qui ne pouvoit pas tenir assez long-temps pour attendre ce secours, mais pour couvrir Dinant que les Alliés qui venoient encore de recevoir un renfort de douze mille hommes de la Hollande, menaçoient aussi; quelques jours après le Ma-

Ibidem.

réchal envoya à Dunkerque le maréchal de Villeroi, le duc du Maine & le comte de Toulouſe; Villeroi fit échouer le projet des Anglois ſur Dunkerque : ils ne furent pas plus heureux devant Calais qu'ils bombarderent ſans ſuccès.

1694.

Le marquis d'Harcourt de ſon côté, & le comte de Guiſcard, guidés par les ordres du Maréchal, rendirent avec une poignée de monde Dinant ſi reſpectable que le duc de Holſtein, après la conquête de Hui qui lui coûta huit jours, & beaucoup de monde, n'oſa en tenter le ſiege : ce Général ne réuſſit pas mieux devant Namur dont il avoit entrepris le bombardement. La campagne ſur la Meuſe ſe termina par une belle action de Laubanie, gouverneur de Mons, qui après avoir taillé en pieces la nombreuſe garde qui environnoit le comte de Tilly, général d'une des deux armées des Alliés, le ſurprit & l'enleva dans ſon lit.

Cependant Luxembourg qui contenoit l'armée formidable du roi

Guillaume, auroit bien voulu le
1694. surprendre, & terminer la campa-
Ibidem. gne par une victoire. La position de ce Prince campé à Rousselaër étoit telle, que Luxembourg pouvoit l'attaquer par le centre, sans que les ailes eussent pu le secourir. Mais en examinant les chemins qui conduisoient à l'ennemi, le Maréchal les trouva si étroits & si mauvais, qu'il appréhenda que le temps qu'il perdroit pour les traverser, ne donnât à Guillaume celui de rapprocher ses ailes, & de réparer sa faute; on auroit alors combattu à armes égales, & la victoire n'eût pu manquer d'être sanglante : cette considération arrêta Luxembourg; il aima mieux renoncer à la gloire d'un nouveau triomphe, que de prodiguer le sang François dans une action, dont les suites n'auroient pu être fort avantageuses à la fin d'une campagne.

Luxembourg, après avoir fortifié Courtrai, & mis les lignes en sûreté, se rendit auprès du Roi, qui le reçut avec des caresses extraordinaires.

naires. Louis XIV n'avoit pas attendu la fin de la campagne, pour lui témoigner combien il étoit satisfait de sa conduite; peu auparavant il lui avoit écrit qu'on ne pouvoit être plus sensible aux grands services qu'il avoit rendus. M. le Dauphin qui avoit conçu pour lui une amitié égale à l'estime dont il étoit prévenu à son égard, n'en parloit que comme du plus grand homme de guerre qu'il y eût en Europe.

1694.

Manuscrits de la Maison de Luxemb.

Il faut avouer que personne n'étoit plus digne des éloges de ses maîtres que Luxembourg: son zele pour l'Etat ne se renfermoit pas seulement aux soins de la guerre; il venoit de procurer au Roi, par le canal d'un Génois qui lui étoit très-attaché, un emprunt de plusieurs millions que la République lui prêta. Dans les circonstances où se trouvoit la France, ce service n'étoit pas un des moins importants qu'on pût lui rendre.

Ibidem.

Les ducs de Chartres, de Bourbon, le Prince de Conti, le duc

du Maine, toute la haute nobleſſe
1694. enfin qui avoit ſervi ſous le Maréchal, faiſoient retentir la Cour & la ville de ſes louanges : tous l'honoroient, & l'aimoient comme leur pere. L'envie, la haine, la calomnie s'étoient tues devant ſes victoires & ſes vertus ; il étoit prêt à jouir du ſort des Turennes qu'il avoit mérité par tant de travaux & d'exploits, lorſqu'une maladie imprévue vint l'enlever aux vœux de tout le Royaume.

Il s'étoit rendu les derniers jours
1695. de Décembre à Verſailles, pour être à portée de faire ſa cour au Roi & à la famille Royale ; ce jour-là même il fut attaqué de grands maux de tête & de reins, ſuivis d'une fievre brûlante. Le Roi n'eut pas plutôt appris cette triſte nouvelle, que ſaiſi d'inquiétude, il envoya chercher Fagon ſon premier médecin. *Au nom de Dieu, Fagon*, lui dit-il, *faites pour lui tout ce que vous feriez pour moi.* Mais le mal ſe montra plus fort que toutes les reſſources de l'art : Fagon re-

Mémoires de l'Abbé de Choiſi.

connut bientôt que la maladie étoit mortelle. 1695.

Luxembourg n'eut pas plutôt connu la grandeur du danger, qu'il se prépara à la mort avec la fermeté qui lui étoit naturelle ; la brillante fortune qu'il voyoit disparoître devant lui, ne lui coûta pas un soupir ; il ne s'occupa qu'à couronner, par une fin chrétienne, une vie si éclatante & si agitée. M. de Fénélon, précepteur de M. le duc de Bourgogne, cet homme si connu par son génie & sa piété, vola auprès du Maréchal pour lui administrer en ces derniers moments les secours qu'offre la religion ; l'ame du Maréchal s'éleva encore avec celle de son ami ; & dans les regrets que lui arrachoit le souvenir d'avoir beaucoup mieux servi le Roi que Dieu, il s'écria qu'il auroit préféré à l'éclat de tant de victoires qui lui devenoient inutiles au tribunal du juge des Rois & des héros, le mérite d'un verre d'eau donné aux pauvres pour l'amour de l'Etre suprême.

1695. Cependant la nouvelle de la maladie & du danger du Maréchal, excitent à la cour & à la ville une douleur & une inquiétude univerſelles; Madame de Maintenon écrivit à S. Cir qu'on eût à ſe mettre en prieres pour demander au ciel la ſanté d'un homme néceſſaire à l'Etat.

Lettres de Madame de Maintenon.

Les Princes du Sang, tout ce qu'il y avoit de grand à la Cour, ſe rendirent auprès de leur Général pour lui témoigner le vif intérêt qu'ils prenoient à ſon ſort. Le Maréchal conſentit ſans peine à ſe donner en ſpectacle à la douleur & à l'amitié; mais l'accablement de ſa famille, les larmes de ſes amis, en attendriſſant ſon ame, ne la troublerent point: il répéta aux uns & aux autres qu'il n'avoit qu'un regret en mourant, c'étoit de n'avoir pas ſervi Dieu comme le Roi; il leur donna à tous de grandes marques d'eſtime & d'amitié; il fit plus, il envoya ſupplier MM. de Vendôme de lui rendre leur amitié. On a vu combien ces deux

Princes avoient été ſenſibles à cette démarche : ils joignirent bien volontiers leur douleur & leurs regrets à ceux de toute la nation. 1695.

La veille de ſa mort, qui n'étoit que le quatriéme jour de ſa maladie, il appella le duc de Montmorenci ſon fils aîné, & lui dicta d'un air ſerein ſes dernieres volontés. Peu après le Cardinal de Bouillon, Grand-Aumônier de France, amena à ſes pieds ſes enfants pour leur donner ſa bénédiction ; dans ce triſte & dernier entretien, le Maréchal leur montra toute la tendreſſe & la ſenſibilité de ſon ame ; il les exhorta dans les termes les plus touchants à demeurer toujours fideles à Dieu & au Roi, & à vivre entr'eux dans l'union & la concorde convenables à des freres.

Après cet effort, il ne voulut plus s'occuper que de Dieu, entre les mains duquel il remit ſon ame le 4 Janvier. C'eſt ainſi qu'après avoir vécu en héros l'eſpace de 67 ans moins quatre jours, le Maréchal de Luxembourg eut la gloire & le

bonheur de mourir en Chrétien.

1695. Il feroit difficile d'exprimer le deuil univerſel que cauſa à la Cour, à la ville, dans les provinces, une mort ſi ſoudaine, ſi imprévue, ſi funeſte au Royaume. Le Roi parut plus touché qu'aucun de ſes ſujets. Pendant tout le cours de la maladie, il avoit exigé qu'on lui apportât d'heure en heure des nouvelles du Maréchal, pour ſçavoir ce qu'il avoit à craindre ou à eſpérer : lorſqu'il apprit ſa mort, il envoya témoigner à ſes enfants la part extrême qu'il prenoit à leur douleur ; la famille déſolée ſe rendit chez le Roi, pour le remercier de toutes ſes bontés ; en l'appercevant, le Prince lui dit d'un air pénétré : *Vous venez de faire une grande perte ; mais je perds infiniment plus que vous.* Il ne pouvoit faire en moins de mots & avec plus de nobleſſe, l'éloge d'un Général qui lui avoit ſauvé tant de provinces & gagné tant de batailles ; la reconnoiſſance du Monarque dura autant que ſa vie ; dans les dernieres années de

Mémoires de S. Germain.

ſon regne qui furent marquées par tant de défaites & de calamités, il ſe rappelloit ſans ceſſe avec un ſouvenir douloureux la mémoire d'un Capitaine ſous la conduite duquel ſes armes avoient toujours été victorieuſes : il faut avouer que les déſaſtres qu'il éprouvoit alors, faiſoient un étrange contraſte avec les triomphes paſſés. 1695.

Au reſte l'idée qu'on avoit dans toute l'Europe des talents ſublimes du Maréchal, fit regarder ſa mort comme un événement irréparable pour la France. C'eſt à cette époque que la plupart des écrivains ont fixé le découragement de la nation, qui ſe regardoit comme invincible ſous les auſpices de Luxembourg. Les écrivains proteſtants qui, pour faire leur cour au prince d'Orange, n'avoient cherché qu'à diminuer l'éclat des ſuccès de ſon vainqueur, en rendant compte de la mort du Maréchal, avouent que c'étoit le plus grand Capitaine de l'Europe; qu'il poſſédoit au ſuprême degré toutes

Larrey, Hiſtoire de Louis XIV.

1695. les qualités qui font un Général accompli: l'Historien de ce Prince s'exprime en ces termes: *La mort du duc de Luxembourg fut la plus grande perte que pût faire la France; aussi en fut-elle consternée.* Ainsi la nation qui avoit résisté aux fureurs d'une guerre si terrible, aux horreurs de la disette, sentit sa constance abbatue par la mort d'un seul homme.

Histoire de Guillaume III, tome I, page 90.

Un coup d'œil sur la situation de l'Europe fera voir combien cette opinion étoit vraie. Les Alliés, c'est-à-dire presque tous les Potentats de l'Europe, unis par la crainte, la jalousie, la haine, & l'intérêt, n'avoient entrepris cette guerre que dans l'espérance de conquérir ou au moins de démembrer la France: mais quoique leurs forces présentassent l'image d'une Hidre sans cesse renaissante, ils avoient reçu par la main de Luxembourg des coups si mortels; cette derniere campagne sur-tout entreprise dans les Pays-Bas avec tant de troupes, d'argent, de si grands moyens de vaincre, rendue inutile & ruineuse par

par les démarches ſavantes & audacieuſes du Maréchal, avoit tellement humilié les Anglois & les Hollandois les principaux appuis de la ligue, qu'ils ne reſpiroient que la paix. Déja la Chambre baſſe du Parlement d'Angleterre ſurpriſe & indignée de tant de revers, avoit cité à ſon tribunal le comte de Damby, chef des conſeils du roi Guillaume; elle avoit empriſonné ſes principaux membres accuſés d'être vendus à la Cour; tout annonçoit une prochaine révolution, lorſque la mort de Luxembourg vint rendre à l'uſurpateur de l'Angleterre ſon courage & ſes eſpérances.

Mémoires de Barwick, tom. I, pag. 175, 176.

Il repréſenta fortement aux Anglois & aux Alliés, que la France déja épuiſée par ſes efforts, découragée par la diſette d'hommes, d'argent & de vivres, ne pouvoit plus tenir après la perte d'un Général qui ſeul l'avoit empêché de ſuccomber; qu'en moins de deux campagnes, non-ſeulement il répareroit les malheurs paſſés, mais qu'il

forceroit Louis XIV à accorder aux Alliés des conditions infiniment plus avantageuſes que celles qu'il avoit offertes l'année précédente. Quoique les Alliés euſſent été ſouvent trompés par les promeſſes de Guillaume, ils conſentirent pourtant encore à éprouver ſi la fortune ne lui ſeroit pas plus favorable.

Mais les eſpérances qu'il donna, ne furent pour le coup ni fauſſes, ni illuſoires : la France perdit en Italie Caſal; elle évacua des places en Catalogne; enfin Guillaume lui-même prit Namur, cette conquête dont les François avoient triomphé avec tant de faſte; il la prit plus fortifiée, défendue par une armée, & en préſence de plus de cent mille François. Cet exploit, le plus grand de Guillaume, après la victoire de la Boyne & la conquête de l'Irlande, rétablit ſon crédit parmi les Alliés. Louis XIV tant de fois couronné par la victoire, ſe vit obligé d'acheter la paix du duc de Savoie: non-ſeulement il lui rendit tous ſes Etats, mais il lui reſtitua Pignerol, l'une

des clefs de l'Italie dont la France étoit en possession depuis plus de 60 ans : au reste, ces sacrifices furent comptés pour rien, en comparaison de ceux qu'il se crut obligé de faire pour obtenir une paix générale.

Tous ces événements qui suivirent de près la mort du Maréchal, en justifiant les regrets du Roi & de toute la France, prouvent combien il est vrai de dire que ce sont les grands Capitaines qui font la destinée des Empires ; on accorda à la mémoire du Maréchal les honneurs qu'on ne devroit rendre qu'à ceux qui ont le plus mérité de la patrie. Son oraison funébre fut prononcée le 21 Avril dans l'Eglise de la Maison professe des Jésuites par le Pere de la Rue ; ce morceau profond, éloquent, sublime est digne du héros en faveur de qui il est consacré. Son corps fut enterré à Ligny en Barrois.

On a déja remarqué que le maréchal de Luxembourg n'avoit pas reçu de la nature une figure heu-

reufe & brillante : il étoit d'une taille contrefaite; de longs & épais fourcils venoient fe joindre fur fes paupieres & lui rendoient la phifionomie auftere. Mais fi la nature lui fut avare des dons extérieurs, on peut dire qu'elle lui prodigua le refte : il avoit l'ame grande & magnanime, le génie vafte, le cœur fenfible ; jamais homme ne mit dans le commerce de la vie, plus de graces, de politeffe, d'enjouement & de vivacité ; fa maifon étoit le temple des jeux & des ris. Héros en amitié, comme à la guerre, il facrifia l'efpérance de la plus grande fortune à l'attachement qu'il avoit voué au prince de Condé ; après fon retour en France, il reçut quelquefois du Roi des marques d'indifférence & de froideur, bien capables d'altérer fon zele pour la gloire de l'Etat; mais il avoit été fi touché de la clémence de ce Prince & des premiers bienfaits qu'il en avoit reçu, qu'il aima mieux attribuer la conduite du Roi à fon égard, à la haine de M. de Louvois, qu'aux

vrais ſentiments d'un Monarque dont il ſentoit avoir mérité l'amitié & la reconnoiſſance.

Il portoit le déſintéreſſement à un degré qui paroîtra aujourd'hui incroyable : ce Général qui toute ſa vie avoit fait la guerre avec les plus grands ſuccès, dans les pays les plus opulents de l'Europe, mépriſa tellement le ſoin de s'enrichir, qu'il ne laiſſa à ſes enfants d'autre héritage que la gloire de ſon nom & le ſouvenir de ſes victoires ; ils ſe virent obligés de renoncer à ſa ſucceſſion. Ce n'eſt pas qu'il eût épuiſé ſes richeſſes dans un vain étalage de luxe ; mais les dépenſes qu'il faiſoit à la guerre, dépenſes convenables à ſa dignité ; l'argent qu'il prodiguoit à l'officier indigent, aux eſpions ; les reſtitutions qu'il faiſoit de ſon propre bien aux Egliſes & aux malheureux dépouillés par une ſoldateſque avide & inhumaine, le réduiſirent ſouvent à manquer, pour ainſi dire, du néceſſaire. *Mémoires de S. Germain.*

Sa modeſtie égaloit ſon déſinté- *Ibidem.*

reſſement ; non-ſeulement il ne pouvoit ſoutenir la flatterie, mais il n'écoutoit qu'avec beaucoup d'impatience & d'embarras, les éloges les plus vrais qu'on donnoit à ſes plus brillantes actions. Sa bienfaiſance étoit telle qu'il ſacrifia toujours ſes intérêts à ceux de ſes amis : protecteur déclaré du mérite & ſur-tout du mérite militaire, c'étoit aſſez qu'un officier ſe diſtinguât par ſon zele & ſa valeur, pour qu'il parlât de lui au Roi : on a découvert dans ſes papiers des lettres de remerciement du célebre Jean Bart & de beaucoup d'officiers qui n'avoient d'autre titre à l'amitié de Luxembourg, qu'une belle réputation.

Manuſcrits de la Maiſon de Luxemb.

Ce caractere de bonté, de déſintéreſſement, de modeſtie, de gaieté, qu'il porta dans le commandement des armées, joint à une affabilité noble & militaire, & au ſoin extrême qu'il prenoit d'entretenir l'abondance & la joie dans ſon camp, l'avoient rendu ſi cher au ſoldat, qu'il n'avoit beſoin ni de

rigueur, ni de dureté pour maintenir la discipline. En l'appercevant à leur tête, les troupes croyoient voir disparoître le danger & la fatigue; il n'y avoit point de corps qui ne l'eût suivi volontiers aux extrémités de l'univers. On conçoit combien cet amour du soldat pour son général contribue aux succès d'une campagne.

Ce Capitaine si agréable aux troupes, étoit en même temps un des plus redoutables que la France ait jamais produits. Il réunissoit au plus haut degré l'audace, la fermeté, le sang-froid, la présence d'esprit, la vigilance. Mais son caractere distinctif parmi les grands hommes de guerre de ce siecle, c'est le coup d'œil qui le faisoit juger d'une maniere infaillible des mouvements d'une armée, la précision & la justesse avec lesquelles il dirigeoit les mouvements de la sienne; l'étendue de génie qui lui présentoit en un moment tous les moyens de vaincre, & la sagacité qui l'arrêtoit toujours sur les plus

certains ; une exécution rapide qui ne laiſſoit jamais à l'ennemi le temps de ſe reconnoître ; c'eſt enfin la facilité incroyable avec laquelle il gouvernoit les armées les plus nombreuſes, & par conſéquent les moins ſuſceptibles d'ordre & de diſcipline.

Ses projets étoient ſi bien concertés, ſes reſſources dans les événements les plus imprévus & les plus fâcheux, ſi promptes, que malgré toutes les contradictions & les traverſes qu'il eſſuya à la Cour, il n'eut jamais la douleur d'échouer.

Mémoires de Villars, tome I, page 181.

Mais ce Général ſi grand, ſi heureux, n'étoit exempt de défauts ni comme particulier, ni comme capitaine. On lui reproche avec raiſon trop de penchant pour les femmes ; (il ſacrifia à la beauté & aux graces, juſques dans un âge avancé ;) un goût trop vif pour le plaiſir, une légéreté peu convenable à un grand homme, trop de complaiſance pour ſes amis, foibleſſe, qui malgré toute ſa bienfaiſance, lui attira de puiſſants enne-

mis ; enfin en lui accordant, pardeſſus tous les Généraux du dernier ſiecle, la ſcience de vaincre, on l'a accuſé de n'avoir pas ſu profiter de la victoire.

Je ne ſais pourtant ſi en parcourant toutes les actions du Maréchal, on ne trouvera pas ce dernier reproche injuſte. A Voerden, vainqueur d'une armée conſidérable avec cinq bataillons, il n'avoit pour objet que de ſauver cette place ; il eût été téméraire d'oſer davantage : dans ſon expédition de Swmerdam & de Bodegrave, le dégel arrêta ſes progrès ; à Caſſel ; ſi le vainqueur eût ſuivi ſon conſeil, la victoire eût été encore plus complette. A Charleroi, on l'empêcha de vaincre ; enfin attaqué en pleine paix à Saint-Denis, tout ce qu'il put faire, fut de rendre les efforts des Alliés inutiles.

Après la victoire éclatante de Fleurus, il vouloit prendre Ath, ou Charleroi ; mais la Cour affoiblit ſon armée, & l'ennemi lui en oppoſa de plus redoutables. A Leuſe, il

ne s'agiſſoit que de terminer la campagne par un exploit brillant, & conſerver aux troupes Françoiſes, la ſupériorité dont il les avoit miſes en poſſeſſion. A Steinkerque, ſurpris, malgré toute ſa vigilance, par une combinaiſon d'accidents impoſſibles à prévoir, il triomphe pourtant; mais les ordres du Roi, de nouvelles armées que l'ennemi lui préſente, l'empêchent de profiter de la victoire. Enfin, après une des plus ſanglantes batailles qui aient illuſtré nos faſtes, victorieux à Nerwinde, il voit la moitié de l'armée ennemie détruite, l'autre diſperſée par la fuite. Il ſemble que rien ne l'empêchoit de porter la terreur en Hollande; mais on a vu qu'il ne pouvoit s'engager dans le pays ennemi, ſans les inſtruments de la victoire : ces inſtruments, ne fut-il pas plus de ſix ſemaines à les attendre de la Cour? Lorſqu'enfin on les lui envoya, les Alliés, dont les reſſources étoient preſqu'inépuiſables, avoient déja des forces ſupérieures aux ſiennes; cependant,

il leur enleve Charleroi leur plus forte place. On ne s'eſt étendu ſur cet article, que parce que ſes ennemis ont prétendu, qu'à l'exemple de pluſieurs Généraux, il ne vouloit pas tirer de ſes victoires tous les avantages poſſibles, afin de prolonger la guerre & de ſe perpétuer dans le commandement des armées; toute ſon hiſtoire doit prouver combien cette imputation eſt fauſſe & calomnieuſe. Les conſeils que le Maréchal donna toujours au Roi, toutes ſes vues ne tendirent jamais qu'à la paix : ce ſentiment lui étoit dicté par ſon amour pour l'Etat, peut-être par l'intérêt de ſa propre gloire. Car enfin ſa ſanté étoit devenue chancelante ; il enviſageoit que plus la guerre ſeroit longue, plus le Royaume s'affoibliroit. Ne pouvoit-il pas perdre par la négligence du miniſtre de la guerre qui laiſſoit énerver la diſcipline militaire, par le mauvais choix & l'inapplication des officiers ſubalternes, par le peu de moyens qu'on lui fourniſſoit de pourſuivre la guer-

re, enfin par ses infirmités, la qualité de Général invincible sous laquelle il étoit connu de toute l'Europe ?

Quelques jaloux de la gloire du maréchal de Luxembourg, éblouis par l'éclat des grands Généraux qui l'avoient précédé, pour ne pas convenir qu'il les égaloit par la supériorité de son génie, attribuoient à un bonheur particulier tous ses succès ; les réfugiés tâcherent de porter de lui la même idée à la Cour du roi Guillaume ; après la bataille de Nerwinde, l'un d'eux (*a*) mangeant avec ce Prince, ne cessoit d'exagérer le bonheur de Luxembourg, sans parler de son courage, de ses talents & de sa conduite ; Guillaume, homme vrai, choqué de l'affectation du François, le fit taire, en lui disant : *Il y a trop long-temps qu'il est heureux, pour n'être qu'heureux.*

Mémoires de S. Germain.

Mais ce qui doit concilier au maréchal de Luxembourg l'estime

(a) Le marquis de Ruvigni, connu depuis sous le nom de comte de Gallowai.

des ames ſenſibles & généreuſes, c'eſt la maniere dont il exerça le miniſtere terrible de la guerre, ſurtout les dernieres années de ſa vie. Il avoit été ſi affligé des cruautés exercées par ſes troupes à Bodegrave & à Swmerdam, quoique ces places euſſent été emportées d'aſſaut, que pendant tout le temps qu'il commanda depuis, il s'occupa particuliérement à contenir le ſoldat : il fit plus, il oſa prendre ſur lui d'interpréter, d'adoucir, d'éluder les ordres ſéveres qu'il recevoit, pour ne faire qu'un monceau de cendres & de ruines des petites villes, des bourgs & des villages des Pays-Bas ; il modéra, autant qu'il put, le fardeau des contributions ; il chercha toujours à faire tomber le poids de la guerre ſur le riche plutôt que ſur le malheureux cultivateur.

Si l'on compare la conduite juſte & bienfaiſante de Luxembourg, aux barbaries exercées ſur le Rhin, & à celles qui rendirent le nom François ſi odieux en Savoie & en

Italie, (a) & dont le contre-coup retomba ſur le Dauphiné & ſur nos villes maritimes qui furent impitoyablement bombardées, on ne ſera pas ſurpris de l'eſpece de vénération que les Alliés avoient pour lui. Après la mort imprévue de ce Général qui ſeul l'avoit empêché d'accabler la France, le roi Guillaume dit aux courtiſans qui l'environnoient, & dans les yeux deſquels il liſoit la joie & l'eſpérance : *Vous voilà ſans doute perſuadés que je me réjouis de cette nouvelle ; eh bien vous vous trompez ; il ne m'eſt pas poſſible de n'être pas ſenſiblement touché de la mort d'un ſi grand homme.*

Mémoires de S. Germain.

Quoique Luxembourg fût généralement adoré dans ſon armée, il ſe trouva pourtant quelquefois des

(a) Sans parler des cruautés de S. Ruth en Savoie, il n'y a qu'à écouter M. de Villars, témoin de ce qui ſe paſſoit en Piémont ſous M. de Catinat en 1690. Il y eut, dit-il, de grands déſordres commis par les troupes; pluſieurs petites villes furent brûlées ; celle de Revel, dans laquelle il y avoit une Abbaye de 50 filles des meilleures maiſons du Piémont, eſſuia toutes les horreurs du libertinage & de l'inſolence du ſoldat ; après cette honteuſe expédition, l'armée repaſſa les Monts. *Tome I, page 254.*

Officiers généraux attachés au Ministre de la guerre, qui pour plaire à l'arbitre des graces & des récompenses, tâcherent de rendre à la Cour de mauvais offices au Maréchal; mais Luxembourg trop grand pour se venger & même pour se plaindre, les recevoit toujours avec cet air ouvert & affable qui lui gagnoit tous les cœurs; il les forçoit par sa sagesse & sa modération à détester l'intrigue & la manœuvre.

Quoiqu'il n'eût jamais offensé personne, le Maréchal, en 1680, eut la douleur de voir un grand nombre d'ennemis s'élever contre lui; cependant, malgré les grands moyens qu'il eut dans la suite de se venger, on ne croit pas qu'il soit possible de nommer un seul homme qui ait été la victime de son ressentiment; il admit même au nombre de ses amis, le marquis de Bezons, fils d'un homme dont il croyoit avoir lieu de se plaindre; il contribua beaucoup à la fortune du Marquis, en vantant son zele, & en lui procurant dans son armée l'occasion de signaler sa valeur.

Avant que de terminer cette hiſtoire, on ne peut s'empêcher de nommer les Généraux que Luxembourg forma : voici ceux qu'il eſtimoit le plus, le prince de Conti, le duc de Bourbon, auxquels il ne manqua que le commandement des armées, pour acquérir une réputation égale à celle de leur maître en l'art militaire ; le duc de Chartres qui fit la guerre avec tant de ſuccès & de réputation en Eſpagne ; le maréchal de Barwick qui juſtifia par les plus grands exploits la haute idée que le Maréchal avoit conçue de lui ; le comte d'Artagnan, le marquis de Puyſégur, honorés tous les deux du bâton de Maréchal de France ; le marquis de Feuquieres ; le comte d'Albergotti ſi fameux depuis par la défenſe de Douai ; le chevalier de Gaſſion.

Mémoires de S. Germain.

Lorſque Luxembourg étoit encore jeune & connu ſous le nom de comte de Boutteville, il apperçut dans une marche quelques ſoldats qui s'étoient écartés du gros de l'armée ;

l'armée; il envoya un de ſes aides-de-camp pour les ramener au drapeau; tous obéirent excepté un ſeul qui continua ſon chemin: le Comte vivement offenſé d'une telle déſobéiſſance, court à lui la canne haute, & menace de l'en frapper; celui-ci plus fier encore, lui répondit que s'il exécutoit ſa menace, il ſauroit bien l'en faire repentir; outré de la réponſe, Boutteville lui déchargea quelques coups, & le força de rejoindre ſon corps.

Quelque temps après l'armée aſſiégea Furnes: à l'attaque de la contreſcarpe, le Comte remarqua un ſoldat qui s'étant jetté le premier dans les paliſſades, appelloit ſes camarades à grands cris, & les exhortoit à le ſuivre. Boutteville charmé d'une ſi rare valeur, n'eut pas plutôt vu l'ouvrage emporté, qu'il fit venir le ſoldat qu'il combla d'éloges; mais celui-ci l'interrompant, lui demanda s'il le reconnoiſſoit; ſur la réponſe du Comte qui ne ſe rappelloit pas de l'avoir jamais vu: *Eh bien,* lui dit-il, *c'eſt*

Mémoires de S. Germain.

moi que vous frappâtes dans telle marche, & qui vous prédis que vous vous repentiriez d'avoir frappé un brave homme. Cette grandeur d'ame toucha Boutteville jusqu'aux larmes : il lui fit des excuses auxquelles il joignit sa bourse & une place de Sergent : à l'assaut de la même ville, le nouveau Sergent monta le premier à la breche ; & mérita un brevet de Lieutenant que le Comte devenu son protecteur lui obtint : il se l'attacha bientôt après en qualité d'un de ses aides-de-camp.

Jamais homme ne témoigna plus de reconnoissance que ce brave officier : il accompagna long-temps le Comte au milieu des assauts & des combats, parant tous les coups qu'on lui portoit ; enfin dans une attaque de place, Boutteville voyant ses troupes rebutées & prêtes à fuir, s'élance à travers le fer & le feu pour ranimer leur courage ; son aide-de-camp, frémissant du danger dans lequel il se précipite, le suit, le couvre de tout son corps, bientôt il tomba percé de coups

aux pieds de son bienfaiteur, auquel il laissa des regrets immortels de sa perte.

A la journée de Nerwinde, Luxembourg remarqua un soldat du régiment des Gardes Françoises, qui quittoit son corps : *Où vas-tu*, lui dit le Maréchal ? *Mourir à quatre pas d'ici*, lui répondit le soldat, en ouvrant son habit pour lui faire voir une blessure mortelle ; *mais je bénis le ciel d'avoir perdu la vie pour mon Prince, & d'avoir combattu sous un aussi digne Général que vous. A l'article de la mort où je suis, je peux bien vous assurer qu'il n'y a aucun de mes camarades qui ne soit pénétré du même sentiment.* Malheur à quiconque ne sera pas attendri d'un trait si magnanime. *Furetriana.*

Le maréchal de Luxembourg laissa cinq enfants de son mariage avec Magdelaine-Charlotte-Bonne-Therese de Clermont-Tonnerre de Luxembourg ; (a) sçavoir :

1°, Charles-François-Frédéric de

(a) Cette Dame mourut en 1701 dans les exercices de la plus haute piété.

Montmorenci - Luxembourg, duc de Luxembourg.

2°, Pierre - Henri - Thibault de Montmorenci - Luxembourg, abbé d'Orcamp & de Saint-Miel, Grand-Maître de l'ordre du Saint-Eſprit de Montpellier, mort en 1700 à ſa fleur de ſon âge.

3°, Paul-Sigiſmond de Montmorenci - Luxembourg, duc de Châtillon.

4°, Chriſtian-Louis de Montmorenci-Luxembourg, prince de Tingry, Maréchal de France.

5°, Angélique - Cunégonde de Montmorenci-Luxembourg, mariée en 1694, à Louis légitimé de Bourbon-Soiſſons, prince ſouverain de Neufchatel, comte de Dunois & de Noiers; il n'eſt venu de ce mariage qu'une fille mariée à feu M. le duc de Luynes, qui en a eu M. le duc de Chevreuſe, gouverneur de Paris, & colonel - général des Dragons.

Les ducs de Luxembourg & de Châtillon & le maréchal de Montmorenci ont formé les trois bran-

ches des Montmorenci - Luxembourg.

PREMIERE BRANCHE.

Charles - François - Fréderic de Montmorenci-Luxembourg, duc de Luxembourg, de Piney, de Montmorenci, prince ſouverain de Luxe & d'Aigremont, Pair & premier Baron de France, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant - général de ſes armées, gouverneur de Normandie, étoit né le 22 Février 1661; il fut connu ſous le nom de prince de Tingry, juſqu'en 1688, que le Roi érigea en ſa faveur la terre de Beaufort en Champagne en Duché héréditaire ſous le nom de Montmorenci. On a vu dans l'hiſtoire du maréchal de Luxembourg, la part que le duc de Montmorenci eut aux victoires de ſon pere; après la mort de ce grand homme, il continua de ſervir en Flandre juſqu'à la paix de Riſvick; en 1702, il fut fait Lieutenant - général; il fit les campagnes de 1702, 1703, & 1704. L'année ſuivante, le Roi qui

craignoit une invaſion en Normandie, envoya le duc de Luxembourg commander dans ſon gouvernement; la diſette occaſionna à Rouen en 1709, une ſédition que le duc de Luxembourg ne réprima qu'en expoſant ſa perſonne; mais loin de témoigner ſon reſſentiment à la populace qui avoit oſé l'inſulter, ſon unique ſoin fut d'aller demander au Roi la grace des coupables: ce trait magnanime attendrit le Roi qui leur pardonna à ſa priere. A ſon retour à Rouen, il fut reçu de tous les états de la ville, avec les plus grandes marques d'amour & de reſpect; la ville fit prononcer en ſon honneur un diſcours par le profeſſeur (a) de rhétorique. Le duc de Luxembourg reſta à Rouen juſqu'à la paix d'Utrecht: il fut honoré du collier des Ordres du Roi en 1724; il mourut le 4 Août 1726, après une courte maladie. Il eſt enterré aux Capucines de la place

(a) Ce diſcours manuſcrit doit être à la Bibliotheque de la Maiſon Profeſſe des Jéſuites de Paris.

Vandôme. Il fut marié deux fois : 1°, avec Marie - Anne d'Albert de Luynes, fille du duc de Chevreuſe, dont il n'a point laiſſé d'enfants : 2°, avec Marie-Gillonne de Gillier de Clerambaut, fille unique & héritiere de René de Gillier, marquis de Clerambaut, de Marmande & de Puygareau, l'une des plus belles femmes de ſon temps ; il en a eu :

1°, Charles - François de Montmorenci-Luxembourg, (c'eſt M. le maréchal de Luxembourg dont on parlera ci-après).

2°, Anne de Montmorenci-Luxembourg, appellé le comte de Ligni & enſuite le comte de Montmorenci, colonel du régiment de ſon nom, brigadier des armées du Roi, mort à la fleur de ſon âge.

3°, Marie-Renée de Montmorenci-Luxembourg, mariée le 15 Avril 1716, à Louis-François - Anne de Neufville, duc de Villeroi, Pair de France, capitaine des Gardes-du-Corps de Sa Majeſté, Chevalier de ſes Ordres, gouverneur du Lyonnois. Madame la ducheſſe de Vil-

leroi eſt morte en 1759.

4°, Françoiſe-Gillonne de Montmorenci-Luxembourg, mariée à Louis de Pardaillan de Gondrin, duc d'Antin, gouverneur de l'Orléannois, dont elle eſt reſtée veuve avec pluſieurs enfants.

Charles-François de Montmorenci-Luxembourg, duc de Luxembourg, de Piney & de Montmorenci, Pair, premier Baron & Maréchal de France, capitaine des Gardes du Roi, Chevalier des Ordres, gouverneur de Normandie, eſt né le 31 Décembre 1702; il a épouſé 1°, Marie-Sophie-Emilie-Honorate Colbert de Seignelai, fille unique & héritiere de Marie-Jean-Baptiſte Colbert, marquis de Seignelai, colonel du régiment de Champagne, brigadier des armées du Roi, Maître de la garderobe de Sa Majeſté, & de Marie-Louiſe-Maurice, née princeſſe de Furſtemberg; dont il a eu Anne-François de Montmorenci-Luxembourg, duc de Montmorenci, & Anne-Maurice de Montmorenci-Luxembourg, épouſe d'Anne-

d'Anne-Louis Alexandre de Montmorenci, prince de Robeque, Grand d'Eſpagne, morte le 4 Juillet 1760, dans la trente-unieme année de ſon âge. M. le maréchal de Luxembourg a épouſé en ſecondes noces Magdeleine-Angélique de Neupville de Villeroi, petite-fille du maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV : elle étoit veuve de Joſeph-Marie, duc de Boufflers, mort à Genes.

Anne-François de Montmorenci-Luxembourg, duc de Montmorenci, colonel du régiment de Touraine, brigadier des armées du Roi, capitaine en ſurvivance d'une des quatre compagnies des Gardes du Corps de Sa Majeſté, étoit né le 9 Décembre 1735 ; il avoit épouſé le 17 Février 1752, Louiſe-Françoiſe-Pauline de Montmorenci-Luxembourg, fille unique de M. le prince de Tingri. Le duc de Montmorenci eſt mort le 21 Mai 1761, à Wdengen en Allemagne ; il avoit eu de ſon mariage Mathieu-Frédéric de Montmorenci-Luxembourg,

mort quelques jours après lui : il ne reſte de ce mariage que ,

1°, Anne-Françoiſe-Charlotte de Montmorenci-Luxembourg.

2°, Magdeleine-Angélique de Montmorenci-Luxembourg.

Seconde Branche.

Paul-Sigiſmond de Montmorenci-Luxembourg, duc de Châtillon, né le 5 Septembre 1664, fit ſes premieres armes au ſiege de Philiſbourg où il ſe diſtingua beaucoup ; il portoit alors le nom de comte de Luxe ; il fut ſucceſſivement colonel des régiments de Provence & de Piémont ; il fit en Flandre les campagnes de 1689, 1690, 1691, 1692, 1693 ; il donna par-tout de grandes marques de zele & de courage ; mais la bleſſure qu'il reçut à la bataille de Nerwinde , ne lui permit plus de continuer le ſervice. Madame la Ducheſſe de Meckelbourg ſa tante lui ayant légué la plus grande partie de ſes biens , & entr'autres la terre de Châtillon-ſur-

Loing, le Roi érigea en 1696, cette terre en Duché héréditaire. Le nouveau duc de Châtillon épousa Marie-Anne de la Trémoille, héritiere de la branche de Royan & d'Olonne; il eut de ce mariage un fils unique dont on parlera ci-après; le Duc de Châtillon épousa en secondes noces Elisabeth Rouillé, veuve de Jean-Etienne Bouchu, conseiller d'Etat. Il est mort en 1731.

Charles-Paul-Sigismond de Montmorenci-Luxembourg, duc de Châtillon, & par commutation de nom, duc de Boutteville, lieutenant-général des armées du Roi, ci-devant gouverneur du Maine, du Perche, du Comté de Laval & de la ville de Bruxelles, est né le 20 Février 1697. Il a épousé; 1°, Anne-Catherine-Eléonore le Tellier, fille de Louis-Marie-François le Tellier, marquis de Barbesieux, Ministre & Secretaire d'Etat, & de Louise-Catherine de Crussol; cette Dame étant morte sans enfants, M. le duc de Boutteville s'est re-

marié avec Anne-Angélique de Harlus, fille de René, marquis de Vertilly, maréchal des camps & armées du Roi, dont il a eu:

Charles-Anne-Sigismond de Montmorenci-Luxembourg, duc d'Olonne, maréchal des camps & armées du Roi; M. le duc d'Olonne a été marié trois fois; 1°, avec Marie-Etienne de Bullion, fille aînée du feu marquis de Fervaques; 2°, avec la veuve du marquis de la Rochefoucault-Braier; 3°, avec Marie-Jeanne-Thérese de l'Espinai de Marteville, veuve du comte de Montmorenci. M. le duc d'Olonne a eu de sa premiere femme:

1°, Charles-Sigismond de Montmorenci-Luxembourg, marquis de Royan, colonel du régiment de Montmorenci, né le 15 Octobre 1737.

2°, Anne-Paul-Samuel-Sigismond de Montmorenci-Luxembourg, appellé le chevalier de Luxembourg, lieutenant de vaisseaux: il est né le 8 Décembre 1742.

3°, Bonne-Marie-Félicité de Montmorenci-Luxembourg, épouse d'Armand-Louis, marquis de Serrent, issu d'une des plus anciennes Maisons de Bretagne.

Troisieme Branche.

Christian-Louis de Montmorenci-Luxembourg, prince de Tingri, chevalier des Ordres du Roi, gouverneur de Valenciennes, lieutenant-général de la Province de Flandres, maréchal de France, né le 9 Février 1675, fit l'apprentissage de la guerre sous le Maréchal de Luxembourg son pere; il servit d'abord en qualité de capitaine dans le régiment du Roi; il fut ensuite successivement Colonel des régiments de Nivernois, de Provence & de Piémont; il signala son courage aux batailles de Stinkerque & de Nerwinde; il fit toutes les campagnes de Flandres jusqu'à la paix de Risvick. Le Roi, en 1701, lui donna une pension de six mille livres. Personne ne se

rendit plus digne des bienfaits de ſon Prince que le chevalier de Luxembourg, (c'étoit le nom qu'il portoit alors). Dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, il fut un des officiers généraux qui rendit le plus de ſervices à l'Etat. En 1703, il força en Italie le poſte de Bondanella; deux mois après, il défit le régiment Allemand d'Herbeville, dragons; l'année ſuivante, il emporta, à la tête de 30 compagnies de Grenadiers, la ville de Reveré ſur la Secchia; le duc de Vendôme ſon général, l'envoya lui-même porter la nouvelle de cette conquête à la Cour: cet exploit lui valut le grade de maréchal de camp. A ſon retour en Italie, le chevalier contribua à la conquête de Vérue, à la victoire de Caſſano. Le Roi ayant donné en 1706, le commandement de ſon armée de Flandre au duc de Vendôme, le chevalier de Luxembourg ſuivit ce Prince dans cette Province; il s'y comporta comme en Italie. Au combat d'Oudenarde livré le 11 Juillet 1708, il mena

jusqu'à quinze fois à la charge les troupes qui étoient à ses ordres. Dans cette même campagne, les Alliés formerent le siege de Lille, le chevalier de Luxembourg apprend que la place manque de munitions de guerre, il part de Douai à la tête de deux mille carabiniers ou dragons avec un convoi de poudre dont la place manquoit; il traverse tous les quartiers de l'armée ennemie, & entre dans Lille; à la premiere nouvelle de cet exploit, le Roi déclara le chevalier de Luxembourg lieutenant-général de ses armées. Lorsque la ville de Lille eut capitulé, le chevalier s'enferma dans la Citadelle avec le maréchal de Boufflers: le 12 Novembre il fit une sortie dans laquelle il tua huit cents hommes aux ennemis, & encloua leurs canons. En 1709, le chevalier commanda l'arriere-garde dans la retraite admirable que le maréchal de Boufflers fit après la bataille de Malplaquet. Le Roi, pour récompenser le chevalier des grands services qu'il lui

avoit rendus, lui donna le gouvernement de Valenciennes : il étoit déja lieutenant-général du gouvernement de Flandres. Ce fut alors qu'il prit le titre de prince de Tingri, & qu'il se maria avec Louise-Magdeleine de Harlai, fille d'Achille de Harlai, comte de Beaumont, conseiller d'Etat. La guerre s'étant rallumée en 1733, le prince de Tingri fit en Allemagne les campagnes de 1733 & de 1734; le Roi l'éleva à la dignité de maréchal de France le 14 Juin 1734; il l'avoit honoré du collier de ses Ordres le 2 Février 1731. Le prince de Tingri prit le titre de maréchal de Montmorenci : il mourut à Paris le 23 Novembre 1746, âgé de 71 ans : il eut de son mariage quatre enfants, savoir :

1°, Charles-François-Christian de Montmorenci-Luxembourg, prince de Tingri, comte de Beaumont, lieutenant-général des armées du Roi, ancien aide de camp de Sa Majesté, gouverneur de Valenciennes, lieutenant-général au gouverne-

ment de Flandres & de Hainault. M. le prince de Tingri eſt né le 30 Novembre 1713 ; il a épouſé en premieres noces Anne-Sabine-Olivier de Senoſan ; dont il n'a eu que Madame la ducheſſe de Montmorenci ; en ſecondes noces, il a épouſé Louiſe-Magdeleine de Fay, fille du maréchal de la Tour-Maubourg : elle eſt morte le 15 Septembre 1754, ſans enfants.

2°, Joſeph-Maurice-Annibal de Montmorenci - Luxembourg, appellé le comte de Montmorenci. Il eſt mort en 1762, à l'âge de quarante - quatre ans : il étoit lieutenant-général des armées du Roi. Le comte de Montmorenci avoit été marié deux fois : de ſa premiere alliance avec Françoiſe-Théreſe-Martine le Pelletier de Roſambo, fille & petite-fille de deux premiers préſidents du Parlement de Paris, il n'a eu qu'une fille, née le 2 Septembre 1750. Le comte de Montmorenci n'a point laiſſé d'enfants de ſa ſeconde femme Marie-Jeanne-Théreſe de l'Epinai de Marteville,

aujourd'hui ducheſſe d'Olonne.

3°, Eléonore-Marie de Montmorenci - Luxembourg, mariée avec Louis-Léon Potier, comte, puis duc de Treſmes, pair de France, lieutenant-général des armées du Roi, gouverneur de l'Iſle-de-France : M. le marquis de Gêvres eſt iſſu de ce mariage : Madame de Treſmes eſt morte en 1755.

4°, Magdeleine-Cunégonde de Montmorenci - Luxembourg, mariée à feu M. le duc d'Havré, Grand - d'Eſpagne, prince du S. Empire, lieutenant-général des armées du Roi : elle un a eu pluſieurs enfants.

Fin du Tome cinquieme.



APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, le manuſcrit qui a pour titre : *Hiſtoire de la Maiſon de Montmorenci, ſuivie de l'Hiſtoire particuliere de François-Henri de Montmorenci, Maréchal Duc de Luxembourg*, & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher la publication. A Paris, ce 6 Avril 1764.

BOUDOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires, de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur DESORMEAUX Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer, & donner au public un ouvrage de ſa compoſition, qui a pour titre : *Hiſtoire de la Maiſon de Montmorenci, ſuivie de l'Hiſtoire particuliere de François-Henri de Montmorenci, Maréchal Duc de Luxembourg*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ſondit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs &

Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Vice Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, ou ſes ayants cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le vingt-huitieme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quatre, & de notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°, 161, fol. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, art. 4. à toutes perſonnes de quelques qualités & conditions qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'il s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris ce 6 Avril 1764. LE BRETON, Syndic.

De l'Imprimerie de H. L. GUERIN & L. F. DELATOUR, 1764.